LETTRES

SUR LE

CAUCASE ET LA GÉORGIE

SUIVIES D'UNE RÉLATION

D'UN VOYAGE EN PERSE

EN 1812.

A HAMBOURG,

CHEZ PERTHES & BESSER.

Se vend à St. Petersbourg chez PLUCHART.

à Londres chez T. BOOSEY.

à Paris chez TREUTTEL & WURTZ.

1816.



LETTRE 1re.

Waldai, le 1 de Sept. 1811.

Je ne puis plus en douter, — notre séparation est certaine. Adieu ma meilleure amie! Adieu bords chéris de la Neva!

Quel long voyage j'entreprends! Comment franchirons nous le Caucase? Mon coeur se glace de la sécurité de mon André, qui n'a pas trois ans; et ma chère petite Cathérine, qui n'a vu le jour que depuis trois semaines! Mais nous sommes avec Votre père. Craintes, alarmes, calmez-Vous!

Partir pour Tiflis dans cette saison, avec deux enfants d'ont l'un vient de naître; quelle extravagance! Ah ma chère, ayez un mari, aimez le, et Vous le comprendrez.

Je Vous ai promis notre itinéraire. Puisse-t-il ne contenir que le tableau du pélèrinage heureux d'une petite famille, forcée de se transplanter sous un nouveau ciel par l'espoir d'un meilleur sort! Quoiqu'il en soit, voici le premier numéro de mon journal.

Waldai est une jolie petite ville sur une hauteur, entourée de collines et de lacs, semés d'isles. Dans une de ces isles on apperçoit à travers un buisson épais un antique monastère, jadis très riche, et qui dans ce beau pays possédoit un domaine considérable.

La foiblesse de ma santé m'a empêché de me rendre à la chapelle de ce couvent, et d'y invoquer en faveur de mes enfans le suprême Protecteur de l'innocence; mais je m'en dédommagerai à mon retour de Géorgie, par la ferveur des actions de grâces que je viendrai lui offrir. Oh qu'il daigne nous protéger!

Nous nous sommes arrêtés à Simagorie, grand village peu éloigné de Waldai, dans une bonne auberge, située sur une hauteur, d'où l'on jouit du plus beau coup-d'oeil.

Je ne Vous parle ni des craquelins de Waldai, ni de cette foule de filles qui tourmentent le voyageur pour le forcer d'en acheter. Mon petit André les appelle les bonbons de Waldai.

Adieu jusqu'à Moscou.

LETTRE 2de.

Moscou, le 5 Sept. 1811.

Je me félicite d'avoir enfin vu Moscou, cette grande et superbe capitale, antique résidence de nos Souverains, le célèbre Kremlin, fameux palais des Czars, qui rappelle des faits à jamais mémorables dans l'histoire de la Russie, cet amas d'églises, qui attestent la piété de nos compatriotes, ces châteaux magnifiques, ces rues sans fin. Tout ici inspire du respect et de l'admiration.

Indépendamment de l'étonnante immensité de Moscou, sa vue réveille dans l'ame de grands souvenirs. Que d'orages cette ancienne métropole du nom Russe n'a-t-elle pas bravés ou dissipés! Avec quelle valeur ses habitans ont repoussé tantôt les Polonais, tantôt les Tatares qui venoient l'assaillir, et qui ont pu croire quelquefois à la sûreté de sa possession! La Russie forcée de subir le joug d'un ennemi barbare pendant près de trois siècles, offre le rare exemple d'une persévérance et d'un courage, qui l'en ont fait triompher. Les Espagnols seuls offrent dans l'histoire quelque chose de pareil dans leur lutte de 600 ans contre les Maures, couronnée du même succès.

Ces nobles exemples, que l'Espagne renouvelle de nos jours, montrent assez, qu'une nation doué

d'un grand caractère et forte de son énergie, peut quelquefois être vaincue, mais jamais subjuguée.

L'aspect de Moscou, chère amie, m'a entrainée dans cette petite digression.

Tout ce que cette ville superbe contient de beau et de remarquable est trop connu, pour que je Vous en parle en détail. D'ailleurs ni le tems ni ma santé ne m'ont permis de la parcourir autant que je l'aurois desiré. Je me reserve ce plaisir pour mon retour.

LETTRE 3me.

Stanitza Kamenskaja, le 1 Oct. 1811.
à 245 verstes de Woronège.

Au moment de quitter ce village, où nous avons été obligés de passer 10 jours, il faut que je Vous donne un signe de vie, sans quoi Vous nous croiriez tous péris dans les stepes, où nous voilà enfin.

Une fièvre brulante a menacé de m'enlever au milieu de ces déserts. J'en suis délivrée, Dieu en soit loué! et je me sens déjà assez forte pour continuer notre route.

A Tcherkask j'espère regagner ce que j'ai perdu, en Vous écrivant une lettre bien ample.

LETTRE 4me.

Novo-Tcherkask, le 10 Oct. 1811.
à 531 verstes de Kamenskaja.

Aux forces près, qui me manquent encore, je suis entièrement rétablie, et je m'empresse de reprendre le fil de mon journal.

Entre Waldai et Moscou j'ai vu à Torjok des ouvrages en cuir et en maroquin d'une beauté rare, *et très recherchés*.

Le trajet de Moscou à Woronège n'offre rien de remarquable, si ce n'est les fabriques de Toula, où nous nous sommes arrêtés, pour admirer la souplesse, qu'on sait y donner au fer et à l'acier. Avec un peu de persévérance, cette industrie finira par égaler celle des autres pays de l'Europe, et la Russie sentira, qu'avec ses différents peuples, ses climats variés et son immense richesse en produits de toutes sortes, elle est à elle seule un monde.

Qu'il est agréable d'échapper à l'hiver! Vous en éprouvez peut-être déjà les approches, et nous

nous en éloignons. A Voronège, et surtout à Tcherkask le tems est encore fort beau.

Si la route de Petersbourg à Moscou est parsemée de grands et riches villages, si l'on y trouve des cabanes propres et spacieuses, fournies de toutes les commodités qu'un voyageur peut desirer, ce bel et riant tableau change un peu au delà de Moscou, et plus encore, à mesure qu'on approche de Voronège. Les villages deviennent plus rares, les cabanes ne sont plus que des chaumières avec des poëles sans cheminées, et inhabitables pour celui, qui ne sauroit supporter la fumée. Si l'on voyage en famille, c'est à Voronège qu'il faut s'approvisionner. C'est une assez grande et belle ville, située au bord des stepes, mais ce n'est que par degrés, que celles-ci offrent l'aspect de ces tristes déserts, qui ne commencent que de la petite ville de Kasanskaja, première habitation des Cosaques du Don.

On se fait ordinairement une fausse idée des stepes, surtout de celles, qui se trouvent dans les Provinces de Kursk, d'Orel, de Voronège, &c. Ce pays, loin d'être aride, est un des plus fertiles de la Russie, et un de ses meilleurs greniers. Si les stepes de la ligne du Caucase ne sont point fertiles, ce n'est que faute de culture et de bras.

Est-on à Kasanskaja, il faut porter toutes ses provisions, et s'assurer du bon état de ses équipages, car on est, pour ainsi dire, comme embarqué sur une mer à laquelle ces stepes ressemblent sous quelques rapports: si Vous exceptez un couple de Stanitzi (villages Cosaques) et à chaque station la maisonnette de poste, on ne voit à la distance de plusieurs centaines de verstes que le ciel et une prairie sans fin. C'est le pays des Cosaques du Don, dont le nouveau Tcherkask est la ville principale, comme autrefois l'étoit l'ancien Tcherkask, à 30 verstes de la nouvelle ville.

Il faut avoir voyagé sur mer ou dans les stepes, pour connoître le sentiment que produit un aspect aussi monotone, où l'on est privé de la vue même du plus petit buisson, et quelle joïe fait éprouver l'aspect d'un arbre, d'une maison, d'un oiseau. Il est très possible de ne rien voir de semblable pendant plusieurs jours, surtout si l'on a le malheur de s'égarer dans ces déserts, ce qui peut arriver lors des grands tourbillons de vent, qui sont terribles dans ces contrées, particulièrement en automne et en hiver, lorsque les chasse-neiges comblent les chemins, renversent les équipages, et ôtent jusqu'à la respiration.

Ces stepes sont susceptibles d'une grande cul-

ture; elles sont stériles à cause du manque total d'eau et de bois, qui en fait des landes; le manque de travail et de culture, les condamne à l'inutilité. Les habitans de ces contrées sont paresseux et indolens, ainsi que tous ceux des pays chauds et naturellement fertiles. Le *dolce far niente* constitue le charme suprême de leur vie.

Des plantations faites avec soin et persévérance, des puits, et une sage économie des forêts qui ombragent les bords du Don et du Kouban, changeroient en peu d'années une grande partie de solitudes en campagnes peuplées et riantes. Quelle noble conquête! Quel beau titre de gloire!

On compte plus de quatre millions d'arpens de stepes cultivables dans le seul Gouvernement du Caucase. Supposez y des bras, du travail, de l'activité, Vous en faites un royaume. En traversant lentement ces tristes contrées, mon imagination réalisoit cette brillante métamorphose au travers des vicissitudes des nations et des siècles: puis revenant à ce qui se passe de nos jours; je craignois pour l'Allemagne, que j'ai vu si florissante, le sort de ces plaines sans limites, de ces espaces dont le voyageur interrompt rarement le silence. *)

*) Ceci s'écrivoit à la fin de 1811: la sagesse et le bras d'Alexandre n'avoient pas encore délivré l'Europe.

Cependant les chevaux et le bétail, principale richesse des Cosaques, trouvent dans ces landes un pâturage abondant. Des hordes de Kalmouques nomades errent aussi dans ces solitudes, transportant d'un lieu à l'autre leurs *Kibitki*, espèce de tentes de peaux ou de feutre, qui se ferment, et où l'on peut se garantir de la pluïe, du vent, et même du froid; elles s'ouvrent tout autour en bas et en haut, pour laisser un passage à la fumée. Pendant le repas ils se pressent tous, grands et petits, autour du feu; et l'inadvertance de ces pauvres gens est telle, qu'il est rare de voir leurs enfants sans quelque brûlure.

Rien de plus dégoûtant que leur nourriture: ils font leurs délices d'une charogne de cheval; les chiens, les chats, les corbeaux crevés ne les rebutent point, et dans leur misère ils se trouvent souvent heureux de rencontrer de semblables alimens. Leur boisson est du lait caillé mêlé d'eau, qu'ils appellent *Airàn*. Quiconque auroit la curiosité d'assister à un de ces banquets, verroit les pauvres petits Kalmouques ronger avec avidité les os d'un cheval à demi pourri, et se l'arracher l'un à l'autre.

La fortune d'un Kalmouque consiste en une Kibitka plus ou moins habitable, quelques chevaux et vaches, un couple de chameaux et de buffles;

le nombre de ces animaux fait sa richesse. Ce peuple nomade ne se soucie point de travailler; les Kalmouques changent de résidence lorsque l'herbe du lieu, où ils se trouvent, est consommée; il n'y a point d'hommes plus paresseux et plus enclins au vol et à la boisson, lorsqu'ils peuvent s'en procurer le moyen,

Cela fait de beaux Messieurs et de gentilles Dames, comme Vous voyez, chère amie; mais que prétendre des habitans d'un désert? Qu'on fasse de ces landes une campagne cultivée, et l'on fera des hommes de leurs sauvages habitans.

Les bohémiens, dont la ligne du Caucase abonde, mènent à peu près la même vie.

Il semble que l'existence incertaine et vagabonde des Kalmouques détruise ou du moins affoiblisse en eux les sentimens les plus naturels. Les mères n'ont pas même pour leurs enfants les soins des animaux pour leurs petits.

Leurs jeux, leurs danses, leur musique ne sont pas moins sauvages que leurs moeurs.

Mais détournons nos regards d'un tel tableau, pour les porter sur des peuplades plus intéressantes. Visitons les braves Cosaques du Don.

En ma qualité de femme, et de femme très pacifique, Vous me permettrez, mon amie, d'indiquer seulement les dispositions militaires des Cosaques, pour m'arrêter à leurs qualités domestiques. Ils sont heureux au sein de leurs familles; mais rarement ils jouissent de ce bonheur. Les mères et les épouses sont le plus à plaindre. A peine le jeune Cosaque a-t-il atteint l'âge de 16 à 18 ans, à peine est-il marié, il se rend à son régiment, et souvent il ne revoit sa femme qu'après 25 ans d'absence, et plus souvent encore, il ne la revoit-jamais!

J'ai entendu des veuves, mêlant aux larmes de la douleur, le sourire de l'espérance, s'écrier à leur enfant au moment du départ: va mon fils, va rejoindre tes camarades, pour revenir un jour digne de ton père, ou pour mourir comme lui! Un tel langage est fait pour rappeler les femmes de Sparte.

L'intérieur des maisons des Cosaques est un modèle d'économie et de propreté. Ils sont sous ce rapport les hollandois de la Russie, dont ils ont encore le goût du commerce. Ceux qui, par une grace particulière, sont exempts du service militaire, se vouent au trafic, et le font avec industrie et succès.

Les Cosaques sont hospitaliers, mais ce n'est pas sans quelque peine qu'ils accueillent ceux, qui ne sont pas de leur culte; dans de telles occasions ils cassent le verre, l'assiette et tous les ustensiles qu'ils ont fournis, et reblanchissent bien vite la chambre, que l'on a habitée.

Ne les blâmons pas, mon amie; la superstition est chez le peuple le garant de sa religion. Sans doute des idées plus saines seroient préférables. Mais la fatale expérience de nos jours, en nous prouvant qu'on risque au moins en arrachant les mauvaises branches, de détruire l'arbre en entier, nous force à dire en quelque sorte: Bienheureux sont les peuples superstitieux, car ils ont encore de la religion.

Les *Stanitzi* (villages) des Cosaques du Don, pour la plupart assez vastes et d'un aspect agréable, ne sont point sur la grande route, mais en grande partie le long du Don et du Kouban.

Les familles des Cosaques en général vivent dans l'aisance; il y en a de très riches parmi elles, dont le père ou le fils, après une ou plusieurs campagnes est revenu chargé de butin.

J'ai assisté à une noce des Cosaques. Avant et aprés la cérémonie, qui diffère peu de la nôtre,

la mariée, accompagnée de ses parents et de ses amis, se promène dans les rues, entonnant en chœur, tantôt des airs lugubres, tantôt des chansons d'allégresse. C'est le tableau d'une union pour la vie, — mélange de plaisirs et de peines.

Dans un pays où passe très rarement un carosse, les chevaux, d'ailleurs petits et foibles, sont peu propres à être attelés. Delà viennent principalement les difficultés dont se plaignent quelques voyageurs. Mais la bonté et le zèle des Cosaques supplée en grande partie à la foiblesse, à l'indocilité de leurs chevaux, et à ce que leur pays ne fournit point.

Chaque station consiste ordinairement en une maisonnette de deux chambres, une pour les voyageurs, et l'autre pour les postillons; on y trouve l'écrivain de la poste et l'économe, comme on le nomme assez mal à propos.

Le premier a soin des chevaux, le dernier du chauffage et de tout ce que ces arides contrées peuvent offrir au voyageur qui, malgré toute la bonne volonté de l'officieux économe, est fort mal à son aise, s'il n'a pas des provisions avec lui.

Jugez, mon amie, ce que, dangereusement malade, j'ai dû éprouver dans ces tristes contrées.

La stepe étant entièrement dépourvue de bois, c'est avec de la paille, du foin ou du Kisik, fumier séché au soleil, que l'on parvient à chauffer la chambre des voyageurs.

L'économe est ordinairement un vétéran, qui pour ses blessures ou sa mauvaise santé a obtenu une retraite, mais sert encore aux stations pour accomplir le service de 25 ans, terme fixé pour tout Cosaque. Vous comprendrez aisément qu'auprès d'un hôte de cette espèce, il n'est pas possible d'échapper au récit de tous les faits mémorables de son existence militaire.

Si l'on a négligé à Kasansk de bien faire examiner ses équipages, avant que de s'embarquer dans les stepes, on y est sans ressources, si quelque malheur arrive.

Cependant, pour tout ce qui dépend d'eux, les Cosaques Vous servent promptement.

Parlez leur de leur Attaman, Vous Vous assurez de leur zèle. Leur Attaman actuel surtout jouit du bonheur d'en être très revéré.

S'il faut voyager en famille dans ces contrées, qu'on choisisse la belle saison; l'automne et l'hiver y sont insupportables. Pour rendre le trajet par

les stepes moins désagréable, il faut se munir d'une tente, qui quelquefois puisse tenir lieu de maison.

Me voici à Novo-Tcherkask, résidence actuelle de l'Attaman des Cosaques, ville nouvellement bâtie, grande et bien construite. Le site en est fort beau; rien de plus pittoresque que le coup-d'œil de la montagne, sur laquelle une grande partie de la ville est située. La vue s'étend sur une vaste plaine, qu'arrosent le Don et l'Axai, qui s'y jette; les villes Stari-Tcherkask, Axai, Nahe-tchivan, Rostow, qui se présentent en groupe dans le lointain, achèvent la beauté du tableau.

Les amateurs de bonne chere peuvent jouir à Tcherkask du plaisir de manger d'excellens esturgeons, pris peu de tems avant dans le Don.

Le vin du Don est mousseux et piquant comme le Champagne, mais il n'est excellent, qu'après être resté quelques années en cave. Le vin nouveau est mal-sain, son acreté le rend désagréable; le peuple, moins difficile, le boit à longs traits comme un vin délicieux.

Ce pays abonde en gibier; on y trouve déjà des faisans en assez grande quantité.

2

Starai-Tcherkask à 20 verstes de Novo-Tcherkask, est une seconde Venise, et se trouve sous l'eau au printems et en été. Le Don, en débordant pendant ces deux saisons, inonde la plaine, où cette ville est située. Les habitans se refugient alors et s'établissent sur les toits de leurs maisons, bâties à la manière asiatique, avec des toits plats. Cette constance à braver le danger rapelle celle des habitans des environs du Vésuve, qui, malgré les dangers auxquels ce voisin incommode les expose, n'abandonnent point leurs campagnes chéries.

Le débordement du Don oblige les voyageurs à s'embarquer sur un bac avec leurs équipages au delà d'Axai, et à voguer ainsi l'espace de 15 verstes.

Nahetchivan, ville très commerçante entre Axai et Rostow, est un petit endroit Arménien, qui porte le nom d'une ville Persane d'une haute antiquité et située au delà de l'Araxe.

Pardonnez moi la longueur de cette lettre, en faveur du plaisir que j'ai éprouvé à m'entretenir avec Vous. La pensée que Vous me suivez avec tout l'intérêt de l'amitie, donne plus de prix à tout ce qui m'arrive. J'ose me dire quelquefois

. . . . mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai: j'étois là, telle chose m'advint,
Vous y croirez être Vous même.

Adieu, les chevaux nous attendent, pour nous approcher de la ligne du Caucase.

LETTRE 5me.

Axai, à 30 verstes de Novo-Tcherkask, le 13 Oct. 1811.

Félicitez moi, mon amie, nous avons échappé à de terribles dangers.

Nous avions quitté Novo-Tcherkask pour entrer dans ces malheureuses stepes. Tout à coup un vent impétueux s'élève, une pluie mêlée de neige pénètre jusque dans la voiture. Bientôt la plus profonde obscurité nous fait perdre la route. Errans dans ces déserts par le tems le plus affreux, nous voyons le moment où forcés d'y rester plusieurs jours, l'eau et les vivres nous manqueront! . . . Dans le desespoir où nous mit notre position, j'entrevis le moment où mes enfants privés de nourriture. . . . Je pressai contre mon sein et baignai de larmes ces chers enfants.

Graces à Dieu, nous fumes sauvés d'un tel danger! Après 46 heures de trouble et d'angoisse, nous parvinmes à Axai.

Exténués de fatigue, nous avions tous grand

besoin de repos. Nous en jouissions depuis peu de tems dans la maison d'un vieux Cosaque, quand tout à coup des cris poussés de toute part nous réveillent en sursant. C'étoient des cris de joïe.

En ouvrant les yeux, j'ai vu un groupe digne du pinceau du Corrège. C'étoit un Cosaque d'environ 40 ans, armé de pied en cap, d'une phisionomie mâle et agréable, arrivé à l'instant même en congé de l'armée, pour revoir sa famille après une absence de 15 ans. Il étoit dans les bras de son père et de son épouse, entouré de trois enfans, dont il en avoit laissé deux au berçeau, en partant pour son régiment.

Quel moment que celui, où l'on revoit, après une longue séparation, ce qu'on a de plus cher au monde! Malgré ma lassitude, il ne m'a plus été possible de me recoucher; la scène touchante, dont je venois d'être témoin, m'avait trop émue. Je me suis assise dans un coin de la chambre, pour partager la joïe de cette heureuse famille.

Il s'est passé ici, il n'y a pas très longtems, une scène assez plaisante dans une famille Cosaque. Un couple heureux vit, après un an de mariage, son bonheur détruit. Le jeune époux part pour l'armée, et laisse sa femme dans les pleurs;

bientôt on reçoit la triste nouvelle, qu'il est mort dans une bataille. La veuve, au bout de quelque tems, cédant aux instances de ses parens, se remarie. Son second mari lui est arraché de même, il se rend à l'armée. Au bout de quelques années le premier mari, qu'on avoit cru mort, revole auprès de sa femme, et par un hazard singulier le second mari revient à la même époque.

L'apparition soudaine de ses deux maris met la pauvre femme dans un étrange embarras; mais comme il faut prendre un parti, elle se déclare en faveur de son premier époux. Le second resté veuf du vivant de sa femme, repart pour l'armée, où son désespoir lui fait chercher — un prompt retour dans ses foyers, où par dépit il épouse la sœur de sa femme. Dénouement plus sage qu'héroique.

Demain de très bonne heure nous nous remettrons en chemin, pour devenir bientôt des Asiatiques. Adieu,

LETTRE 6me.

De la Quarantaine à Serednoi Jegerlick, frontière de la ligne du Caucase à 84 verstes d'Axai, le 17 Oct. 1811

En se rendant a la ligne du Caucase, on a le bonheur d'échapper à la quarantaine, surnommée

à juste titre *vanutchoi Jerlick* (Jerlick puant) à cause de la mauvaise eau de la petite rivière de Jerlick ou Jegerlick. On est moins heureux en revenant, et il faut alors se soumettre à toute la rigueur de la quarantaine. A peine a-t-on mis le pied sur un territoire soupçonné d'être attaqué de la peste, tel que l'est aujourd'hui celui de la ligne du Caucase et de la Géorgie, qu'on est obligé, si l'on vouloit rebrousser chemin, ne fut-ce que pour une heure, de subir les lois de la quarantaine, et de passer par toutes les purifications.

Bientôt nous passerons la quarantaine de Mosdok, ensuite le Caucase. La pensée que de telles barrières nous séparent, et m'attriste et m'afflige. Il est de certains endroits qui marquent plus que d'autres la séparation et la distance. Une montagne, un fleuve, une douane, un poste militaire, font sentir l'éloignement bien autrement, que les plaines les plus étendues. Un voyage par mer doit être, sous ce rapport, bien moins pénible.

La quarantaine de Jegerlick est établie dans un endroit malsain. L'air et l'eau en sont également insalubres. Les chambres où l'on Vous loge sont obscures et humides. Il semble véritablement qu'on se soit fait un scrupule de retenir en qua-

rantaine des gens bien portant, et qu'on veuille à tout prix n'y garder que des malades.

Heureusement pour nous, nous n'avons point à y séjourner. Déja même je vois qu'on s'apprète au départ: je n'ai que le tems de Vous embrasser.

LETRRE 7me.

Stavropol, à 167 verstes de Serednoi Jegerlick, le 21 Oct. 1811.

J'ai sous les yeux l'Elborus. Cet antique colosse de la nature précède et domine la longue chaîne du Caucase. Ces masses énormes, dont les sommets sont couverts d'une neige éternelle, ne paroissent que comme des collines, auprès de l'altier Elborus. *)

A la vue de

„. . . *Ces monts primitifs nés avec l'univers!*"

mon ame s'est livrée à la plus vive émotion. Au

---

*) Cette montagne, que les habitans du pays nomment Chat ou Chach-Gara, a été connue des anciens, et toujours estimée l'une des plus hautes de la terre.

Le Colonel Boutzkoffsky, qui dernièrement l'a mesurée, lui a trouvé 16700 pieds parisiens de hauteur, par conséquent 2030 pieds de plus que le Mont-blanc.

milieu d'une nature riante et tranquille le plaisir que nous éprouvons nous laisse tout entier à nous mêmes et à nous seuls; mais au sein des montagnes, nos idées s'élèvent et s'agrandissent, l'imagination dépasse ce que les yeux apperçoivent, la grandeur du spectacle nous impose, et dans un sentiment mêlé de crainte, nous recourons à la bonté du createur, pour nous rassurer sur les effets de sa puissance. Helas! comme des enfants rebelles mais craintifs, ce n'est qu'en voyant le bras qui peut nous frapper, que nous pensons à la main qui nous protège.

„Il semble," dit un élégant auteur, „qu'en „s'élevant au dessus du séjour des hommes on y „laisse tous les sentimens bas et terrestres, et „qu'à mesure qu'on approche des regions ethérées, „l'ame contracte quelque chose de leur inaltérable „pureté."

Quel dommage, mon amie, d'avoir à rectifier une telle opinion! quel dommage que les Tcherkess ne se doutent pas de ce passage de J. J. Rousseau, et ne sentent pas comme lui!

Quelques Cosaques bien armés doivent nous servir d'escorte. La vue de cette petite troupe a prodigieusement affoible mon desir de me trouver au sein des montagnes.

LETTRE 8me.

Georgiewsk, à 170 verstes de Stawropol,
le 25 Oct. 1811.

Tranquillisez Vous, mon amie, nous n'avons point fait connoissance avec les Tcherkess; ils ont eu la politesse de nous en épargner la peine. Nous voici dans la Capitale de la ligne du Caucase, résidence du Gouverneur Général.

Si j'ai été frappée d'admiration à l'aspect du Caucase et du majestueux Elborus à Stavropol, que ne dois-je pas éprouver à la vue de l'imposant spectacle, qui s'offre plus distinctement à mes regards étonnés!

Il faut être là, pour concevoir l'effet magique de cette longue chaîne de montagnes de mille formes bisarres, de cet amas de rochers énormes, entassés les uns sur les autres, dont la tête glacée s'éclipse souvent dans les nuages, s'y cache quelque fois, comme derrière un voile, ou d'autres fois brille d'un éclat éblouissant, en réfléchissant les rayons du soleil et se parant des plus belles couleurs. Quel tableau! Il représente ces éternels et mystérieux glaciers, qui changent de phisionomie selon le point de vue, le moment et la saison.

Ce qui s'offre dans ce moment à mes yeux,

est le vieux Caucase, ce berceau du genre humain, dont nous parlent l'histoire ancienne et la mythologie.

En attendant j'ai oublié, et presque dédaigné d'autres objets; je ne Vous ai point parlé de la ville de Stavropol qui cependant est assez grande et bien située.

Géorgiewsk, moins étendue mais bien bâtie, gagne en intérêt par sa proximité des montagnes, par le voisinage des eaux minerales et de la colonie écossaise. Mais Géorgiewsk est, à ce qu'on assure, un endroit très mal sain, que je quitterai avec plaisir.

A propos du Caucase d'autres Vous parleroient des Vautours, moi je Vous dirai que les faisans y sont en très grande quantité, et d'un goût exquis.

LETTRE 9me.

Mosdock, à 115 verstes de Géorgiewsk,
le 1 Novemb. 1811.

Nous avions quitté Géorgiewsk peu aprês midi, pour nous rendre à Prochladnaja, village situé à 50 verstes. Nous desirions y arriver avant la nuit

à cause des Tcherkess. Mais nos chevaux étant mauvais, à la [illegible]me verste de la Stanitza Pawlowskaja, à mi-chemin de Prochladnaja, la nuit nous surprit. Nous avions pour escorte deux Cosaques, dont l'un avoit pris les devants, pour nous préparer un gîte.

Nous nous trouvions dans une stepe; le tems étoit obscur et le vent épouvantable. Mon mari souffrant s'étoit assoupi: j'étois à son coté; mes deux enfants et les servantes étoient profondément endormis. La voiture avançoit lentement, le Cosaque trottoit à coté, la lance à la main et enveloppé dans sa bourka, (espèce de manteau d'une pièce de peau de mouton, qu'on tourne du coté du vent). Le lieu, le tems, le silence, notre situation, l'idée de l'avenir m'avoient plongé dans une profonde rêvérie. Tout à coup des cris affreux me firent subitement revenir à moi même, et reveillèrent en sursaut mon mari, les enfans et nos gens.

Des Tcherkess! des Tcherkess! crioit le Cosaque qui nous avoit dévancés, et revenoit vers nous bride abattue. Tcherkess! Tcherkess! répéta-t-il en s'approchant.

Ce cri, je l'entends encore, — je l'entendrai toujours. Arrivé à un vallon, appelé *le vallon*

des brigands, où les Tcherkess profitant quelquefois de l'obscurité pour se mettre en embuscade, ce Cosaque en avoit apperçu une trentaine, et avoit jugé à propos de piquer des deux et de rebrousser chemin. A son cri; Tcherkess! notre cocher, sans perdre un instant, fit tourner ses chevaux, et sût, je ne sait comment, les engager à aller au grand galop directement à la Stanitza-Pawlowskaja, d'où nous étions partis 4 heures auparavant. Le cocher et les chevaux sembloient animés par le cri de Tcherkess, qui apparemment commande une retraite précipitée, si l'escorte n'est point nombreuse.

Certes on a eu raison de dire, que fuir est bien plus que courir. Saisi d'épouvante comme nous, notre cocher harceloit ses chevaux de telle sorte, que les pauvres bêtes mirent à peine une heure à faire le même trajet, auquel nous en avions employé prés de quatre.

Quel moment que celui de la délivrance! J'embrassais mes chers enfans, je les reprenois, je les pressois sur mon coeur, comme si j'eusse craint encore, qu'on ne me les enlevât. J'unissois leurs petites mains dans les miennes, et ainsi je remerciai le ciel de sa protection.

Le Cosaque disoit vrai, et le cocher n'avoit

pas pris le parti le moins sage. Les Tcherkess avoient réellement été à nos trousses, et peu s'en est fallu, qu'ils ne nous ayent atteints.

Arrivés à Pawlowskaja, mon mari annonça au chef des Cosaques, ce qui venoit de se passer, et l'engagea à envoyer quelques-uns des siens, pour dissiper la bande de brigands. Mais l'officier, dans sa sécurité, crut pouvoir s'en dispenser, et eut tort. A peine étions nous endormis, que nous entendîmes des coups de fusil. Bientôt nous apprimes, que des Tcherkess en assez grand nombre, profitant du premier sommeil des habitans du village, et de l'obscurité de la nuit, avoient enlevé plus de 50 pièces de bétail, tué deux Cosaques et le même officier, qui peu avant avoit dédaigné l'avis de mon mari.

Ce matin de très bonne heure nous nous sommes remis en route, et sommes arrivés ici au coucher du soleil. J'ai déja eu le tems de visiter le Terek, dont le cours est d'une étonnante rapidité; nous devons le traverser sur un radeau. Ce fleuve se fraïe un chemin à travers mille rochers, et roule ses flots mugissants au milieu des débris du Caucase. Il termine sa course dans la mer Caspienne, non loin de Kislar, ville marchande construite sur les bords.

Nous devons employer 3 jours à traverser une vaste plaine de 90 verstes jusqu'à Wladi Caucase; notre marche sera celle d'un petit corps d'armée. Nous serons accompagnés de canons et d'une troupe nombreuse à cause des Tchetchenzi, peuples très redoutables, qui habitent ces contrées.

Malgré cette formidable escorte, je ne suis point tranquille. On dit que j'ai tort, et l'on me gronde; mais le coeur d'une mère ne se rassure pas à la voix du reproche.

LETTRE 10me.

Au delà du Terek, le 2 Nov. 1811.

Nous venons de passer le Terek sur un assez mauvais radeau, et nous voilà hors de l'Europe. Ici, le passage d'une partie du monde à l'autre, est marqué par des détails effrayants. L'escorte qui nous est assignée est de cinquante hommes à pieds, autant à cheval, et pour complément du canon. Déja tout prend sous mes yeux une tournure guerrière, jusqu'à mon petit André qui, en habit Tcherkess, promet de défendre sa mère et sa soeur. On se prépare, comme si l'on alloit au combat. Le soldat fait le signe de croix, je recommande de nouveau mes enfants à la Providence, je fixe un regard attendri sur l'Europe,

que je viens de quitter, je Vous dis adieu, je Vous tends un bras, — mais déja les soldats courent à leur poste et se rangent en ordre, les Cosaques ont pris les devants, les flanqueurs sont loin de nous, notre voiture est entourée de la petite armée, le tambour roule, le signal du départ est donné, adieu, adieu!

LETTRE 11me.

WladiCaucase, à 90 verstes de Mosdok, le 6 Nov. 1811.

On compte 250 verstes de Mosdok à Tiflis, et l'on est convenu, qu'il est plus pénible de faire ce petit trajet, que tout autre voyage de plusieurs miliers de verstes. Nous sommes arrivés ici hier, ayant fait les 90 verstes en trois jours; le premier nous avons été de Mosdok à la redoute de Constantin, 35 verstes, le second à celle d'Elisabeth, 50 verstes, et hier enfin à WladiCaucase, 25 verstes, toujours escortés de la même manière, vû le danger toujours imminent d'être assaillis par les Tchetchenzi.

On m'a montré différents endroits, où grand nombre de militaires Russes ont péri par la main de ces barbares. J'ai frémi et je Vous avoue, que 90 verstes dans un tel pays forment un trajet

d'une longueur effrayante. Je ne respirai librement, que lorsque j'appercevois une redoute. Et même alors je passais de bien mauvaises nuits, ne pouvant éloigner ma pensée des brigands et de leurs attaques. Eh! comment ne pas s'occuper d'un danger, auquel l'on vient d'échapper, qui se renouvellera le lendemain, et que le cri des vedettes et des patrouilles Vous retrace à chaque instant?

Une imagination un peu vive et de celles, qui semblent se plaire à rembrunir tous les objets, auroit ici de quoi s'exercer. La mienne quoique moins active, ne m'en a pas moins offert des tableaux fort noirs. Une certaine redoute abandonnée, nommée la Potiemkinskaja, m'inspira surtout la crainte la plus vive; il est vrai qu'à propos de cet endroit le conte amplifiant sur l'histoire, on y arrive avec l'esprit disposé à la crainte. Je ne Vous parlerai pas des contes, mais l'histoire porte que cette redoute fut investie, il y a une vingtaine d'années, par un grand nombre de Tchetchenzi; le commandant Russe plutôt que de se rendre, aima mieux l'épée à la main perir avec toute sa garnison. Cet exemple du courage de la nation, ne Vous étonnera pas plus que moi. Je ne vis à la place, où fut autrefois la redoute, qu'un amas de pierres, tristes restes de ce fort, et sépulture honorable de ses braves défenseurs.

- Notre marche, pas à pas, avoit l'air d'une cérémonie funèbre. Les courriers même ne vont pas autrement. Il y a surtout deux endroits très dangereux sur ce chemin à WladiCaucase; c'est d'abord un petit bois, et ensuite un vallon, surnommé vallon des brigands. L'officier du convoi y détache ordinairement une petite avant-garde, pour reconnoître le pays et l'ennemi, s'il s'y trouve en embuscade. Ce n'est pas sans une vive crainte, qu'on voit partir ce petit détachement; jusqu'au moment où nous le rejoignimes, le moindre bruit me faisoit tressaillir. Je voyage avec mes enfants, — mes craintes Vous paroîtront naturelles.

Rien n'égale la terreur que j'ai éprouvée hier matin. Nos flanqueurs étoient des deux cotés, assez loin de nous. Tout d'un coup quatre Cosaques volent vers nous, et l'un d'eux tire un coup de fusil.

L'officier de convoi, qui marchoit à côté de la voiture, prend ce coup pour le signal, qui indique l'approche de l'ennemi; aussitôt le tambour bat, nos soldats forment un quarré, le canon est avancé, et dans un silence affreux l'on attend que l'ennemi paroisse. L'incertitude n'a peut-être duré que 5 minutes, mais qu'elles m'ont paru longues!

Les quatre Cosaques arrivés, on s'informe: qu'étoit-ce? La poursuite d'un cerf. Nous en fûmes donc encore quitte pour la peur, et nous arrivâmes sains et saufs à WladiCaucase.

Ce n'est qu'ici que j'ai pu payer à mon aise le tribut d'admiration, que commande l'aspect du Caucase; je l'avois vu de loin à Stawropol, et la crainte des Tchetchenzi s'étoit tellement emparée de moi, que j'étois comme insensible aux beautés majestueuses de ces magnifiques colosses, qui à chaque pas se dessinoient plus distinctement, et offroient le coup-d'oeil le plus ravissant. La plaine que nous avons traversée de Mosdok jusqu'ici, n'offre que des landes incultes, mais où commence une nouvelle nature, une nouvelle végétation, un nouveau climat. La vue se repose agréablement sur un tapis verd, émaillé des plus belles fleurs, et quoique au mois de Novembre, lorsque Vous êtes, ma chère amie, ensévelie dans les neiges, nous nous sommes cru au milieu de l'été. Une telle campagne demanderoit d'autres habitans.

La stepe fourmille de bêtes fauves, et il est assez plaisant de les voir bondir par centaine, et chassées par les Cosaques, qui avec leur pique ont l'adresse de les tuer. Quelquefois, et j'en étois toujours charmée, l'animal par sa vitesse échappoit à l'adresse du chasseur.

WladiCaucase est une forteresse, regardée comme la clef du Caucase, et qui porte un nom analogue à sa position. *) Son Commandant, vieux et respectable Général, fortifie et améliore de plus en plus cette place. Il est la terreur des Tchetchenzi et des montagnards. C'est bien le bourru le plus aimable que l'on puisse rencontrer.

LETTRE 12me.

WladiCaucase, le 7 Nov. 1811.

A la nouvelle que le Kaschaour, haute montagne qu'il nous faut passer, est couvert de neige, mon mari m'a proposé de rester ici avec mes enfants, pour le rejoindre au printems. Vous comprenez ma réponse. Quel danger peut-il courir que je ne veuille partager avec lui.

Si, à la honte de quelque autre femme, ma conduite parôit mériter un éloge, ne m'en adressez point; notre bon Commandant a satisfait à cet égard ma petite vanité. Pour toute objection à mes desirs il m'a montré de la main ce terrible Caucase, qui se confond avec les nues. Je lui ai répondu de la même manière en lui montrant le ciel, mon époux et mes enfans. Il

*) Wladät en Russe signifie dominer.

m'a compris et avec émotion m'a serré la main. J'ai senti de nouveau ce que vaut l'approbation d'un homme de bien. Celle du Commandant, manifestée d'une manière si simple et si touchante, a complettement dissipé mes craintes.

Les difficultés de la route augmentant, je changerai d'équipage. Je serai avec mes enfants dans une calèche très legère. Mes femmes, transformées en Amazones, voyageront à cheval, et de la même manière mon mari et le respectable et obligeant Commandant escorteront ma calèche.

La route à travers le Caucase, qui aujourd'hui est un chef-d'oeuvre de l'art, étoit presque impraticable du tems du Général Comte Todtleben, qui le premier s'y fraya un chemin, avec des troupes et un train d'artillerie, jusqu'en Géorgie. Il est très surprenant qu'il ait pu y parvenir, lorsque le Terek avoit encore 17 ponts, et avant qu'on eut etabli les différentes redoutes, qui maintenant rendent les Russes maîtres du passage. On assure qu'alors il y avoit des endroits, où l'on étoit obligé de se faire hisser par des cordes sur des rochers très hauts et très escarpés, mais qu'un Assétinien sait parfaitement escalader.

En 1804 le Prince Czizianow, alors Général Commandant en Chef l'armée Russe en Géorgie,

homme d'un génie supérieur et entreprenant, fit pratiquer la route, qui existe maintenant, et qui fut achevée en 1807 par Mr. Tamilow.

Actuellement le Terek n'a que trois ponts; au moyen de la poudre à canon on a fait sauter de grandes masses de rochers, de sorte que dans la belle saison un équipage peut maintenant passer sans risque dans le même endroit, où autrefois on ne pouvoit guère risquer de s'abandonner sans l'assistance d'un montagnard.

C'est un homme bien intéressant, que notre vieux Commandant. Nous venons de passer dans sa société une couple d'heures des plus agréables. Il est gai, il crie, il peste, il est bourru; mais il est foncièrement bon, a de l'instruction et du mérite. Que de malheurs il a éprouvés! C'est un homme vraiment extraordinaire.

Je crois Vous faire plaisir, en Vous parlant un peu de lui. Il n'est pas Russe, mais depuis nombre d'années il se trouve au service de Russie. Le croiriez Vous, ma chère amie, il a un goût prononcé pour Mrs. les sauvages, parmi lesquels il habita longtems, et il conserve cette prédilection, malgré les souffrances qu'il doit aux Tchetchenzi. Il a gémi chez eux plus d'une année dans les fers, après qu'ils l'eurent enlevé près de la forteresse

d'Iwanow, lorsqu'il n'étoit que Colonel. Il faut l'entendre lui même conter l'histoire de ses malheurs; on ne peut s'empêcher de rire et de pleurer à la fois. Voici à peu près ce qu'il nous a dit de cette avanture:

Un matin, accompagné de trois Cosaques, il traversoit un petit bois, non loin de sa demeure. Deux coups de fusil partent et abattent les deux Cosaques, qui le suivoient; au même instant plusieurs Tchètchenzi sortent du bois, et tombent sur le troisième Cosaque, avec lequel il s'entretenoit, et qu'ils n'avoient pu tuer à coup de fnsil, sans risquer de tuer aussi le Colonel, ce qui étoit contraire à leur plan; quelques-uns d'entr'eux s'emparèrent de lui, et dès qu'ils eurent coupé la tête aux trois Cosaques, ils lièrent le pauvre Colonel, le placèrent sur un cheval, et l'emmenèrent au galop. Ce ne fut qu'après trois jours de marche, souvent à travers les buissons et les épines, que le malheureux captif, presque mourant de fatigue et de douleur, arriva avec ses cruels ravisseurs au lieu de leur résidence.

Des fers aux pieds et aux mains, un cachot obscur et humide, du pain et de l'eau pour nourriture, voilà ce qui lui étoit réservé dans l'espérance que tant et de si cruels traitemens forceroient leur captif à implorer de son Souverain

une délivrance, pour laquelle ils exigeoient 50 mille Roubles.

Cependant il guérit de ses blessures; mais séparé d'une épouse et d'un fils, il eut besoin de toutes les forces de son ame, pour ne pas succomber au chagrin. Une année entière s'écoula dans cette douloureuse existence. Son refus constant d'implorer les secours de l'Empereur lui attira pendant quelque tems les plus horribles traitemens; on ne cessa de le fouetter et de le battre, que lorsqu'affoibli par la souffrance, il fit craindre à ses bourreaux avides, de se voir enlever par la mort, la rançon qu'ils espéroient.

Dans le tems même qu'il en étoit si cruellement traité, le Colonel voyoit souvent les Tchetchenzi, dont il avoit gagné l'estime et la confiance, venir le consulter sur leurs affaires ou leurs querelles. Ses décisions l'avoient en quelque sorte rendu le juge suprême de cette peuplade barbare, qui le combloit d'éloge, après l'avoir couvert de coups.

Les dames du pays étoient ses protectrices, et venoient quelque fois le régaler de quelque plat national, et le consoler dans ses malheurs. Elles osoient verser des larmes pour lui, mais non le délivrer.

Enfin, lorsque les Tchetchenzi virent, que la somme desirée n'arrivoit point, et qu'ils risquoient de voir périr le malheureux vieillard sous le poids de ses fers et de ses tourmens, ils commencèrent à marchander sur la rançon, et reçurent 10 mille Roubles pour la délivrance du pauvre martyr, qui en fut d'autant plus satisfait, que c'étoit un ami, qui avoit donné connoissance de sa détention à S. M. l'Empereur, et qui avoit obtenu sa délivrance de la munificence Impériale.

Il revint, mais il ne revit plus ni sa femme, ni son fils, — ils étoient morts de chagrin, et il trouva sa maison déserte. . . . . Ce souvenir cruel attendrit encore le pauvre vieillard: il a fixé le ciel, et a porté sur mes enfants et sur moi, les regards du regrèt et de la douleur.

Ces peuples sauvages ont un plaisant motif pour se permettre le brigandage. Ils prétendent que lors de la création du monde Dieu publia un édit, par le quel il somma tous les peuples de la terre, de prendre possession de ce qui leur étoit échu en partage. Tous eûrent leur part, hormis les habitans du Caucase, qui furent oubliés. Sur leur reclamation, qui parut assez juste à Dieu, il leur permit de vivre aux dépends de leurs voisins, et certes, ils profitent amplement de cette prétendue carte blanche.

A l'histoire de ces peuples est liée celle de plusieurs étrangers, dont l'existence au milieu de ces sauvages offre des circonstances si singulières, qu'on les croiroit tirées d'un roman.

Un major Russe, très brave, le fléau de ces brigands qui lui avoient juré haine et vengeance, traversoit un jour un bois avec un petit détachement qu'il commandoit. Attaqué par les Tchetchenzi en nombre supérieur, il se défendit longtems avec intrépidité. Déjà il avoit perdu une grande partie de sa troupe et se voyoit sur le point de manquer de munitions, quand l'ennemi, qui n'en vouloit qu'au Major, proposa de cesser le combat, à condition qu'il se livrât seul entre leurs mains. Pour sauver le peu de monde qui lui restoit encore, il résolut de se sacrifier, et se rendit à ses implacables ennemis, suivi d'un seul soldat attaché à son service, et qui ne voulut point abandonner son maître. Les autres soldats s'en retournèrent, et les Tchetchenzi emenèrent le captif dans leurs repaires.

Il est impossible de décrire les tourmens, que le malheureux Major, voué à la haine de ses persécuteurs, eut à souffrir dans sa prison. Les femmes même venoient tous les jours le visiter, pour lui arracher la barbe, les ongles, le pincer et lui cracher au visage. Sans l'assistance d'un fidèle serviteur, qui étoit libre, il seroit mort de faim et de chagrin.

— Son geolier, ainsi que sa famille aimoient la musique; lorsqu'il apprit, que le Major savoit pincer de la guitarre, il l'obligea à jouer jour et nuit sur une espèce de guitarre, que son tyran lui avoit donnée. Alors tout fut gagné, et un plan de délivrance fut concerté entre le Major et son fidèle soldat. Le vieux geolier aimoit à s'endormir le soir au son de cette guitarre; ensuite, après le concert, sa femme avoit coutume de remettre le prisonnier dans les fers.

Un soir, — c'étoit le jour fixé pour la fuite, — le Major jouoit à son ordinaire de la guitarre: son geolier dormoit déjà; le soldat feignoit d'en faire autant, la vieille seule veilloit encore. Quand elle vint à s'approcher du Major pour lui remettre les chaines, le soldat s'élança sur elle et la tua d'un coup de hâche, dont il avoit eu soin de se pourvoir; la même arme les délivra du geolier, mais lorsque la plus urgente nécessité leur commande d'immoler aussi un garçon de 10 ans, qui s'étoit éveillé, trois fois l'instrument meurtrier leur tomba des mains, s'exposant au risque d'être surpris. A ce trouble se joignit encore celui, qui naissoit de l'obscurité, le feu s'étoit éteint, et il falloit trouver la clef de la porte.

Quel moment pour ces infortunés! Au milieu des cadavres et des ténèbres, en proïe aux plus

vives alarmes, déjà ils vouloient tourner la hâche contre eux-mêmes, quand heureusement le soldat trouva les clefs. Les deux captifs se précipitent hors de leur prison, emportant sur leurs bras le garçon, que la pitié ne leur permit pas d'immoler; ils s'élancent tous deux sur un cheval, qu'ils trouvent à l'écurie, placent le garçon sur leurs genoux, et s'abandonnant à la Providence, quittent en toute hâte le village.

Le moindre bruit les fait tressaillir; dans leur trouble extrême ils s'égarent, et pour comble d'infortune ils rencontrent des Tchetchenzi qui les saisissent. Ils déclarent le fait et trouvent — de la compassion dans le coeur — des Tchetchenzi, qui les nomment *Kunacs*, ce qui signifie convives, protégés, amis. La compassion cependant est un sentiment un peu suspect dans un Tchetchenitz, et peut avoir en cette fois pour motif l'espoir naturel du gain, en sauvant les fuyards.

Les Tchetchenzi les conduisirent chez eux, les enfermèrent pour plus de sûreté dans une chambre écartée, et donnèrent avis au Gouvernement Russe de ce qui venoit de se passer.

En attendant les ennemis du Major, furieux de ses meurtres et de son évasion, le cherchent partout et arrivent aussi à l'endroit, où se trouvent

les fugitifs; mais les Tchetchezi, fidèles à leur serment, font semblant d'ignorer la cause de l'arrivée de leurs compatriotes, qui, à coté de la chambre, où étoit caché le Major, faisoient un vacarme horrible, et juroient une vengeance éternelle à leur prisonnier échappé.

Enfin arrive un envoyé de la part des Russes, qui délivre le Major.

Voilà une bien longue lettre, ma chère amie; mais ne m'ôtez pas cette ressource de doubler mes plaisirs, en espérant Vous les faire partager. Tout prend à mes yeux un nouvel intérêt, en pensant que je Vous le communiquerai. O! que n'êtes Vous auprès de moi! Combien mes craintes diminueroient, combien mes plaisirs seroient plus vifs. Jugez de ce que seroit le tableau, qui dans ce moment frappe mes regards, si Vous étiez près de moi pour partager mon admiration.

La masse du Caucase, par une teinte plus obscure se dessine encore sous les sombres voiles de la nuit. La lune par moment en éclaire les sommets, couverts d'une neige éternelle, et les fait paroître argentés.

Le clair obscur et le profond silence donnent à ce tableau les effets les plus beaux et les plus mélancoliques.

LETTRE 13me.

WladiCaucase. le 8 Nov. 1811.

Je Vous ai si souvent parlé du Caucase, qu'il est à propos de Vous faire une plus ample connoissance avec lui. Les notices que je Vous transmettrai m'ont été données par notre bon vieux Commandant, qui connoit très bien le pays et ses habitans.

Entre la mer noire et la mer Caspienne est situé le Caucase, dont les habitans ont été ignorés jusquà l'immortelle Cathérine II, qui ordonna de les reconnoître. Au milieu de ces Alpes se trouve une seconde Helvetie, mais où la culture est encore au premier dégré de développement. Guldenstädt et Reineggs, qui ont voyagé dans ce pays intéressant, sous les auspices de l'Impératrice de Russie, et particulièrement Reineggs, qui a visité le Caucase à cinq différentes reprises, en ont fait la description sous le rapport physique, géographique et politique.

La largeur de cette longue chaine de montagnes n'est pas égale sur tous les points. De Mosdok à Tiflis elle est de 282 verstes. Là, où les montagnes sont traversées dans la même direction au nord par la Terck, et au sud par l'Aragua, la largeur de Balta à Mshet est de 112 verstes.

La vallée, anciennement si connue sous le nom de *Porta Cumana*, a une étendue de 175 verstes.

Il est presque impossible de fixer au juste la hauteur de ces montagnes. La plupart de leurs sommets s'élèvent jusque dans les nues. Les torrens, les précipices, les avalanches rendent ces montagnes souvent inaccessibles. Les principales d'entr'elles sont des glaciers éternels, ou des rochers de granit d'une entière aridité. Les autres sont, pour ainsi dire, à plusieurs étages, le pied est couvert de forêts, le milieu dépourvu de toute végétation, et le sommet ordinairement couvert de neige ou de glaces.

Du reste ces montagnes se ramifient dans toutes les directions. Sur celles d'une moindre élévation, et qui sont d'ardoises, la végétation se montre déjà, et on y voit quelques bouleaux, des pins, des genèvriers et d'autres plantes des Alpes. Ensuite vient une autre ligne de montagnes calcaires, qui sont couvertes d'une végétation vigoureuse. Cette chaine de hautes montagnes n'a qu'environ 7 verstes de longueur.

Le Caucase est le grand reservoir d'une quantité de rivières, qui se dirigent de tous les côtés.

Ces montagnes possèdent des mines, dont la plûpart sont peu connues; mais semblables au riche avare, dont l'unique et stérile mérite est dans l'or qu'il possède, les minières, sans terre, sans verdure n'ont de prix que par les trésors qu'elles recèlent.

Les montagnes les moins hautes et les vallons du Caucase sont seuls susceptibles de culture. Les habitans des hauteurs n'y vivent que de leur bétail et de la chasse.

D'après des notions exactes, on assure que le Caucase est habité par près d'un million d'hommes, en état de porter les armes, ce qui fait une population immense, en y ajoutant les femmes et les enfants.

Ce peuple forme plusieurs tribus, qui parlent diverses langues, et ont des moeurs différentes; mais leur caractère général est la passion de l'indépendance, la bravoure, le goût des armes, le penchant au brigandage, et enfin leur état plus ou moins sauvage.

La nécessité de songer continuellement à se défendre, a fortifié leur penchant naturel pour les armes; mais le courage de l'habitant du Caucase vient encore de son naturel sauvage. Il attaque

avec fureur, résiste avec rage, se venge avec cruauté.

Naturellement paresseux, le brigandage est son métier favori, et souvent son unique ressource pour subsister. De toutes les passions auxquelles il s'abandonne, la vengeance a le plus d'empire sur lui. S'il n'a pu l'assouvir avant sa mort, il la lègue à ses enfants.

Séduit aisément par l'espoir du gain, il suit son chef au premier appel; avec lui et comme lui il brave tous les dangers; mais aussitôt qu'il n'entrevoit aucun avantage, il abandonne ce chef aussi promptement qu'il l'avoit joint.

Toujours errant, incertain de sa propre existence, il ne connoit ou n'apprécie point les douceurs de la vie domestique. Indépendant de coeur comme d'esprit, l'amour ne l'unit point à sa femme et à ses enfants; il les regarde comme une partie de sa propriété, comme ses troupeaux. Par là non seulement il se montre étranger aux lois et à la réligion, mais il semble encore méconnoître la nature. Aussi, lorsque la vieillesse lui fait déposér les armes, le fils ainé le remplace, et dèslors le vieillard, cessant d'être le personnage important, se retire et demeure dans l'endroit le plus obscur de la maison, où sans jouir

du respect et de l'attachement de personne; il attend la mort avec un stoicisme, qui seroit digne d'admiration, s'il n'étoit pas un effet de son défaut de culture.

On distingue cinq époques, auxquelles la population du Caucase a été augmentée par de nouvelles hordes.

Les Lesghis, les Ghyssrs ou Ghasrazes, les Mongols, les Arabes, et enfin les Tartares, conduits par Dchingis-Kan, Timurlan et Batis, ont successivement contribué à la population de ces contrées.

Tous les habitans du Caucase sont ou Mahométans ou idolâtres; il n'y a qu'un petit nombre de chrétiens parmi eux. La Princesse de Géorgie Tamar avoit introduit chez la plûpart de ces hordes la réligion chrétienne, mais depuis des siècles elle a été remplacée par le Mahométisme. On voit encore aujourd'hui les ruines des églises, que Tamar avoit fait construire. Il leur est cependant resté de la réligion chrétienne le carême de pâques, qu'ils observent assez rigoureusement, et les fêtes de pâques leur sont si sacrées, que pendant ce tems leur vengeance même est suspendue.

Les Tchetchenzi sont les maitres dans l'art du

brigandage. Ils sont sans pitié envers leurs propres compatriotes. Un Tchetchenitz qui en combat un autre, le dépouille et le tue; tandis que s'il s'empare d'un chrétin, il commence par le dépouiller, et le garde, pour en obtenir la rançon.

Malgré le pillage continuel, dont le Tchetchenitz fait profession, sa maison n'est qu'un repaire, dénué de toute commodité. Son lit est un morçeau de peau à coté du foyer. Il se nourrit d'un pain grossier et à demi-cuit, qu'il fait lui même. Ce pain encore fumant et un morçeau de viande à demi-roti, composent avec l'eau de vie qu'il aime beaucoup, ses repas somptueux. Tant que durent ses provisions volées, il reste oisif, et ne sort de son oisiveté, que pour s'en procurer de nouvelles.

Les Tchetchenzi s'occupent peu d'agriculture; ils ne cultivent qu'un peu d'orge, de bled, du tabac et des oignons. Les femmes s'occupent de l'économie domestique; les hommes ne connoissent que la chasse, le brigandage ou la paresse. Ils sont d'une taille moyenne, mais très robustes et hardis. Officieux par crainte ou par méfiance, ils le sont surtout envers les riches ou les étrangers dans l'espérance de quelque gain. Ils ont pour armes un fusil, un poignard et un sabre, et quelquefois aussi une pique et un bouclier.

Jamais le Tchetchenitz ne sort de sa maison sans être armé, ne fut-ce que d'un bâton, à l'extrêmité duquel est une balle de fer à trois pointes triangulaires. Cette arme meurtrière s'appelle chez eux *toppus*.

Les Assétiniens se distinguent peu des Tchetchenzi. Ils se servent de l'arc et de la flèche, mais le fusil est leur arme ordinaire.

Ils sont bavards et grands querelleurs. Sans cesse à se menacer l'un l'autre avec le fusil, le poignard ou la flèche, ils se contentent ordinairement de faire du tapage, et se reconcilient aisément, surtout lorsqu'une persone tierce veut bien célébrer l'accommodement avec un verrre d'eau de vie, ou d'une espèce de bierre très forte qu'ils savent préparer.

Leurs maisons sont pour la plûpart entourées d'un mur ou d'une palissade, couronnés de têtes de chevaux et d'autres ossemens.

Lorsqu'un Assétinien vient à mourir, sa veuve jette des cris, s'arrache les cheveux, se meurtrit le visage et la poitrine; mais ce désespoir n'est souvent produit que par l'impossibilité de se remarier. Elle veut à chaque instant se tuer avec un couteau ou une pierre, se noyer ou se

précipiter du haut d'un rocher; mais elle est toujours retenue par ceux qui l'entourent, et qui pendant les trois premiers jours de deuil ne la quittent point. Trois autres jours se passent à la consoler, à manger et à boire à ses fraix, et à ne s'entretenir que des louanges du défunt, qui ordinairement est bientôt après oublié.

Chez les Assétiniens on voit aussi sur les hauteurs les débris des églises, que la Princesse de Géorgie Tamar y a fait construire, et qui ont été abandonnées lors de l'introduction du Mahométisme.

L'esprit de vengeance n'est pas moins celui des Assétiniens, que des autres peuples du Caucase. Les effets de cette cruelle passions sont quelquefois retardés à force de cadeaux, mais on en est toujours menacé. Souvent celui qui brûle de se venger, se trouve en société avec sa future victime; il guète le moment, où il pourra lui plonger le poignard dans le coeur. L'adverse partie est continuellement sur ses gardes, cependant ils vivent en apparence dans la meilleure intelligence. Souvent 20 années s'écoulent, avant que la vengeance ait pu être assouvie, et si celui qui devoit tomber sous les coups de l'offensé, vient à mourir, la vengeance se porte sur le fils ou le plus proche parent de l'offenseur.

Un Assétinien en tua un autre; le fils ainé tua le meurtrier de son père. Après avoir assouvi sa vengeance, il recueillit chez lui le fils de celui, qu'il venoit de massacrer. Cet enfant agè de 5 ans, fut élevé comme son propre fils; celui-ci, devenu grand, fit taire la reconnoissance, pour ne penser qu'à se venger, quelles qu'en pussent être les conséquences pour lui même.

On trouve souvent dans les tombeaux de ces peuples des médailles du tems des Parthes, et des monnoies Cufiques.

Les montagnes du Daghestan sont habitées par les Tawlinzi et les Lesghis; leurs retraites sont inaccessibles, et ils vivent dans une entière indépendance, ainsi que les Tagaourzi et les Ingouches.

Les Kabardiens, distingués en habitans de la grande et de la petite Kabarda, sont Mahométans, comme tous ces peuples; ils occupent les bords de plusieurs rivières, et sont gouvernés par leurs propres chefs. Ils se servent de fusils, mais surtout de sabres, et beaucoup d'entr'eux ont des cottes de maille. Ils ont coutume de ne tirer qu'une fois, après quoi ils fondent sur l'ennemi, le sabre à la main. Leurs chefs doivent se distinguer par la bravoure, et s'exposer les premiers

au danger. Dès l'enfance ils apprennent à manier les armes et à monter leurs excellens coursiers.

Le traité de paix de 1739 entre la Russie et la Porte Ottomane stipuloit, que les Kabardiens resteroient une nation libre, mais reléguée dans ses frontières; que les incursions qu'ils se permettoient dans l'un ou l'autre Empire, seroient sévérement punies, et qu'ils donneroient une garantie de leur tranquillité par des otages, que la Russie continue de prendre.

Toutes ces hordes se font réciproquement la guerre, vivent de pillage, et attaquent les passages où ils peuvent: aussi ne voyage-t-on jamais dans ces contrées sans escorte, et si on peut avoir du canon, c'est encore mieux; car ces gens le craignent beaucoup.

Le pays des Tartares du Kouban, qui sont nombreux, est à l'ouest de Kabarda.

Mais je m'apperçois de l'excessive longueur de cette lettre; il y a de quoi épuiser la patience de l'amitié même. Adieu. Nous partons demain.

LETTRE 14me.

Kasibeck, à 25 verstes de WladiCaucase, le 10 Nov. 1811.

Quelles masses énormes! Que d'aspects imposans! Surprise, effroi, ravissement, toutes ces sensations se succèdent avec rapidité dans cette ancienne patrie des noirs enchantemens, dans ces lieux où Médée tròuvoit jadis de quoi composer ses philtres et ses poisons. C'est ici que Promethée a reçu le salaire de son impie audace: c'est le berceau de la magie; c'est de ces sommets, qui se confondent avec le ciel, que l'immense Roc prenoit son vol avant d'intercepter le soleil aux habitans de la terre. Entre ces rochers menaçans, suspendus dans les airs, et ces précipices, dont l'oeil refuse de sonder les profondeurs, l'imagination, frappée de terreur, a eu des forces et une puissance qui se jouoient de celles des hommes; et ses nombreux enfants ont été aussi variés, aussi gigantesques que la nature.

Avant-hier matin nous avons quitté WladiCaucase, pour entrer dans ces montagnes avec une escorte de 20 hommes d'infanterie et de 30 Cosaques, mais sans canons, les difficultés de la route ne le permettant pas.

Nous fûmes bientôt aux pieds de cette longue chaîne de monts énormes, qu'on apperçoit déjà

de Stawropol. Le voilà, ce célèbre Caucase, habité par tant de peuples barbares, où chaque montagne, inaccessible, est un repaire de brigands; le voilà, ce mur aussi ancien que le monde, posé par la main du créateur entre l'Europe et l'Asie; ce monument incontestable d'une terrible révolution du globe, qui a entassé montagne sur montagne, rocher sur rocher; ce glacier éternel; ce vaste cabinet d'histoire naturelle, dont la science a à peine franchi le seuil; ce laboratoire mystérieux de la nature, que l'enfance de l'homme a cherché à embellir par tant de fables!

L'histoire de ces contrées ne sort guères des ténèbres mythologiques, qu'à l'expédition des Grecs, vers le 8me siècle avant notre ère. C'est alors que ceux de l'Asie mineure, et surtout les Milésiens fondèrent des colonies, s'établirent sur les bords de la mer noire, élevèrent la ville de Dioscuria en l'honneur de Castor et Pollux, et par leur commerce firent mieux connoître ces régions.

La puissance du grand Cyrus paroît ensuite arrêtée par le Caucase, et les conquêtes d'Alexandre ajoutèrent peu aux lumières sur cette partie du globe.

La haine du grand Mithridate pour le nom

Romain donna à ce pays une nouvelle célébrité. Ce Prince, après plusieurs guerres malheureuses, fut forcé par Pompée de chercher son salut dans la fuite, et de franchir le Caucase 66 ans avant J. C., pour demander un asyle à son fils Macharès, qui régnoit dans la Chersonèse Taurique. Le Romain fit la conquête passagère de l'Ibérie et de l'Albanie; ce ne fut cependant qu'environ 200 ans, après que Corbulon envoya pour la première fois à Rome une carte de ces provinces, où la guerre se prolongea jusque sous le règne de Dioclétien, en s'étendant aux Parthes et à l'Arménie.

Vous voyez encore au 5me siècle l'empire d'Orient et les Perses prendre le Caucase pour théâtre de longues guerres, qui embrassent l'Ibérie et l'Albanie.

Du 13e au commencement du 15e siècle les Mongols et les Tartares y portent successivement la désolation et le ravage sous Dchingis et Timur, jusqu'à ce qu'enfin les Turcs et les Persans, après s'être longtems disputé cette possession, se la partagent, de manière que la Mingrélie, l'Imérétie et le Gouriel passent sous le joug des premiers, tandis que le Karduel, le Kahet et une partie de la Géorgie reconnoissent les autres pour maîtres, et les sauvages habitans des hautes chaînes conservent seuls leur indépendance.

La dernière époque d'une histoire si fertile en changemens commence avec le 18me siècle. Malgré les prétentions des Persans jusqu'à Héraclius, Prince de Géorgie, et celles des Turcs jusqu'à nos jours, les Russes ont obtenu depuis Pierre le Grand, une influence toujours plus marquée sur tout le Caucase, jusqu'à ce que le Prince George de Géorgie ait définitivement cédé ses Etats à la Russie, qui possède aujourd'hui une terre classique, et une communication ouverte avec les régions de l'Asie les plus riches et les plus anciennement connues de notre monde occidental. J'espère que Vous me pardonnerez cette digression en faveur de sa briéveté.

Nous avions perdu de vue l'Elborus dès notre arrivée à WladiCaucase, qui est presque à l'extrémité orientale du Caucase; et c'est par cette triste ville que nous sommes entrés dans les montagnes. On est tenté de dire ici:

Uscite de speranza, ô voi, ch'entrate.

On ne sauroit se défendre d'un secrèt effroi, en s'avançant dans un chemin, qui mène, on ne sait où.

Balta à quelques verstes de WladiCaucase, est le premier village, et en même tems un petit fort, où l'on change d'escorte et de chevaux. Nous y

avons fait une halte, dont j'avois grand besoin après les fatigues d'une route; on est toujours à deux pas d'un précipice, tantôt sous la voute d'un rocher, prêt a Vous tomber sur la tête, tantôt sur le sommet d'une haute montagne, tantôt enfin près d'un buisson, d'où peut-être une main meurtrière prépare Votre trèpas.

Après une heure de repos, nous avons continué une route, qui devenoit à chaque pas plus penible. En approchant de Larzy, forteresse située sur une très haute montagne, le pays changeoit à chaque instant d'aspect, et devenoit toujours plus sauvage, plus sombre, plus terrible.

Souvent à nos pieds nous avions l'été avec tous ses charmes, et au dessus de nos têtes l'hiver avec tous ses frimats. De tems en tems les villages des Assétiniens, semblables à des nids d'hirondelles, paroissoient attachés aux plus hauts sommets. Dans les vallons on voit encore des tours, qui servoient de forteresses dans les guerres, que ces peuples avoient jadis entre eux.

Ils guerroïent encore entre eux. Si cela n'étoit point, et si nous ne possédions pas quelques forteresses sur ce passage du Caucase, une centaine de ces montagnards suffiroit pour nous fermer les thermopiles, que l'on rencontre à chaque pas, et

toute communication avec la Géorgie pourroit être facilement rompue. Les Assétiniens surtout sont intrépides et endurcis comme des Spartiates. Tenir ces peuples divisés, est une politique nécessaire.

Kasibeck, chez lequel nous sommes aujourd'hui, Colonel au service de Russie, Chef d'une nombreuse famille, et pour ainsi dire de toute cette contrée, a su par son ascendant et par une suite de son dévouement aux intérêts de la Russie, maintenir le repos parmi les Assétiniens ses compatriotes, et étouffer tous les germes de révolte. Il a pris son nom de l'énorme montagne, que nous avons devant nous, toujours couverte de neige, et dont la tête se perd dans les nues. Kasibeck est le Nestor de ces contrées.

La religion de tous ces peuples sauvages a été, comme il a été dit plus haut, le christianisme, que la Princesse Tamar de Géorgie y avoit introduit; mais la Turquie et la Perse ont su les porter à embrasser la religion Mahométane. Il seroit à desirer que des missionnaires chrétiens vinssent s'établir dans ce pays, pour y opérer dans les moeurs une révolution salutaire, à l'aide des préceptes d'une religion douce et bienfaisante. Des missionnaires Ecossais, qui se sont établis près de Géorgiewsk, en ont donné l'exemple,

mais il est probable que leur petit nombre a été un obstacle à leurs succès.

Les Assétiniens exigent jusqu'aujourd'hui un certain tribut des marchands, qui traversent leur pays, et malheur à celui, qui oseroit sans escorte risquer de faire quelques pas dans ce dangereux dédale. Que d'exemples d'infortunés qui, ayant osé s'écarter un peu de l'escorte, ont été tués ou pris. Semblable au vautour qui fond à l'improviste sur sa proïe, la lie de ses serres cruelles et l'enlève aussitôt, l'assétinien, avide et barbare, sort de son repaire, lance une corde au cou de sa victime, et l'entraîne mort ou vif sur ses arides rochers.

Quelques Assétiniens vivent cependant de leur bétail, composé en grande partie de brebis. Ces peuples cultivent le riz et un peu de bled. Leurs moulins (j'en ai vu quelques uns sur le Terek) sont des espèces de petites cages, incommodes et mal construites. Ce qu'ils ont de plus parfait, ce sont leurs armes, qu'ils fabriquent eux-mêmes; ils font aussi de la poudre à canon. Un sabre, un fusil, un harnois sont légués de père en fils. Plusieurs d'entr'eux sont revêtus d'une cotte de mailles, au moyen de laquelle ils se croyent invincibles. Leurs chevaux montent et descendent les montagnes avec une légéreté admirable, ce qui

contribue à rendre les Assétiniens très habiles à leur chasse — des hommes.

Quoique nos troupes bravent ces montagnards, cependant on ne sort point de la redoute sans escorte, même pour aller puiser de l'eau, et rarement il se passe une semaine sans effusion de sang. Si l'on hazarde de s'éloigner un peu de la forteresse, on se munit d'une grande cloche, qui sert à sonner l'alarme en cas de danger.

Vous savez déjà, chère amie, que le Général Comte Todtleben fut le premier, qui avec un corps de troupes pénétra, par ordre de l'Impératrice Cathérine II, jusqu'en Géorgie. Après avoir vu moi-même, combien cette route a dû être alors impraticable, je ne conçois pas que ce Général, malgré toute son ardeur et sa persévérance, ait pu, avec un train d'artillerie, se frayer un chemin à travers des obstacles sans nombre, renouvellés à chaque pas par la nature et par les habitans.

La route qui existe aujourd'hui, est grande; l'on ne sauroit assez admirer l'étendue du travail, digne des anciens Romains.

Que la situation de Larzi est imposante, mais qu'il faut de tems et de peines pour y arriver! cependant parvenu au sommet, la montagne sur

laquelle la citadelle est située, paroît petite en comparaison de celles, qui l'environnent. Un voyage dans les montagnes offre surtout l'intérêt de la variété des sites, mais rarement on rencontre un point de vue semblable à celui de Larzi. Placé à une grande élévation que dominent encore les monts qui l'entourent, cet endroit semble n'avoir aucune issue. L'horison n'offre point à l'imagination un pays au delà de celui, que la vue embrasse. Le ciel même se refuse aux regards. Ce séjour semble avoir été destiné à cette chasse d'hommes qui, possédés par la haine et poursuivis par les remords, cherchent des lieux solitaires et des cieux voilés.

De Larzi, où nous avons passé la nuit, jusqu'à Kasibeck, appelé aussi Stepan Sminde, il y a vingt verstes; c'est le trajet, que nous avons fait hier. A moitié chemin on passe par Dariel, petit fort, où commence la Géorgie. Dariel signifie en langue Tartare, ce que Derbent signifie en langue Persane une porte; aussi ce chemin au travers du Caucase est la *Porta Caucasus* ou la *Porta Cumana* des Romains.

Dariel est un fort antique, dont la construction doit avoir été très pénible; on remarque encore parmi les ruines un aqueduc, pratiqué dans les rochers, et qui fournit au fort l'éau nécessaire.

Pour être plus sûr de n'en jamais manquer, le fondateur de cette place a fait construire un chemin voûté jusqu'au bords du Terek, qui coule au pied du rocher dans une profondeur de 680 pieds. Dans l'enceinte de Dariel il y a un champ, qui peut être cultivé, et nourrir une garnison de 1000 hommes. Avec ce nombre de soldats on pourroit défendre le passage à une armée, tant la situation de ce fort est avantageuse.

Il y a d'autres chemins pour se rendre par le Caucase de la Russie en Géorgie, mais celui le long du Terek, quoique pénible et dangereux, est cependant le meilleur, surtout pour le transport des marchandises.

Dans cette partie du pays que nous parcourâmes hier, le voyageur, quoique préparé peu à peu aux différens tableaux, qui s'offrent à sa vue, ne sauroit cependant s'empêcher de s'arrêter quelquefois, saisi de surprise et d'admiration. Tantôt c'est le Terek, au bord duquel est la route, qui se fraye un passage à travers les rochers, se précipite de cascade en cascade avec un fracas, un mugissement épouvantables, et dont les flots, souvent resserrés dans un lit très étroit, se brisent avec violence, et jaillissent au loin leurs eaux écumantes. Tantôt c'est la montagne de Kasibeck, qui s'élève majestueusement au dessus de toutes

les autres, et qui couverte presqu'à moitié d'une neige éternelle, se cache derrière les nuages, ou les domine.

Enfin un antique monastère vient completter votre étonnement. Situé à une très grande hauteur, on se demande comment la main de l'homme a pu le construire, et le merveilleux de l'ouvrage se communiquant à l'imagination, on est tenté de croire que Dieu lui même seconda l'édification de ce temple pour, du sein de ces contrées les plus sauvages, élever les pensées de l'homme jusqu'à lui.

Arrivés à l'endroit nommé Kasibeck, nous fûmes très bien reçus par le Colonel Kasibeck, appellé ainsi d'après la montagne de ce nom, aux pieds de laquelle il demeure, et qui veut lui même avec son neveu, le Major, nous aider à passer le Kachaour, qui malheureusement est, dit-on, déjà tout couvert de neige. Peut-être nous faudra-t-il rester plus d'une journée à Kobi, séjour horrible, à ce qu'on assure.

Nous avons déjà fait aujourd'hui un diner à l'Orientale. On nous a servi du pilaw tant et plus, puis sucreries sur sucreries, et à peine un morceau de pain. Le vin des montagnes n'est pas mauvais; il y en a, qui ressemble un peu à celui de Madère;

Notre dessert consistoit en coings, en chataignes et en dattes.

Quoique notrè hôte vive un peu à l'Européenne, il a conservé cependant, ainsi que sa famille, le costume Géorgien.

Demain nous aurons un pénible trajet à faire, celui de Kobi, et là nous saurons notre sort. De Kobi à Kachaour il n'y a que 17 verstes, mais cette courte distance est le Charibde ou Scylla du voyage, surtout dans la saison actuelle; la neige alors comble quelquefois le chemin de telle manière, que sur la Goudgara il n'est guères large que de cinq pieds environ.

Les avalanches, les tourmentes achèvent de rendre ce passage très dangereux.

LETTRE 15me.

Kobi, à 22 verstes de Kasibeck,
le 12 Nov. 1811.

Nous sommes à Kobi, mon amie, et il faut nous plaindre. C'est un endroit de malheur: dans ce moment il neige, tout comme chez Vous au milieu de l'hiver.

Le Kachaour, ou plutôt la Kristowaja et Goudgara sont impraticables; il n'y a nulle espérance, que ma petite calèche puisse être transportée plus loin.

Nous sommes ici dans une détestable casematte, petite, sombre, humide et froide, sans bois et avec bien peu de provisions. Quelle détresse! et pour combien de tems? Dieu sait.

Mon courage commence à m'abandonner. Je suis foible, ma petite Cathérine est malade, l'inquiétude me tourmente. O! mon amie, ai-je à craindre en effet quelque malheur?

LETTRE 16me.

Kobi, le 13 Nov. 1811.

Imaginez Vous tout ce que la nature a créé de plus horrible et de plus sauvage: des rochers les plus élevés, les plus escarpés, les plus bizarrement conformés et toujours couverts de neige; à travers ces monstrueuses masses, une vallée aride, où l'on n'apperçoit un petit fort, que lorsqu'on y est déjà, et qui hormis sa batterie, ne contient qu'une casematte extrêmement basse, — voilà Kobi, où nous attendons en gémissant notre délivrance, c'est à dire qu'un transport quelconque arrive de

Kachaour, pour frayer le chemin, car d'ici il n'y a nulle possibilité d'y pénétrer.

Le vieux Général, quoique véritable Spartiate, et qui lors de son long et pénible séjour chez les Tchetchenzi n'a certainement pas été gaté par les commodités de la vie, trouve lui même Kobi un lieu infernal. Le Colonel Kasibeck, accoutumé à cette affreuse résidence, assure ne l'avoir jamais visitée par un tems si horrible, et son neveu, véritable athlète, qui semble être d'une toute autre espèce que la nôtre, commence à perdre courage.

Déjà la neige atteint presque la hauteur de notre casematte; nous sommes comme enterrés vivants, et ce n'est qu'avec peine que nous pouvons sortir de notre tombeau.

Il a été tenu chez nous un conseil général, où l'on s'est décidé à faire pour moi et mes deux enfants un équipage tout particulier pour le passage pénible et dangereux d'ici à Kachaour: ce sera une grande corbeille, couverte d'une peau; elle sera traînée par deux boeufs, attelés l'un devant l'autre, et soutenu par quatre Assétiniens et mon mari. Notre voiture est restée à Wladi-Caucase, la calèche hivernera ici, et au delà du Kachaour il nous a été annoncé un équipage, que

le Gouverneur Général de Géorgie, par une bonté particulière, enverra à notre rencontre.

Peut-être le Kachaour n'aura jamais vu passer de pélerins, comme nous. Nous aurons de plus une dame de 70 ans, qui se rend en Géorgie, pour y accompagner son fils; malgré son âge et sa foiblesse, n'écoutant que sa tendresse maternelle, elle vient d'associer ses malheurs aux nôtres, et veut courir les mêmes dangers. On lui destine aussi une corbeille pour équipage.

Je ne puis comparer notre situation qu'à celle qu'on éprouve sur un navire pendant une tempête; les matelots, ballotés par les vagues, grimpent sur les mâts, pour tâcher de découvrir quelque refuge; ici l'on va à tout moment sur la batterie, pour voir si l'on ne découvre rien le long de la vallée, qui mène aux montagnes. Chaque fois l'espérance est trompée; on ne découvre rien; nul transport n'arrive.

Toute communication avec le Kachaour est rompue; quelques Assétiniens, que le Colonel Kasibeck avoit envoyés pour sonder le terrain, n'ont pu arriver que jusqu'à la Bigara, qui est à quatre verstes d'ici.

Le passage du Kachaour a déjà causé beaucoup

de malheurs. Les uns sont tombés dans les précipices, d'autres ont été engloutis par des avalanches, assez grosses quelquefois pour ensévelir des villages entiers; d'autres voyageurs ont été étouffés par des tourbillons de vent, qui à certains endroits du passage sont d'une violence extrême; d'autres enfin ont été enterrés vifs dans la neige, n'ayant pu ni avancer ni reculer. La Suisse n'offre guères de contrées plus sauvages.

A ces terribles tableaux qui s'offrent continuellement à mon imagination, je tressaillis, et quelquefois il s'élève en moi un sentiment qui, je le crains, paroît être celui du repentir. Peut-être n'aurois-je pas dû m'aventurer . . . . mais des regrèts inutiles ne doivent point ébranler mon courage dans un moment, où j'en ai tant, — mais tant besoin!

Le 15 Novembre.

Toujours retenus dans le même gîte, je veux, s'il est possible, ne pas m'en occuper, et Vous entretenir d'autre chose que de notre triste position.

J'avais souvent entendu parler d'hermites, et je n'en avois jamais vu. Apprenant que je pouvois satisfaire ma curiosité, j'allai visiter un de ces fainéants, prétendus pieux. Je fus surprise de voir en cet hermite un homme encore jeune et

d'une santé florissante. Sa cellule est creusée dans le roc; il vit, non loin de Kasibeck, dans l'abondance, grâce à la superstition du peuple, qui le revère comme un saint. S'il le devenoit jamais, je n'aurois pas à espérer sa protection: je n'ai vu, en lui, qu'un rusé coquin, dans sa conduite, que l'adresse qui retire de la simplicité l'aliment de la paresse.

Il y a de ces hermites, dont le but est le même, mais dont le rôle est bien autrement pénible, qui habitent dans les environs de Bacou, où se trouve la naphte, qui a servi aux anciens à entretenir leur feu éternel, et où aujourd'hui encore des Indiens le conservent. Ceux qui sont chargés de l'entretenir, sont des gens qui aspirent au titre de saints, et qui s'imposent volontairement les tourmens les plus cruels pendant un certain nombre d'années. A l'expiration de ce terme ces souffre-douleurs sont reconnus saints, mais de cent à peine dix survivent à leurs terribles épreuves. Les uns toujours nuds, gardent pendant des années entières la même attitude; d'autres sont continuellement couchés ou assis dans une position difficile ou douloureuse; d'autres encore supportent à quelque partie de leurs corps des poids considérables. Ils se condamnent tous à ces longs et constants supplices, jusqu'à ce que leurs corps engourdis, déséchés et quelquefois même en

partie putréfiés, les livrent ou à la mort, ou à la vénération publique.

Lorsqu'un de ces martyrs a le bonheur de survivre à ses tourmens, on l'enlève du pieu, auquel il a été attaché, ou de la place où il s'est fixé, on lave son corps, devenu semblable à un cadavre, léger comme une plume et roide comme un morceau de bois; on le parfume, on lui donne une nourriture recherchée, mais les parties infirmes de son corps restent sèches et sans mouvement. Alors il est proclamé saint, on s'empresse de lui payer partout le tribut de la plus grande vénération; mais c'est ordinairement un hypocrite dangereux.

Combien l'ignorance du sauvage, qui laisse l'homme ce qu'il est, est encore à préférer à ces fausses et dangereuses lumières, qui le dégradent. Ah! c'est surtout lorsqu'on porte ses regards sur ces peuplades ou abandonnées à l'ignorance ou livrées à l'erreur, qu'on sent le prix d'une piété bienfaisante, sans fraude et sans jonglerie. Qu'il est doux d'opposer, pour le triomphe de la religion, à ces misérables hypocrites qui prétendent abuser par leurs cris de désespoir, leurs ridicules épreuves, leurs pénitences mensongères, ces ames pures qui, dans l'asyle de la douleur, consacrent les soins de leur vie entière au soulagement de

l'humanité. L'aspect de la souffrance n'est qu'un aliment à leur courage; tour à tour elles pleurent, elles prient avec le malade; anges descendus sur la terre, elles semblent à l'exemple du Seigneur revêtir un corps humain, pour compâtir aux foiblesses de l'humanité, et reprenant leur premier caractère, elles relèvent l'ame abattue du malheureux, et le soulagent en le rendant plus soumis.

Helas! mon amie, en Vous parlant ainsi, je semble avoir cherché moi même cette soumission qui allège la peine. Jamais je n'en eus si grand besoin.

LETTRE 17me.

Kobi, le 21 Nov. 1811

Voilà huit jours que nous sommes ici, huit jours! ce sont autant de siècles à Kobi.

L'horrible tems continue, la neige, le froid, le vent, l'humidité, tout conspire à nous faire souffrir; mais nos tourmens, malgré ce que nous souffrons, n'ont point encore atteints leur plus haut degré: la faim, contre laquelle nous sommes sur le point de lutter, va mettre le comble à notre infortune. Nos provisions sont consommées,

et déjà nous commençons à manquer de pain, ainsi que de bois de chauffage.

Notre détresse devenant toujours plus grande, le vieux Général et le Colonel Kasibeck sont partis pour nous envoyer de Kasibeck tout ce dont nous avons le plus urgent besoin. Nous restons sous la garde du Major Kasibeck, qui saisira le premier moment favorable pour nous faire passer le Kachaour.

Qu'il m'en a coûté pour dire adieu à nos deux mentors! et surtout au bon, à l'excellent Général, qui pendant une semaine entière a daigné partager avec nous tant de misère, et qui maintenant part, par un tems affreux, pour nous sauver de la famine.

Ce bon vieillard nous a embrassé tous, a béni mes enfants, la vieille Dame et moi, et s'élançant, non sans être ému lui-même, sur son cheval, il est parti, suivi de nos voeux les plus sincères.

Après son départ notre courage a beaucoup baissé, malgré toutes les espérances qu'a voulu nous donner le Major Kasibeck; nous nous regardons comme des orphelins abandonnés, dans une situation où les plus foibles secours sont nécessaires.

Le tableau de notre misère est vraimett douloureux. Malades et souffrants, nous gémissons tous d'un présent affreux, et redoutons un avenir, qui sera peut-être plus affreux encore. Tout m'attriste et m'accable, l'air de mon mari, les pleurs de mes enfants, les gemissemens de notre vieille compagne, de son fils et de nos gens, tout donne à notre situation les couleurs les plus sombres et les plus alarmantes.

LETTRE 18me.

Kobi, le 12 Nov. 1811, à 5 heures du matin.

Les provisions, qu'on avoit promis de nous envoyer, ne sont point encore arrivées; nous sommes absolument sans pain, mais le Ciel a enfin exaucé nos prières; la neige et le vent ont cessés, le tems s'est éclairci, et notre départ est résolu. Un Dieu de bonté et de miséricorde a pris pitié de nous, et nous délivre de Kobi qui, ainsi que je Vous l'ai dit, est le synonime de l'enfer. Jusqu'au dernier individu de notre caravane, chacun bénit le Ciel, et s'abandonne à la joïe; mais osons-nous oublier qu'il nous reste encore la terrible Goudgara à passer?

Quoique la neige soit très profonde, le com-

patissant Major Kasibeck veut absolument profiter de ce moment favorable, pour nous arracher de Kobi, et il a résolu de tenter le passage. Il vient d'envoyer quelques Assétiniens experts et courageux en avant, pour découvrir le chemin, ensuite viendront nos chevaux de somme et notre convoi qui, en foulant la neige, nous frayeront un passage.

Tout est en mouvement, chacun s'emploïe de toutes ses facultés, pour échapper le plutôt possible a cet endroit de souffrances. Si le passage des montagnes est vraiment si pénible, qu'on le dit, notre séjour à Kobi nous y a suffisamment préparé.

A 6 heures du matin.

Le rapport de deux Assétiniens, qui ont été envoyés à quelques verstes d'ici, est assez rassurant, mais il n'en reste pas moins à craindre dans une espace de 17 verstes les tourmentes sur la Bigara, les avalanches et les brigands sur la Kristowaja, et les précipices de la Goudgara et du Kachaour. Dieu daigne veiller sur nous !

LETTRE 19me.

Kachaour, à 17 verstes de Kobi,
le 23 Nov. 1811.

Je Vous écris, — c'est Vous dire, que le Ciel nous a conservés. Mais grand Dieu! quel passage que celui, que nous venons de faire. Il est mille fois plus dangereux, qu'on ne me l'avoit dit; mille fois pire, que tout ce dont l'imagination peut se former une idée. C'est bien à celui, qui, par une neige comme nous en avons trouvé sur toute la route, est arrivé sain et sauf à Kachaour, à croire aux miracles; car c'est un miracle, que Dieu a daigné opérer en notre faveur. Je sens toute la grandeur du bienfait, et jamais je n'ai été pênétré d'une reconnoissance plus vive. Tantôt j'embrasse mes enfants, et mon bonheur seroit parfait, si la descente du Kachaour n'étoit encore devant nous.

Je suis si lasse de fatigue, de crainte, de terreur, d'admiration, de reconnoissance, de sollicitude, de tout ce qui m'a tour à tour assailli dans le cours de cette journée, que je suspendrai jusqu'à demain la relation du trajet d'aujourd'hui.

LETRRE 20me.

Kachaour, le 24 Nov. 1811.

Hier matin à 7 heures précises, je me plaçai dans ma corbeille, mes enfants sur mes genoux. C'étoit bien l'équipage le plus incommode, dont jamais on se soit servi: je ne pouvois y être assise, que la tête baissée, les genoux pliés, et pouvant à peine tenir mes enfans. Encore falloit-il les garantir du froid. Pour comble d'incommodités la corbeille, quoique posée sur un traineau, n'a presque pas été un moment en équilibre. Il falloit sans cesse la soutenir; mon mari et les quatre Assétiniens employés à ce pénible office, étoient quelquefois engagés dans la neige jusqu'aux épaules. Notre marche étoit lente: nos chevaux et nos boeufs enfonçoient continuellement dans la neige; le chemin n'étoit large, qu'autant que nos chevaux de somme l'avoient tracé.

Nous marchions dans un morne silence, qui n'étoit interrompu que par les sifflemens du vent et les cris de mes enfans.

Au sortir de Kobi nous nous trouvâmes dans une vallée assez large; à mesure que nous avancions, elle devenoit plus étroite, et bientôt nous nous trouvâmes dans un passage, où des masses énormes de neige, tenant à peine aux sommets

des hautes montagnes, sembloient n'attendre qu'un léger coup de vent, pour se précipiter sur nous et nous ensévelir. Il arrive quelquefois qu'une avalanche, tombant dans le Terek, en arrête le cours, et répand ses eaux sur le pays, jusqu'à l'inonder pendant quelque tems.

Ayant trouvé sur la route des sources d'eau ferrugineuse, nous fîmes halte un moment: les Assétiniens, pour se fortifier, plongèrent la téte dans cette eau, et en burent avec avidité; nous eûmes aussi notre part de ce restaurant, et nous poursuivîmes notre trajet.

Nous commençâmes à monter, et à nous approcher de la Bigara, où le calme règne rarement en hiver. Une famille Assétinienne s'est dévouée aux secours des pauvres voyageurs, et s'est construite une hutte sur cette montagne, pour recevoir ceux qui ne pourroient autrement échapper aux dangers de la route. Nous trouvâmes là quelques malheureux, qui depuis dix jours s'y étoient refugiés, et n'osoient pas encore poursuivre leur voyage.

Arrivés près de la Bigara, le Major Kasibeck n'étoit pas sans crainte; le vent siffloit de tous cotés, il sembloit dans cet endroit déchainé, pour nous disputer le passage: un chasse-neige affreux

survint, obscurcit subitement l'air, et nous rendit la respiration difficile. Alors une terreur panique s'empara de nous; le Major Kasibeck, très inquiet lui-même, vouloit nous conduire en toute hâte dans la hutte de l'Assétinien; mais nos craintes n'étoient qu'un tribut payé aux horreurs de cette contrée; le vent et les tourbillons cessèrent, et nous avançames.

Il étoit midi passé, et nous ne pensions ni à manger, ni à boire; chaque minute étoit précieuse pour nous, chaque pas en avant autant de gagné sur mille dangers.

Cependant je respirois à peine, tant j'étois mal à mon aise dans ma corbeille. Mon mari, harassé de fatigue, mouillé jusqu'aux os, fut plusieurs fois sur le point de s'évanouir.

Après avoir longtems monté, nous eûmes enfin le bonheur d'appercevoir le sommet de la Kristowaja Gara, et la croix posée à la gloire du Dieu sauveur. On a coutume de déposer aux pieds de cette croix quelques monnoies, que les brigands mêmes respectent. C'est là que les voyageurs rendent des actions de grâces à la Providence, de leur avoir permis d'atteindre heureusement le sommet de cette montagne. Mes actions de grâces ont été ferventes.

Le tableau qui s'offre depuis ces hauteurs, est ravissant; mais la vue de la longue descente de la Kristowaja et de la montée de la Goudgara Vous livrent bientôt à des impressions pénibles. Déjà je n'admire plus le Terek, qui comme une bande argentée paroit au bas des précipices; je ne m'occupe plus de ces villages, qui par grouppes peuplent les bords du fleuve. — Mes yeux sont fixés sur notre avant-garde, qui déjà au bas de la Kristowaja va s'exposer sur la dangereuse montée de la Goudgara. . . . et nous mêmes nous devons les suivre. . . . .

Nous descendimes la Kristowaja-Gara avec les plus grandes précautions. A notre gauche à un pas de nous est un précipice. Je vois en frémissant reparoître notre avant-garde; elle est comme suspendue au sommet de la Goudgara, et semble à tout instant prète à se précipiter dans le plus affreux des abîmes.

Cependant nous aussi, nous arrivons à ce passage, taillé dans la montagne, assez grand en été, mais réduit par les neiges à la largeur de cinq pas tout au plus. A droite l'on est au bord de l'abîme le plus effrayant; à gauche des masses énormes de neige suspendues au haut de la montagne, menacent de s'en détacher à tout moment.

Quelques-uns de nous font le signe de croix, d'autres jettent des cris d'épouvante, d'autres sans voix, tressaillent de crainte; les yeux fermés, je soutiens mes forces par la prière.

Le Major Kasibeck ordonne le plus profond silence: le moindre son peut faire détacher une avalanche.

Déjà nous étions à la moitié de ce chemin, déjà nous osions nous permettre un mouvement de joïe, nous voyant prêts d'atteindre le sommet de la montagne, lorsqu'un imminent danger renouvella notre effroi. Un régiment d'infanterie descendoit la Goudgara, et nous ne le découvrîmes, que lorsqu'il n'étoit plus qu'à quelques pas de nous. J'ai peine à comprendre, comment la troupe a pu passer, sans nous précipiter dans l'abîme: elle a été obligée de se frayer un nouveau sentier de la largeur de quelques pas du coté de la montagne, où la neige avoit plus d'une toise de profondeur. La nécessité et le danger ont opéré, ce qui paroissoit impossible.

Echappé à un danger, c'est pour en courir de nouveaux. Un cheval fougueux de ceux qui suivoient le régiment, donne une secousse à ma corbeille, lui fait perdre l'équilibre, et l'inclinant vers l'abîme. . . . Le danger me fait encore fris-

soner. Je dois ma délivrance et celle de mes enfans à mon mari, qui près de mon équipage parvint à le soutenir, en réunissant toutes les forces que donne le désespoir.

Arrivés enfin au sommet de la Goudgara, mon coeur fut soulagé du poids qui l'oppressoit. Aux angoisses de la crainte, succédèrent les transports de la joie, et les accents de la reconnoissance. Je sortis de ma corbeille pour respirer un instant à mon aise. Je jettai alors un regard en arrière, et je faillis me trouver mal à la vue de tous les dangers, auxquels nous avions été exposés.

Il nous restoit encore quatre verstes à faire jusqu'à la station, par un sentier toujours très étroit à cause de la profondeur de la neige, mais d'ailleurs sans danger. Nous arrivâmes ici à 8 heures du soir, exténués de fatigue et de faim, transis d'humidité et de froid.

Le froid est excessif sur le Kachaour à cause de la hauteur de cette montagne, et de la saison avancée. Notre demeure est détestable, les fenètres sont sans vitres, la chambre sans poële; mais celui qui est resté dix jours à Kobi, sans mourir, peut, sans trop murmurer, passer une nuit à Kachaour.

Tel est le récit fidèle de notre trajet d'hier.

Nous avons mis 13 heures pour faire 17 verstes, et je Vous laisse à penser, ce que ce sont ces heures au milieu de tant de dangers et de souffrances.

La vieille Dame, notre compagne d'infortune, sortie de sa corbeille, s'est jettée à terre, où elle est restée prosternée plus d'un quart d'heure, rendant grâces à Dieu de l'avoir conservée. Son fils prosterné à ses cotés, complettoit l'interêt de cette scène pieuse.

Nous allons descendre le Kachaour, et nous rendre à Passananour; ce trajet de 20 verstes n'est pas encore sans danger. Nous espérons rencontrer la calèche qu'on nous a promise. Mes pauvres enfants et moi nous avons également besoin d'être retirés de notre insupportable corbeille.

Le signal est donné, nous partons bientôt, nous allons être au terme de nos tourmens.

LETTRE 21me.

Passananour, à 20 verstes de Kachaour, le 23 Nov. 1811.

Dieu a daigné conserver Votre amie dans le malheur, qui nous est arrivé. J'en ressens encore

une telle émotion, qu'il m'est impossible de rassembler mes idées. Demain j'espère pouvoir Vous faire ce récit. Vous verrez que ma conservation peut être regardée comme un miracle.

LETTRE 22me.

Ananour, à 19 verstes de Passananour,
le 24 Nov. 1811.

Je suis malade, — mais je Vous écris, — j'ai besoin de cette consolation. Je Vous dois d'ailleurs le récit de ce qui nous est arrivé près de Passananour.

A neuf heures du matin, après Vous avoir écrit de Kachaour, je me remis dans ma corbeille, faute d'autre équipage, et nous partîmes pour Passananour. Nos forces étoient épuisées, le trajet de la veille nous avoit exténués.

La descente du Kachaour est longue et escarpée; c'est un des passages les plus pénibles du Caucase; mais s'il offre beaucoup de difficultés et quelques dangers, il présente le tableau le plus magnifique. Du haut du Kachaour on ne voit qu'un précipice affreux; mais à mesure qu'on descend, le paysage se développe, et l'oeil ravi embrasse cette contrée, que l'Aragua arrose.

Arrivés au bas du Kachaour, nous avançames dans un pays plus agréable et plus chaud. C'étoit déjà la Géorgie proprement dite, où à la place des montagnes sauvages et arides, que nous avions laissées derrière nous, de charmantes campagnes s'offroient à nos regards. Un air doux, un ciel pur et serein, des plantes et des arbres encore verds, le délicieux ramage des oiseaux, tout annonçoit un autre monde.

Mais rien n'étoit capable de nous faire oublir notre cruelle lassitude; j'avoue que ce trajet me parût presque aussi pénible que celui de la veille, et j'attendois avec une impatience inexprimable l'arrivée de la calèche de Mr. le Gouverneur-Général. Enfin nous la trouvâmes à cinq verstes à peu près de Passananour. Ma joïe fut indicible, lorsque je me vis délivrée de mon étroite et fatigante corbeille, et placée commodément dans un bon équipage. Je me crus alors à l'abri de tout danger.

Mes enfants et moi également fatigués du séjour dans la corbeille, mon mari de ses courses à pied, nous jouissions pleinement de nous trouver dans une bonne voiture et sur un chemin moins dangereux. Helas! jouets du sort, nous nous abandonnons à de douces espérances, nous croyons toucher heuresement au port, souvent peu de tems avant le naufrage.

A peine avions nous fait quelques centaines de pas, que nous eûmes à descendre une petite montagne, ayant à gauche un précipice assez profond, au bas duquel coule l'Aragua, fleuve très rapide.

Nos conducteurs ne nous ayant en quelque sorte pas permis de descendre, se contentèrent d'enrayer, et d'aller au pas. Malheureusement une des roues porte sur un quartier de rocher, la voiture penche, tombe et roule dans le précipice. Du premier bond mon mari est jetté sur les pierres, où il reste sans connoissance. Les autres bonds enlèvent la bonne et mon fils, et des parties de l'équipage brisé. La dernière chute lance la calèche sur les bords du fleuve. J'y étois encore avec mon enfant, que je pressois sur mon sein avec force, comme pour le préserver des coups.

De grands quartiers de rocher, détachés à la suite de notre chute, roulèrent avec fracas dans la rivière. Unissez à cela les cris d'épouvante des hommes, qui étoient restés sur la montagne, le bruit de l'Aragua, dont les eaux venoient se briser contre la calèche, les gémissemens du cocher, entrainé avec l'équipage, et gissant le corps meurtri, Vous pourrez en partie Vous faire une idée de mon effroi, lorsque reprenant mes esprits, je pensai au malheur, qui venoit de nous arriver,

Non, les douleurs physiques les plus cruelles ne sont rien en comparaison de ce qu'éprouve en de tels moments, l'ame pressée par l'épouvante, le regrèt et le désespoir!

Je n'assayerai point non plus de Vous peindre mon état, celui de mon époux, jusqu'à ce que réunis, nous nous soyons convaincus de notre commune existence. Jusqu'à ce moment, je n'ai ressenti de la vie, que tout ce qu'elle peut offrir de plus douloureux et de plus déchirant. L'empreinte du malheur fut même si profonde, que je restai longtems avant de passer à l'état contraire. Après les avoir cru perdus pour toujours, je voyois, j'entendois mon époux, mes enfants, et mon ame n'éprouvoit point encore la félicité.

Mon mari en sortant de son évanouissement, resta quelque tems encore dans une espèce de stupeur; tout à coup le douloureux reveil de sa raison lui rappelle le passé. Il voit la calèche inclinée sur les pierres du fleuve. Oubliant ses propres douleurs, il accourt vers la rive, se précipite dans l'Aragua, et parvient à me rejoindre.

Pendant ce tems les personnes, restées sur la montagne, étoient descendues dans le précipice par des sentiers détournés. Je fus transportée sur les bords du fleuve; ce ne fut qu'alors que je vis,

que mon mari souffroit de son bras droit. Ma fille et moi, par un bonheur inconcevable, nous n'avions aucune blessure. La bonne, se sacrifiant pour préserver mon fils, s'étoit blessée à la tête; le moment où je la vis couverte de sang ainsi que mon fils, ne fut pas le moins terrible de ceux, qui m'étoient réservés dans cette fatale journée.

On étoit parvenu à retirer de la rivière la calèche, qui heureusement, quoique fort endommagée, étoit encore en état de servir. La difficulté étoit de la remettre sur le grand chemin? La montagne étoit haute de plus de vingt toises, et tellement escarpée, que nous fûmes nous mêmes obligés de nous faire hisser sur le chemin. A force de bras et de peine on parvint cependant à remonter la calèche, qui arriva très tard à Passananour. Pour nous, nous nous trainâmes pendant les cinq verstes, qu'il nous restoit à faire, non sans beaucoup de tourmens, surtout mon mari, dont le bras enfloit prodigieusement, et lui causoit de fortes douleurs.

Vous jugez dans quel pitoyable état nous arrivâmes au gite. Après avoir passé une nuit des plus affreuses à Passananour, nous nous sommes rendus ici aujourd'hui, pour hâter notre arrivée à Tiflis, dont nous ne sommes éloignés que de

54 verstes. Tiflis, j'espère, sera le port, où après tant de souffrances, nous serons enfin à l'abri des orages. Dieu le veuille! mais Dieu le sait . . . .

P. S. Je reprens la plume pour Vous dire que la Géorgie autant que j'ai pu m'en appercevoir, est un charmant pays, montagneux, mais assez cultivé, très fertile et sous un beau ciel. L'Aragua arrose un délicieux vallon: de distance en distance l'on voit d'anciennes tours, qui jadis en tems de guerre ont servi de forteresses aux Géorgiens.

Le climat est si beau, qu'au mois de Novembre nous voyons cultiver les champs. Il est très surprenant de voir ici les charrues trainées par six à huit boeufs; on dit que le terrain est très pierreux, mais je suis tentée de croire que la paresse y entre pour beaucoup; elle semble en Asie avoir gagné les animaux comme les hommes.

Mon courage, depuis notre terrible chute d'hier, a disparu, ma chère amie. La moindre colline m'inspire de l'effroi, et malheureusement nous ne sommes pas encore entièrement délivrés des précipices.

Il faut convenir, mon amie, que la rélation de mon voyage porte jusqu'à présent une teinte sombre bien uniforme. Ne m'en veuillez pas; je

Vous assure que j'aurois préféré employer des couleurs plus gayes et plus variées; je ne tenois point à marcher sur les traces des romanciers anglais, qui Vous promènent de périls en périls, et de chûte en chûte.

LETTRE 23me.

Douchet. à 18 verstes d'Ananour,
le 25 Nov. 1811.

Nous avons quitté ce matin Ananour; c'est un fort situé sur une montagne. Il en est de même de Douchet, où nous sommes maintenant. Ce dernier endroit renferme un grand château, habité jadis par le Czar Héraclius. Nous y avons mis pied à terre.

Ce château est un quarré parfait, avec une gallerie tout autour, un grand sallon au milieu, et une quantité de petits cabinets; les fenêtres sont sans vitres, mais ciselées très ingénieusement; le plancher est de pierre, il n'y a point de meubles, excepté des tapis et de grands coussins à l'Asiatique. Le toit est plat.

Vous voudrez bien me passer le rapprochement, si je Vous dis qu'ici en architecture comme en

cuisine, on a eu égard à la chaleur du climat. La nourriture consiste en alimens légers et raffraichissants, tels que les pilaws de toute espèce, les fruits, les sucreries, le bosbasch (espèce de soupe), le schichlik (viande de mouton rôtie à la broche), le lait caillé avec de l'eau (appelé Airan), et enfin les différentes sortes de scherbet (eau sucrée avec le jus de toute espèce de fruits).

Nous sommes servis à Douchet par le cuisinnier pensionné de feu le Czar Héraclius. Je ne vois pas sans émotion la salle d'audience de ce grand Prince, et cette chambre de justice, où se prononçoient les arrêts de mort, souvent exécutés sur place.

La vue de la gallerie est très belle, et le séjour en été à Douchet, quand la Cour y étoit, a dû être délicieux.

Notre route d'aujourd'hui a été par monts et par vaux, au travers des bois et des prairies. Nous avons vu de charmants paysages; la Géorgie me paroit un beau pays, dont les habitans préfèrent l'oisiveté au travail, et l'indigence à une vie aisée, mais active. Ce vieux château si vaste, si solitaire, a quelque chose de ceux, qu'on nous dépeint dans les romans; celui du vieil Héraclius me plonge en de tristes réflexions. Autrefois

résidoit ici un Prince puissant et fameux. Maintenant l'air pénétrant dans sa tombe, mêle ses cendres à la vile poussière. Ici s'assembloit autrefois le tribunal, ici, où tant de passions jugèrent et furent jugées, règnent maintenant le silence et le repos. Enfin, ce vaste édifice, séjour d'une cour brillante et nombreuse, monument imposant d'une grandeur passée, n'est plus que l'asyle du voyageur fatigué, semblable à ces quartiers de roc, qui après avoir été longtems suspendu sur la tête des voyageurs, tombent et servent de reposoir.

LETTRE 24me.

Mshet, à 16 verstes de Douchet,
le 26 Nov. 1811.

Notre trajet d'aujourd'hui a été très agréable. Une belle nature, un tems délicieux, l'espérance de finir aujourd'hui notre long voyage, tout a ranimé nos forces et notre courage.

Nous sommes descendus dans un vieux monastère de Mshet, qui aujourd'hui sert de quarantaine. Je vois couler au bas de nos fenêtres le Kur, qui est l'ancien Cyrus, dans lequel verse l'Aragua, et aux bords duquel est Mshet, ainsi que Tiflis.

Le Kur est un fleuve majestueux, large et rapide.

Mshet a été dans l'origine, et pendant plus de 2000 ans la capitale de la Géorgie. Vers le milieu du 5me siècle le Czar de Géorgie Wachtang Gourgaslaw, ayant fait une partie de chasse à la distance de 20 verstes de sa capitale, découvrit les sources chaudes, qui encore aujourd'hui rendent les bains de Tiflis si salutaires. L'endroit lui ayant plû, il y fit bâtir une ville qui devint la capitale de ses Etats. On la nomma *Tivilis*, ce qui signifie *bains chauds*; de là est venu par corruption le nom de Tiflis.

En voyant Mshet, qui maintenant ne compte qu'une centaine de maisons, habitées par de pauvres Géorgieus et Arméniens, on a peine à croire que cette ville, lorsqu'elle étoit la capitale du royaume, ait eu 30 verstes de circonférence, et plus de 80000 guerriers pour la défendre.

La position de cette antique ville est très belle, dans une vallée entourée de montagnes et arrosée de deux rivières, du Kur et de l'Aragua. Celle-ci se jette près de Mshet dans le Kur, qui se rend à la mer Caspienne.

Le château des Czars, situé sur les bords de

de ces deux rivières, et construit en granit, a servi en même tems de forteresse; on le reconnoit aux grands murs que le tems a épargnés, au milieu des ruines qui les entourent.

D'après les traditions les plus anciennes, les descendans les plus proches de Noé, tels que Sim, Farsis, Targamos, Kartlos et Mshet, fondateur de la ville du même nom, la choisirent pour leur séjour à cause de son site délicieux et de sa forte position. Ils y vécurent pendant l'âge d'or. Vous voyez donc, ma chère amie, que l'endroit où je me trouve dans ce moment, est, si Vous voulez en croire les traditions, une des plus anciennes villes du monde.

Au commencement du 4me siècle un monastère fut construit à Mshet, qui devint alors la métropole de toute la Géorgie sous le nom de *Samtawriisky*. On y voit encore aujourd'hui une très belle église d'architecture grecque, construite toute en pierre, sans un seul morceau de fer ou de bois, et qui jusqu'aujourd'hui n'est point endommagée; les murs portent les marques d'une haute antiquité: on y distingue encore des figures allégoriques, taillées en relief et de différentes couleurs.

Non loin de l'église on voit les ruines de la

demeure du Métropolitain, et les murs des cellules du monastère. Ce qu'il y a de plus remarquable, est une chapelle large d'une toise sur trois de longueur, qui se trouve dans le fond au coin du mur de la forteresse. Dans cette chapelle Nonon avoit coutume d'adresser ses prières à Dieu, cette même Nonon, qui, au commencement du 4me siècle lors du Czar Mirian de Géorgie, y introduisit la religion chrétienne. D'après les uns Nonon, qui vécût au tems de Constantin le Grand, fut emmenée captive en Géorgie, et y étoit parvenue à introduire la religion chrétienne à la suite des cures miraculeuses, qu'elle avoit eu occasion de faire, et qu'elle disoit être un effet de sa religion, ce qui enfin porta le Czar Mirian à embrasser cette religion, et à obliger ses sujets à suivre son exemple; d'après d'autres, Nonon s'étoit rendu de son propre chef de Rome à Jérusalem, et de là dans l'ancienne Ibérie, pour y répandre la religion chrétienne. Elle y avoit apporté une croix de branches de vignes, liées avec ses propres cheveux; cette croix à la main, elle fit des prosélites. Depuis lors cette croix a toujours été conservée par les Czars de Géorgie, et pendant leur absence, à l'église cathédrale de Mshet. Lorsqu'en 1720 la Géorgie fut envahie par les Persans et les Turcs, cette croix fut transférée dans les montagnes, et resta quelque tems dans l'église d'Ananour; elle fut ensuite envoyée au

Czarewitch Wachtang à Moscou. Le Czar Héraclius avoit souvent réclamé cette relique si revérée, sans pouvoir l'obtenir des descendans de Wachtang, jusqu'à-ce qu'enfin un neveu de celui-ci, le Prince Bakarew, déposa la croix aux pieds de S. M. l'Empereur *Alexandre*, qui daigna rendre à la Géorgie ce précieux dépôt.

C'est dans le monastère, dont je viens de Vous parler, qu'est établie la quarantaine. Un autre monastère a été construit, il y a environ huit siècles; il étoit habité par le Patriarche ou Catolicos; il est très grand et assez bien conservé. Il est situé sur les bords du Kur, et se présente de loin d'une manière imposante. La coupole de ce vaste édifice est surmontée d'un globe doré que les Persans, avides de le posséder, ont vainement criblé de coups de canons. Les images des saints, représentées sur les murs de l'intérieur du monastère, ont été défigurées par les Persans qui, pour assouvir leur rage, et ne pouvant pas parvenir à mettre le feu au bâtiment, ont frappé les murs avec leurs piques et leurs sabres.

Le couronement des Czars a eu lieu dans ce monastère, et ils y ont été déposés après leur mort; les grands Seigneurs étoient enterrés dans l'enceinte de l'édifice. *)

*) Le Gouverneur-Général Marquis de Paulucci a érigé dans ce monastère par ordre de S. M. l'Empereur des monuments sur

Du reste Mshet est un endroit qui offre de toutes parts les traces de la dévastation. Vers le nord sur une hauteur s'élèvent les débris d'une forteresse, construite il y a plus de 2000 ans par les Princes Amilachworow, dont quelques murs à la hauteur de 12 toises sont restés intacts. De ces murs on a un superbe point de vue; le pays s'étend au delà de 30 verstes, le long de la riche vallée de l'Aragua, parsemée de villages et de tours.

Il n'y a guères de vieux château ruiné sans conte d'assassinat ou de revenant. Aussi la chronique assure que la forteresse dont je viens de Vous parler, a été longtems habitée par une Princesse aux passions vives, qui après avoir attiré dans son château les jeunes voyageurs, les faisoit précipiter du haut d'une tour dans l'Aragua, espérant cacher ainsi et ses crimes et sa honte.

Plusieurs siècles avant l'ère chrétienne Kartlos, Prince de la Kartalinie, s'établit sur les hauteurs, qu'on voit à trois verstes de Mshet. Les Czars qui y fixèrent leur séjour après lui, étoient idolâtres, et érigèrent dans un vallon l'idole *Armasa*, à laquelle étoient immolés les premiers nés de leurs

---

les tombes des deux derniers Czars de Géorgie, Héraclius et Géorge, son fils, qui a cédé ses Etats à la Russie.

sujets. La chûte d'eau qui existe encore, et qui tombe dans le Kur, a pris son nom de cette idole, et s'appelle encore aujoud'hui *Armasm Zkala* (l'eau d'Armase). Lorsque l'idololâtrie fût remplacée par la religion chrétienne, l'idole fut renversée; mais à sa place s'établit un repaire de brigands, Lesghis et autres habitans du Caucase. Pendant longtems ils ravagèrent la Géorgie; ils enlevoient ceux, qui se rendoient de la Kartalinie à Tiflis, et les vendoient ensuite dans la Natolie ou en Egypte.

La chaine de montagnes, qui commence à Mshet, se prolonge en s'élevant toujours jusqu'au delà de la forteresse Turque Akalzik, en formant les bords du Kur; elle touche ensuite les frontières de l'Imérétie, du Gouriel, et s'étend jusqu'à la mer noire.

J'ai été très surprise à la vue des grottes, taillées dans la partie supérieure des rochers, vis-à-vis de Mshet, au delà du Kur. Ces grottes ont servi de refuges aux habitans de la ville lors des attaques des nations ennemies, dont les incursions réitérées ont enfin réduit l'ancienne capitale de la Géorgie à l'état déplorable, où elle se trouve actuellement.

Les Lesghis ayant rompu toute communication entre Mshet et Tiflis, il arriva que les habitans

de plusieurs Provinces de la Géorgie ne purent plus transporter ni pain, ni vin, ni autres denrées à Tiflis, vu les risques qu'on couroit dans les gorges des montagnes aux environs de Mshet.

Le Czar Héraclius invita enfin, il y a 25 ans, tous ceux des différentes provinces de ses états, qui avoient envie de se transporter ailleurs, à venir à Mshet, pour surveiller le grand chemin, les autorisant à recevoir en récompense le revenu d'un petit impôt, mis sur les denrées, transportées à Tiflis. Mshet, à la suite de cette sage mesure, eût bientôt un surcroît d'habitans, et lorsqu'enfin les troupes Russes eûrent ordre de poursuivre les Lesghis, ceux-ci cessèrent de faire des incursions, et le chemin de Mshet à Tiflis devint libre. Le petit impôt ne fut plus levé par les habitans de Mshet, qui depuis se vouèrent aux travaux champêtres, et ce que les marchands sont encore aujourd'hui obligés de payer à leur passage, est versé dans la caisse au profit de l'église cathédrale.

Le pont sur le Kur est à une verste de Mshet; il est flanqué de deux antiques tourelles, qui anciennement ont servi à sa defense. Ce pont a été construit, dit-on, par Pompée, lorsqu'il traversa ce pays avec son armée; mais il est plus vraisemblable, que les Princes Gedewanow, qui

avoient leurs possessions dans les environs, l'ont construit avant l'arrivée de Pompée.

LETTRE 25me.

Tiflis, à 23 verstes de Mshet, le 28 Nov. 1811.

Ayant quitté Mshet, et passé l'antique pont du Kur, le chemin le long du fleuve, vraie promenade, nous conduisit bientôt à une plaine, où nous laissâmes le Kur à la droite, ayant à notre gauche une chaîne d'assez hautes montagnes; et Tiflis devant nous dans le fond.

La plaine se changea peu à peu en un vallon étroit, à l'extrêmité duquel se présenta Tiflis sur les bords du Kur. Ce coup-d'oeil est magnifique; surtout lorsque le soleil, éclairant la ville, fait briller cette quantité de tours et d'églises de toutes sortes de couleurs.

A mesure qu'on en approche, l'on distingue les toits en terrasses des maisons Géorgiennes, les jardins situés sur les différentes esplanades des montagnes, dont le sommet est couronné par l'antique forteresse de Tiflis.

La maison du Gouverneur Général, grande et

belle, d'une architecture à demi-européenne, est située en deçà de la ville sur une colline, à une demie verste de Tiflis. Non loin delà est l'hopital, édifice nouveau en pierre, situé également sur la rive droite du Kur. Cette position a le grand avantage de la salubrité de l'air, qui à Tiflis même est ordinairement mal sain. On y risque aussi moins lors de la peste, qui a fait souvent des ravages en Géorgie. Ce cruel fléau y pénétra pour la dernière fois en 1810; à cette époque l'armée Russe en fut atteinte dans l'expédition contre la forteresse turque d'Akalzik.

Les tapis qu'on fabrique si bien en Géorgie, donnent une idée avantageuse de l'industrie nationale; mais en toute autre chose les Géorgiens ne montrent aucune aptitude, aucune adresse. Les meubles même sont apportés à grands fraix de Russie; au lieu de vitres, ils se servent communément de papier huilé. Ces riens attristent et semblent témoigner au dehors la misère qui règne au dedans. Bientôt, il est vrai, on reconnoit, que ce n'est point à la misère, mais au peu d'industrie qu'on doit cette apparence de pauvreté. Ne pouvant les faire venir qu'à grands fraix, les habitans de ce pays se privent d'objets utiles plutôt, que de s'adonner à leur fabrication.

La véritable Géorgie ou le Kourtchistan com-

prend la Province de Kahet, qui est l'ancienne Albanie, l'Imérétie, anciennement Ibérie, et la Kartalinie.

On dit, que Nonon, ayant dans le 4[me] siècle, introduit la religion chrétienne en Géorgie, St. Georges devint le Patron des habitans de ce pays, qui depuis lors se nommèrent Géorgiens. Ils sont aussi appelés Kurtschi, nom commun à tous les Asiatiques, qui quittent la secte de Mahomet, pour embrasser la religion chrétienne.

Mais la tradition qui fait venir de St. Georges le nom de Géorgie, est évidemment fausse, puisque le nom de Géorgie étoit connu bien avant l'ère chrétienne. Il est plus naturel de croire, avec quelques auteurs, qu'il vient d'un mot grec, qui signifie agriculture. La nature du pays semble le confirmer.

La Mingrélie fait aujourd'hui partie de la Géorgie. C'est l'ancienne Colchide.

Le pays des Amazones a-t-il réellement existé, et notre sèxe y a-t-il formé ces légions, si redoutables par leur bravoure? Quoiqu'il en soit, ce pays chimérique ou non, est supposé au delà du Caucase, près de la mer noire.

Alexandre, Pompée, Mithridate ont illustré la Géorgie. Le pays en offre encore de curieux témoignages. On a déterré des vases remplis de médailles de ces tems, ou de monnoies grecques d'une antiquité encore plus reculée. Mais ces objets ont trouvé tant d'amateurs, qu'ils sont devenus aussi rares que chers.

Les anciens partagèrent la Géorgie en Albanie et en Colchide. La première peupla l'Albanie grecque; la seconde fut habitée par une colonie, arrivée de l'ancienne Egypte. Les habitans de ces deux provinces étoient alors les Ibériens, dont une colonie alla s'établir en Espagne, avant même que les Romains apprissent à connoître ce pays.

Les Ibériens, ancêtres des Géorgiens d'aujourd'hui, ont été célèbres par leur bravoure et leurs conquêtes, et ont lutté avec succès contre les Mèdes et les Perses. Les Romains, qui avoient pénétré en Colchide et dans le pays, appelé aujourd'hui la petite Arménie, n'ont jamais pu pénétrer jusque dans le Caucase, la véritable Ibérie, qui comprenoit tout le pays entre la mer noire et la mer Caspienne, de Tauris et d'Erzerum jusqu'à l'embouchure du Don.

Chaque peuple a l'ambition de rendre son origine aussi ancienne que possible. Les Géorgiens

font remontrer la leur jusqu'à Noé qui, suivant eux, donna la Géorgie à l'un de ses fils, nommé Sim. C'est de Farsis, et ensuite de Targamos, que les Arméniens, les Lesghis, les habitans de la Colchide, de la Mingrélie et de tout le Caucase tirent leur origine.

Dans la suite des tems les Persans s'emparèrent de la Géorgie, et la conservèrent jusqu'à Alexandre le Grand qui, ayant conquis la Perse, possèda aussi la Géorgie et en donna le Gouvernement à Ason; celui-ci, après la mort d'Alexandre, fut tué par Pharnabaze, parent de Darius qui se rendit maître de la Géorgie, et devint son premier roi, vers l'an 300, avant notre ère. Il eut 90 successeurs jusqu'à nos jours, parmi lesquels on compte des princes Assyriens, Arméniens et Persans.

Le trône de Géorgie a été aussi occupé par des femmes, entr'autres par Tamar, qui y règna depuis 1171 jusqu'en 1198. Elle se rendit fameuse par ses conquêtes sur les Persans et les Turcs. Elle se maria à un Prince Russe, nommé Bogolubsky. Rus-Oudan, sa fille, lui succèda dans le tems malheureux, où Dchingiskan vint ravager trois fois la Géorgie. Le fameux Tamerlan y causa ensuite de terribles ravages, pour y introduire le Mahométisme.

Ce qui nuisit surtout à ce pays, fut le partage que plusieurs de ses Rois eurent l'imprudence d'en faire, et qui facilita aux Persans les moyens de l'inquiéter.

Alexandre I[r], en 1424 en fit trois souverainetés, la Kartalinie, la Kahétie et l'Imérétie, qu'il donna à chacun de ses trois fils. Ces provinces tombèrent bientôt au pouvoir d'une quantité de princes, dont la généalogie remonte comme celle de tous les princes de Géorgie, aux trois fils du Czar Alexandre. Ce morcellement fut la cause fatale du choix que firent les Persans et les Turcs de la Géorgie pour le théâtre de leurs débats.

Enfin la guerre d'Amurat III., Sultan Turc, contre les Shâhs de la Perse Ismail, Mahomet et Abas le Grand, décida du sort de la Géorgie. Les deux puissances rivales se la partagèrent. La Mingrélie, le Gouriel et l'Imérétie, subirent le joug des Turcs; le reste, comprénant la Kahétie, la Somhétie et le Gardaban tomba au pouvoir des Persans. Ce partage eut lieu en 1576, sous le règne du Czar de Kartalinie Simon I.

Les Turcs, pour établir une barrière entre leurs possessions et celles des Persans, invitèrent les Tartares, qui habitent les montagnes et sont de la même croyance, à se rendre en Géorgie, et

à la ravager du coté de la Perse. Ces attaques, qui firent gémir toute la Géorgie, déterminèrent enfin le Czar de Kahétie Alexandre II. à implorer les secours du Czar de Russie; à cet effet il expédia en 1586 un Envoyé au Czar de Russie Jean Théodor, pour le prier de faire construire sur le Terek une ville Russe, qui défendit la Géorgie. Ce traité mettoit la Géorgie sous la protection de la Russie, qui en donna avis à Abas le Grand. Ce Prince, alors en guerre avec la Turquie, entra dans les vues du Czar, de crainte de l'irriter.

Le Czar de Kartalinie Georges se mit aussi sous la protection de la Russie, où régnoit alors Boris Théodor Godounow. Depuis lors la Géorgie jouit de la protection des Souverains Russes, qui l'ont souvent sauvée de sa perte.

Il est à remarquer qu'en 1678, lorsque la Géorgie sollicita de nouveau la protection de la Russie, il fut marqué dans l'acte donné au Czarewitch Nicolas, que la Géorgie se mettoit sous la dépendance de la Russie.

Plusieurs Czarewitch de Géorgie s'établirent même en Russie.

Sous le règne de Pierre I., les Persans et les Turcs ayant exercé de nouveaux ravages en

Géorgie, l'Empereur de Russie fit occuper Derbent, Baçou, le Ghilan et le Mazanderan.

La Géorgie ne respira, que lorsqu'en 1729 la Russie conclut un traité avec la Perse; sept ans après Shâh-Nadir, nommé Tamas-Kouli-Khân, étant monté sur le trône de Perse, délivra la Kartalinie et la Kahétie du joug des Turcs. La Russie de son coté céda par un traité en 1732 ses possessions dans ces contrées depuis le Terek jusqu'au fleuve Kur. En 1735 la Turquie consentit à l'occupation de la Géorgie par les Persans, renonçant à toute prétention sur ce pays. Dès lors les Géorgiens contribuèrent beaucoup aux exploits de Nadir Shâh.

Enfin Héraclius, fils de Teimouras, Czar de Kartalinie et de Kahétie, après un règne de 52 ans, pendant lequel il déploya une puissance redoutable, laissa ses Etats à son fils George, qui en fit en 1800 l'entier abandon à la Russie.

LETTRE 26me.

Tiflis, le 29 Nov. 1811.

Depuis que la Géorgie a embrassé la religion chrétienne, elle a adopté et constamment professé le rit grec.

Elle étoit d'abord sous la dépendance du Patriarche de Constantinople; elle eut ensuite elle-même des Patriarches sous la dénomination de Katholicos, qui depuis le XIme siècle régissent toutes les affaires écclésiastiques.

La Kartalinie et la Kahétie ont près de 3000 églises, dont la plupart sont dans un grand délabrement, effet des longues dévastations que ce pays a essuyées.

La Géorgie a deux monastères hors de ses frontières, l'un à Jérusalem, fondé dans le Vme siècle, l'autre sur une montagne près d'Athènes, fondé dans le Xme siècle.

La communion Arménienne est connue depuis longtems en Géorgie, les Arméniens ayant souvent été obligés de se refugier en Géorgie, pour être à l'abri des persécutions des Turcs et des Persans. Ils composent aujourd'hui presque la quatrième partie des habitans de la Géorgie. Ce sont eux, qui pour la plupart se sont emparés du commerce de ces centrées.

Il y a aussi des Juifs en Géorgie, mais en petit nombre.

Depuis 1620 des missionnaires Catholiques se

sont répandus en Géorgie; il s'en trouve encore à Tiflis quelques uns de l'ordre de St. François. Indépendamment de leur service religieux ils se rendent utiles par leurs connoissances en médecine.

Les Géorgiens ont parlé originairement la langue Arménienne. Lorsque les Persans eurent conquis la Géorgie, l'Arménie, la Syrie et les autres provinces orientales, on parla en Géorgie les langues Arménienne, Assyrienne, juive et Grecque.

Aujoud'hui la langue Géorgienne se divise en langue écclésiastique et en langue civile. Elles sont l'une à l'autre, comme le Slavon à la langue Russe.

La langue éclésiastique tire son origine des langues grecque et Arménienne; la langue civile des langues Persane et Turque.

Du reste plus une province est rapprochée de la Turquie, de la Perse ou de l'Arménie, et plus elle emprunte de ses voisins.

La langue Persane est très en vogue en Géorgie; surtout parmi les Seigneurs, et il est du bon ton de la connoître, comme d'imiter les usages Persans.

On écrit en Géorgie comme en Europe, de gauche à droite.

Dans le XIIme siècle la Géorgie commença à s'occuper des sciences. Le Czar David envoya même 20 jeunes Géorgiens à Athènes, pour y étudier. L'un d'eux, le Philosophe Jean Petrizi, à son retour dans sa patrie, traduisit en langue Géorgienne un grand nombre de livres Grecs. Depuis lors les sciences furent de plus en plus cultivées en Géorgie; des ouvrages classiques parûrent, et des écoles furent établies.

Le règne de la Princesse Tamar fut principalement celui de la littérature Géorgienne. Mais bientôt survinrent des troubles, qui nuisirent longtems à la culture des lettres, jusqu'à l'époque heureuse du règne d'Héraclius, qui savoit réunir le talent de la guerre au goût des sciences. Le Catholicos Antoine rédigea alors une nouvelle grammaire pour la langue Géorgienne, traduisit plusieurs ouvrages, et établit plusieurs écoles sous les auspices du Prince.

Dans un pays où la nature étale ses beautés, et où les guerres enfantèrent des héros, on doit s'attendre á trouver des poëtes. La Géorgie eut les siens, qui tour à tour animés par la gloire ou la reconnoissance, excitèrent le courage des

guerriers, célébrèrent leurs victoires et le règne de leurs Souverains. De tous ces ouvrages on distingue surtout le poëme à la louange de la Princesse Tamar.

Les plus anciens instrumens de musique chez les Géorgiens sont la harpe et la trompette. Ils ont appris ensuite des Persans l'usage du tambourin, et des Russes à jouer des cymbales et de la flute.

Ici finiront, mon amie, mes notes générales sur ce pays. Demain au retour de ma promenade dans la ville, je Vous entretiendrai de Tiflis.

LETTRE 27me.

Tiflis, le 3 Décembre 1811.

Je Vous l'ai déjà dit, mon amie, Tiflis n'offre que ruines et masures. C'est un triste monument des derniers ravages d'Aga Mehemet et de ses Persans.

La ville est située au bas d'une montagne, dont le Kur baigne le pied du coté d'Orient.

La plupart des maisons, bâties du côté du fleuve, n'ont d'autre fondement que la roche vive. La ville est entourée de murailles, excepté du coté du fleuve. Elle s'étend en longueur du midi au septentrion, ayant une grande forteresse au midi sur le penchant de la montagne.

Cette forteresse a été autrefois un asyle pour les criminels. Elle fut bâtie par les Turcs en 1576, après qu'ils se furent rendus maîtres de la ville sous le commandement du fameux Moustapha Pascha, Généralissime auquel Simon-Khân, qui étoit alors roi du pays, ne put résister. Moustapha conseilla à Soliman, son maître, de faire construire diverses forteresses en Géorgie, comme le seul moyen de maintenir le pays sous le joug.

Moins pour satisfaire ma curiosité, que pour remplir un devoir religieux, je me suis rendue d'abord à l'église catholique. L'assistance du Tout-Puissant s'étoit trop évidemment montrée dans le cours de notre long et dangereux voyage, pour ne pas me hâter d'en témoigner ma reconnoissance. Aussi toute entière à cet acte de dévotion, je n'ai d'abord rien observé de ce qui m'entouroit. Plus calme après la cérémonie, j'ai pu me livrer aux observations.

L'église catholique est belle et spacieuse, mais

n'a rien d'ailleurs de remarquable. La cathédrale, église grecque, nommée la Sion, est plus vaste et plus belle. C'est là que se font toutes les grandes cérémonies. En outre des deux temples dont je viens de Vous parler, Tiflis en a encore un grand nombre, mais tous consacrés au rit grec.

Le bazar, et surtout les Karavanserais piquoient ma curiosité; je me suis empressé de les visiter.

Imaginez Vous une longue rue assez mal alignée et peu large, ayant des boutiques aux deux cotés, et une espèce de toit, qui couvre toute la rue, — c'est le Bazar. Là on trouve toute sorte de vivres, et des marchandises de toute espèce; on y remarque surtout les étoffes de Géorgie et de la Perse, les tapis, les schawls, les soyeries, les turquoises, &c.

Le Bazar offre un tableau assez animé, mais l'endroit est obscur, étroit et si mal propre, qu'on n'a pas le courage d'y rien acheter. Les fruits, raisins, grenades, coings &c. y sont suspendus le long des boutiques.

Les Karavanserais sont encore d'autres boutiques sous de grandes voutes, pratiqués tout autour de cours très spacieuses, où l'on parvient par le Bazar. C'est là que les marchands persans, turcs

et arméniens ont leurs dépôts de marchandises, et où ils étalent leurs schawls, des étoffes de Perse, leurs draps-d'or, leurs diamans, turquoises, perles &c. Le coup-d'oeil est assez beau, surtout pour les amateurs de schawls; à les voir étalés en si grande quantité, on a lieu d'être étonné des prix élevés qu'on en demande.

Il est curieux de voir tous ces Orientaux, assis les jambes croisées, fumant tranquillement le kalioun en attendant pratique. Puis, lorsqu'elle se présente, sortir de leur état presqu'apathique pour déployer l'éloquence la plus active.

Le kalioun est un vase de verre, de porcelaine ou d'or émaillé, rempli d'eau, à travers laquelle passe la fumée, que l'on pompe par un long tuyau, quelquefois de la longueur de plusieurs toises; ce tuyau aboutit à un vase, sur lequel est posé un petit reservoir de métal, où le tabac brûle sur des charbons ardens.

Il n'y a que l'or et l'argent, qui soient en circulation en Géorgie: la monnoie du pays consiste en des abazes et des doubles abazes; l'abaze est de la valeur de 20 sous argent. Je n'ai point encore vu de monnoie de moindre valeur; en faisant l'aumone, on ne sauroit donner moins d'une abaze.

N'allez pas croire pour cela, que la Géorgie soit un Eldorado, où le métal abonde; il est au contraire assez rare, et n'y est fourni en grande partie que par S. M. l'Empereur de Russie, dont la munificence vaut à cette nouvelle province des sommes très considérables, sans en retirer encore les intérêts, que sembleroient assurer cependant et le sol fertile et le commerce du pays.

Vous savez que la plus grande partie de la ville de Tiflis est bâtie sur la rive droite de Kur. Ce fleuve est large et d'une rapidité étonnante, qui l'empêche d'être navigable; son eau est verte et de mauvais goût. Un pont de pierre conduit de la ville à une espèce de fauxbourg à la rive gauche du Kur, sur une montagne très pittoresque, et appelé le Labar. De ce pont on jouit du tableau le plus varié. D'un côté le Kur, la maison du Gouverneur-Général et l'arsenal, situés sur une éminence, plus bas l'hôpital, le jardin des plantes, la maison d'artillerie, et au fond les montagnes du Caucase dans toute leur majesté; de l'autre côté la ville, la forteresse, les maisons et les jardins situés sur les différentes plateaux des montagnes, qui enclavent le vallon de Tiflis. Ce spectacle ravissant seroit digne d'un habile pinceau.

Le printems doit être delicieux: que de jardins, que d'arbres fruitiers et de sites charmans!

Du tems du Czar Héraclius Tiflis comptoit 4000 maisons et 20,000 habitans. Aujourd'hui que tant d'édifices sont tombés en ruine, et que la peste, qui vient d'y faire de grands ravages, a causé la désertion de tant d'habitans, je n'ai pu encore savoir au juste ni le nombre des maisons, ni celui des habitans, qui commencent cependant à regagner leurs foyers.

LETTRE 28me.

Tiflis, le 20 Décembre 1811.

Les bains de Tiflis sont excellents: l'eau jaillit bouillante à travers les rochers près des bains mêmes; elle est très sulfureuse et très bonne pour les rhumatismes, les dartres et les suites de blessures.

Il y a une dixaine de bains hors de la ville, et qui en sont comme un fauxbourg; ils ont différentes températures, de 40 à 30 degrés de chaleur, selon Réaumur. Il n'y a qu'un seul bassin, où l'eau n'a que 15 degrès; j'ai choisi ce dernier, et je me trouve remise de mes fatigues. Ceux d'une plus grande chaleur sont d'un effet plus sensible; j'ai voulu essayer du bassin de 30 degrès pour un rhumatisme, mais la chaleur m'a paru

trop forte, et l'odeur sulfureuse insupportable. Cependant on peut s'y accoutumer graduellement, au point de recevoir les bouillons de cette eau fumante, lorsqu'elle sort du rocher.

Ces bains sont pratiqués dans des grottes. On passe d'abord sous une voûte obscure, éclairéé par quelques lampes, qui répandent une lueur sombre; là on trouve deux bancs, couverts de tapis, où l'on a coutume de faire étendre son lit; on s'y repose quelque tems pour se préparer au bain. On traverse ensuite deux ou trois voûtes, où sont des bassins, qu'on peut faire remplir en quelques instans par un robinet, d'où l'eau jaillit fumante de chaleur. Le bassin, où l'eau est la plus chaude, occupe la dernière voûte.

Ces bassins, de même que l'escalier par où on y descend, sont taillés dans le roc; l'eau y est renouvelée chaque fois qu'on le desire, et à la hauteur qu'on indique.

On ne se baigne jamais, même en plein jour, sans flambeaux, et on ne sauroit se défendre d'un sentiment d'effroi dans ces cavernes sombres et mystérieuses.

Il n'est pas convenable à la santé de rester dans l'eau au delà de quelques minutes, et il ne

seroit guères possible de le faire dans ces bains, surtout à des constitutions délicates.

Ici, comme en Perse, en Turquie, en Moldavie et en Valachie, on se fait frotter tout le corps après avoir pris le bain, et on se soumet à une assez singulière opération, que l'on prétend salutaire, et qui consiste à se faire presser et comme pétrir tout le corps, tandis qu'il est souple et transpire encore. Cette pression est si rude, qu'il semble que les membres en vont être disloqués. Les relations des voyageurs en Egypte, où un usage semblable est établi dans les bains chauds, appellent cela *masser*, si je ne me trompe.

Les Géorgiens, et surtout les Géorgiennes du haut parage, passent chaque semaine une journée entière aux bains, et souvent aussi la nuit: c'est ici, dans la première voûte dont je Vous ai parlé, que mollement étendues sur leurs lits, elles se teignent les cheveux et les ongles; la Géorgienne la plus agée a les cheveux noirs comme de l'ébène à force de les teindre. C'est ici qu'elles se plâtrent le visage de rouge et de blanc, qu'elles se martyrisent pour joindre leurs sourcils, pour les peindre, &c., sans quoi point de beauté; c'est une grande journée pour elles, une journée de peines et de plaisirs.

Après une séance dans ces voûtes, une heure de sommeil et un bassin de fruits sont fort agréables, même pour nous autres Européennes; et quoique le local des bains ne soit pas attrayant, j'y ai pris goût; au risque de devenir un peu Géorgienne.

LETTRE 29me.

Tiflis, le 25 Décembre 1811.

De l'éminence qu'occupe la maison du Gouverneur-Général, où nous sommes logés, la vue s'étend au loin sur toute la contrée, et on jouit d'un aspect délicieux.

Le Kur est devant nous; au delà est une contrée charmante, embellie de hauteurs en amphithéatre; d'un coté c'est Tiflis avec ses édifices, ses églises, ses montagnes, ses terrasses, ses jardins et sa forteresse; de l'autre la longue vallée arrosée par le Kur, et cette chaine de montagnes qui bordent le vallon, s'élèvent en s'éloignant, et s'adossent au Caucase, qui fait le fond du tableau.

Derrière notre maison la vue n'est pas moins intéressante. C'est une haute montagne, sur le penchant de laquelle est située une église, avec un jardin et une cascade. Telles sont les quatre

parties de ce beau panorama naturel; mais c'est surtout le Caucase qui le rend magnifique: il est à 150 verstes, et forme un immense rideau, qui sépare l'Asie de l'Europe. Le mont Kasibeck élève au dessus de toutes les autres sommités sa tête altière, blanchie d'une neige éternelle. Cependant le groupe des montagnes qui entoure ce géant, change souvent d'aspect, ainsi que le Kasibeck lui-même. Tantôt toute la chaine des montagnes se présente distinctement, avec majesté; tantôt elle se cache derrière des nuages et des brouillards, et disparoit entièrement à la vue étonnée, qui n'apperçoit plus que le colosse Kasibek, dont la tête s'élève au dessus des nuages mêmes, et paroit comme suspendue dans les airs. Quelquefois toutes les montagnes sont blanches; quelquefois, au dégel, elles noircissent, excepté le Kasibek et un couple d'autres montagnes, qui au plus fort de l'été même sont couvertes de neige. Lorsque le soleil réfléchit sur ces masses énormes, et qu'il éclaire le reste du tableau, c'est un coup d'oeil enchanteur, qu'il faut avoir vu, mais qu'on ne sauroit décrire. Chaque jour, quelquefois chaque heure, le tableau change; c'est là que la nature est pompeuse: mais d'autrefois aussi, lorsque le ciel s'obscurcit tout à coup, on croiroit que, se dérobant aux yeux des mortels, elle a choisi le Caucase, pour y enfanter ses merveilles dans le silence et le mystère.

Si à l'horison l'hiver déploye sa draperie sur le Caucase, ici je crois être au retour de la belle saison. Quoiqu'à la fin de décembre, nous n'avons eu qu'une fois de la neige presqu'aussitôt fondue, et l'on m'assure que le printems ne tardera pas à se faire sentir.

LETTRE 30me.

Tiflis, le 10 Janvier 1818.

Je suis encore saisie d'admiration des détails quon vient de me donner sur Pierre Ir., si justement surnommé le Grand, et appelé par je ne sais qui le Shakespear de la politique; on a retracé ce qu'il avoit fait dans ce pays-ci, où il a montré des vues aussi profondes et aussi vastes qu'ailleurs. Cette digression est d'un trop grand intérêt, pour que Vous ne me la pardonniez pas.

Ce prince avoit le projet de faire communiquer la mer Caspienne au pont Euxin, et ces deux mers à l'océan septentrional, en unissant le Wolga, le Tanaïs, et la Duina par des canaux. L'Empereur avoit déjà fait tracer un canal, qui devoit joindre le Wolga à la Newa, et par conséquent à la Baltique. Ainsi le plan immense de ce Monarque ne tendoit à rien moins qu'à faire communiquer trois mers au travers de son empire

et à rendre Petersbourg du côté de l'Europe, comme Astracan de celui de l'Asie, l'entrepôt du riche commerce de ces deux parties du monde.

La mer Caspienne étoit la voie la plus avantageuse du commerce avec l'Asie; cependant on ne connoissoit que très imparfaitement les mouillages, les côtes, et même l'étendue de cette mer: il falloit donc d'abord se procurer des notions exactes à tous ces égards. Mais en en faisant lever le plan, l'Empereur craignoit de causer des ombrages. Pour l'éviter, il voilà cette opération du prétexte de chercher l'embouchure de la Doria, nommée aussi Gorr, qui roule dans ses eaux des paillettes d'or, recherche qui devoit faire remonter aux mines, d'où ces paillettes sont détachées. Alexandre Bekewitch, Prince de Circassie, fut chargé de cette commission. Il revint l'année suivante avec la carte desirée.

Le succès de ce voyage porta l'Empereur à lui ordonner d'en faire un second, qui fut cause de la guerre, qu'il déclara ensuite à la Perse. Le but principal de cette expédition étoit de construire deux forts sur les bords de la mer Caspienne, pour protéger le mouillage des galères, qui devoient servir au commerce projeté. Le prince Bekewitch partit en 1716 à la tête de 3000 hommes de troupes réglées. Les Tatars surent l'obliger à

diviser les forces, tombèrent ensuite inopinément sur les troupes Russes, les massacrèrent, et firent expirer le prince au milieu de tourmens affreux.

Peu de tems après, l'Empereur fit valoir cette atrocité, pour occuper non seulement la rive occidentale de la mer Caspienne, mais même toute la Géorgie qui, par les intelligences qu'il s'étoit menagées avec Vachtang, alors Vice-Roi de ce pays, devoit se soumettre à sa domination.

Il avoit fait entendre à la porte Ottomane, que son unique but étoit de se venger des Lesghis. Se voyant ainsi en sûreté du côté de la Turquie, avec laquelle il venoit de conclure la paix, comme il l'étoit de celui de la Suède par le traité de Niestadt, ce Monarqué partit de Moscou avec son épouse le 24 Mai de l'année 1722.

Il trouva à Astracan l'armée destinée à cette expédition, et s'embarqua avec ses troupes pour les provinces Persanes de la Géorgie. Derbent se rendit.

Derbent signifie en Persan passage fermé ou barrière; les Turcs le nomment *Demir-Capi* (Porte de fer). C'est la première place que l'on trouve en entrant par le Daghestan dans le Schirvan. Elle s'étend du pied du mont Caucase, sur

un des sommets duquel est bâti un château, à 300 pas de la mer, et deux murailles qui la joignent au rivage, achèvent de former cet étroit défilé, autrefois si connu par les Romains sous le nom de *portes Caspiennes*. Son port et sa situation, qui en fait le passage le plus fréquenté pour se rendre de la Russie et des états voisins dans les parties méridionales de l'Asie, avoient toujours fait particulièrement souhaiter à Pierre Ier. de s'en rendre maître.

Vachtang, observé par les Turcs et peu aimé des siens, ne put s'acquitter de sa parole et venir à la rencontre de l'Empereur qui, satisfait d'une si belle acquisition, se détermina à y borner les conquêtes de cette campagne. Il confirma dans son poste le Gouverneur, laissa une garnison de 2000 Russes dans le château de Derbent, fit construire un fort qu'il nomma St. Croix, sur la rivière de Soulake, et regagna Astracan.

La Porte, cédant à ses inquiètudes, expédia un envoyé à l'Empereur, pour l'engager à abandonner Tarcou et Derbent, et à faire démolir le fort de St. Croix.

Durant cette négociation les deux puissances font des préparatifs de guerre. Derbent est mis en état de défense par ordre de Pierre, qui ras-

semble une armée sur les frontières du Daghestan. En même tems il fait savoir à la Porte, qu'il n'a point intention d'enfreindre la paix, mais qu'il en veut aux Lesghis et aux Usbecs, qui menaçoient Astracan, et que son but est d'occuper pour cela le pays situé entre la mer Caspienne et la mer noire. Le marquis de Bonnac, ministre de France à Constantinople, qui se chargea d'être le médiateur entre l'Empereur et la Porte, réussit à calmer les inquiètudes de la dernière, qui d'ailleurs, craignant les entreprises de l'usurpateur Machmoud en Perse plus encore que celles de Pierre I[r.], resta dans l'inaction vis-à-vis de ce dernier. En attendant le Ghilan s'étoit soumis à la Russie.

La Turquie ayant rassemblé une armée de 40,000 hommes sous les ordres d'Ibrahim Pacha d'Erzerum, la fit marcher sur Tiflis, qui se rendit aux Turcs, ainsi que le reste de la Géorgie. Ce succès vengeoit en quelque sorte les Turcs des inquiètudes, que la conquête du Ghilan leur avoit inspirées, et les cours de Petersbourg et de Constantinople sembloient ainsi triompher successivement l'une de l'autre aux dépens de la Perse, déchirée par ses guerres intestines.

Bacou tombe au pouvoir des Russes. La nécessité de communiquer par terre avec le Ghilan, porta l'Empereur à s'emparer de cette forteresse.

Cette nouvelle conquête n'empêcha pas Shâh Tahmas, persécuté par l'usurpateur Machmoud, et forcé de chercher des Protecteurs, d'expédier un envoyé à St. Petersbourg, pour conclure la paix avec la Russie, en lui cédant les villes et dépendances de Derbent et de Bacou, et les provinces de Ghilan, de Mazanderan et d'Astarabad.

Enfin en 1724 la paix fut conclue entre la Russie et la Turquie par l'intervention du marquis de Bonnac. La Porte confirma à Pierre I[r] la cession faite à la Russie par le Shâh Tahmas des provinces situées sur la mer Caspienne.

La mort de Pierre I[r], des conquêtes en Perse et la prise de Tauris relevèrent beaucoup les prétentions des Turcs; mais la Russie n'en conserva pas moins ses nouvelles acquisitions dans ces contrées.

L'Impératrice Anne jugea enfin à propos de renoncer à ces possessions jusqu'au Kur, et effectua cette cession en 1732 par le traité conclu à Räsht; les Russes obtinrent en retour une liberté entière de commerce en Perse.

LETTRE 31me.

Tiflis, le 15 Janvier 1812.

Après Vous avoir entretenue des conquêtes de l'immortel Pierre Ir., je vais Vous parler du prince Héraclius, le héros de la Géorgie.

Lorsque Nadir-Shâh fit sa fameuse campagne aux Indes en 1740, il établit Teimouras prince de Kahétie, vice-roi de la Géorgie.

Quelque tems après Teimouras fut appelé à la cour par Nadir, mais il refusa d'y aller, craignant que le roi n'eût pris quelque ombrage de sa puissance, et ne voulût le perdre. Il se contenta d'envoyer la princesse son épouse, pour négocier un accommodement, si cela étoit nécessaire. Elle fut accueillie par le Shâh avec beaucoup de bienveillance, et se conduisit avec tant d'esprit et d'adresse, quelle obtint non seulement la confirmation de son mari, mais encore beaucoup de riches présens et un diplome, par lequel le roi de Perse établissoit Teimouras vice-roi de Tauris, d'Erivan, de Ganjea et de toute la Médie.

En 1713 cette princesse avoit donné le jour à Héraclius, qui annonca dès son enfance un génie supérieur, et ne tarda pas à se faire beaucoup aimer de Nadir-Shâh.

Timouras eut à lutter contre plusieurs princes de Géorgie, qui voulurent soutenir les droits de Vachtang, qui s'étoit retiré en Russie, et avoit des prétentions légitimes sur la Géorgie; mais la puissance de Nadir et la bravoure d'Héraclius firent échouer leurs entreprises.

Shâh-Nadir fut tué en 1747. Après sa mort les troubles recommencèrent en Perse, et la Géorgie redevint le théâtre des ravages et de fréquentes incursions. Mais Timouras, secondé par son fils, repoussa toutes les attaques des Persans et des Lesghis. C'est sourtout lors de la guerre, que se firent les deux Shâhs Kuga et Ibrahim, qu'Héraclius obtint en 1751 des victoires brillantes sur ces deux compétiteurs du trône de Perse; il chassa même le premier jusque dans les Indes. Mais ne se reposant pas entièrement sur leurs forces, Timouras et son fils envoyèrent en 1752 une députation à l'Impératrice Elisabeth, pour solliciter son assistance contre les attaques de leurs ennemis, ainsi qu'un diplome, tel que le père de Timouras l'avoit obtenu du Czar Alexis Mihailowitch, et le renouvellement de tous les diplomes, que la Russie avoit accordés à la Géorgie, en compensation de quoi celle-ci promettoit une fidélité à toute épreuve à la Souveraine de Russie.

Pendant cette députation à St. Petersbourg,

Héraclius combattit sans relâche trois compétiteurs de la couronne de Perse; il eut le malheur de perdre une bataille contre l'un d'eux, mais il remporta une victoire éclatante sur un autre.

Sa bravoure inspira tant d'estime aux Persans mêmes, qu'il fut souvent pris pour médiateur entre les prétendans à la couronne. La Perse n'étoit alors qu'un vaste champ de bataille: il est difficile de se représenter les maux qu'endura ce malheureux pays, et les horreurs que se permirent à l'envi ceux qui y aspiroient à la souveraine puissance.

Timouras et son fils s'étant brouillés en 1760, ce dernier s'empara de la Kartalinie et de la Kahétie; le père se retira avec son épouse d'abord à Gore, en Géorgie, puis en Russie, où il mourut à 1762 à St. Petersbourg; son corps fut inhumé à Astracan.

Cependant Héraclius avoit acquis des forces imposantes. En 1761 il prit sous sa protection Asad-Khân. La Perse, divisée entre Hérim-Khân et Achmed-Khan, n'étoit plus à craindre pour lui. Lorsqu'en 1768 la guerre éclata entre la Turquie et la Russie, il joignit ses forces à celles de la dernière. Un corps Russe, sous le commandement du Général Comte Todleben, entra en

Géorgie, et opéra principalement en Imérétie et en Mingrélie. Ces pays furent délivrés du joug de la Turquie, et l'Imérétie rendue à son prince Salomon, qui s'étoit refugié dans les montagnes lors de l'invasion des Turcs.

A la paix de 1774 entre la Russie et la Turquie, la Kartalinie et la Kahétie furent déclarées indépendantes, la Mingrélie resta aux Turcs.

La Géorgie, délivrée par ce traité de la crainte des incursions des Turcs, ne jouissoit pas de la même sécurité du côté de la Perse. Toujours déchirée par ses divisions intestines, les différens partis troublèrent souvent le repos, dont commençoit à jouir la Géorgie sous son vaillant Czar Héraclius; et les droits des descendans de Vachtang sur la Kartalinie, que ce Czar avoit abandonnée en 1724, et qu'Héraclius avoit rangée sous sa domination, faisoient craindre de voir s'allumer une nouvelle guerre. Ces considérations déterminèrent Héraclius en 1783, à soumettre la Kartalinie et la Kahétie à l'Impératrice Cathérine II, ce qui s'effectua la même année par un traité conclu à Géorgiewsk par le Général Potiemkin du côté de Russie, et par les princes Bagration et Tchawdchewadchew du côté du Czar de Géorgie.

La Turquie, jalouse de cette acquisition de la

Russie, excita les Lesghis à inquiéter la Géorgie, qui fut défendue par un corps Russe, lorsque la guerre éclata de nouveau entre la Turquie et la Russie. Lorsqu'en 1791 la paix fut rétablie avec la Porte Ottomane, il fut décidé, que la Kartalinie et la Kahétie resteroient intactes de la part des Turcs, et qu'ils empêcheroient les habitans du Caûcase de faire des irruptions dans ces provinces. Ces mesures ne mirent cependant point la Géorgie à l'abri de nouveaux désastres. Vers l'année 1794 l'eunuque Aga-Mahomet-Khân, qui s'étoit emparé du trône de la Perse, attaqua la Géorgie. En 1795 il marcha sur Héraclius, défit son armée, l'obligea à prendre la fuite, et s'empara même de Tiflis.

La Russie ne tarda pas à le venger: et le comte Valérian Soubow, à la tête d'une armée, dans la campagne de 1796, s'empara de Derbent, de Schamaha, de Bacou et de Ganjea. Sans ce secours, Héraclius auroit probablement terminé sa carrière dans la retraite, et loin de ses états.

La mort de Cathérine II. arrêta les conquêtes des Russes en Perse; Paul Ir en rappela ses troupes. Aussitôt la Géorgie fut de nouveau ravagée par les hordes barbares, qui l'avoisinent; ces dévastations augmentèrent encore après la mort d'Héraclius en 1798, la 52me de son règne, et la 84me de son âge.

Son fils, qui lui succéda, eut continuellement à lutter contre des ennemis, qui ne cessoient d'assaillir son malheureux pays. Ce prince, sentant sa fin approcher, et le danger où il laissoit la Géorgie, s'adressa avec les grands de ses états à l'Empereur Paul Ir, et offrit de se mettre sous la domination Russe. Cette proposition fut acceptée, et un manifeste de l'Empereur Paul Ir déclara en 1801 la Géorgie pays soumis et appartenant à l'empire.

Ce manifeste fut renouvellé le 12 Septembre de la même année par l'Empereur Alexandre Ir, et après la mort de Géorgo, dernier Czar de Géorgie, la Kartalinie et la Kahétie furent partagés en 5 districts, celui de Gori, de Lori, de Douchet, de Félaw et de Signach. Le général prince Czizianow a ensuite beaucoup reculé les frontières de la Géorgie par ses conquêtes sur les Persans.

LETTRE 32me.

Tiflis, le 18 Janvier 1812.

Depuis que la Géorgie s'est mis sous la protection de la Russie, son commerce avec cet empire s'est étendu; mais la grande distance de Kislar à Astrachan, et les difficultés de transport

par le mont Caucase y mettent de grands obstacles. *Mosdok* en est le principal entrepôt.

La Géorgie livre surtout des soïes, produit de l'industrie de ses habitans, et en plus grande partie des provinces limitrophes de la Perse.

Les marchandises ne peuvent être voiturées de Tiflis que jusqu'à Kaschaour, d'où elles doivent être transportées à dos d'hommes par la montagne de Kaschaour. Cette difficulté de la route ne permet de transporter que des objets de peu de poids et d'une grande valeur, tels que des épiceries, qu'on achète en Géorgie des Persans, à un prix assez modique. La Russie envoïe des montres, de l'argenterie, des ouvrages en or, des galons, de la clinquaillerie, de la cochenille, de l'indigo, et particulièrement du drap fin; les couleurs vives sont les plus recherchées.

Il n'y a pas longtems, qu'une branche considérable du commerce de ces contrées étoit les hommes et les femmes; les derniéres étoient surtout vendues pour les sérails des Turcs et des Persans. Une belle femme étoit souvent le prix d'un cheval ou d'un sabre. Cet infame trafic a presque entièrement cessé.

Les Mamlouks, qui vers le milieu du 14[me]

siècle détrônèrent les Baharites, et possédèrent l'Egypte jusqu'à la conquête de Sultan Sélim, qui la leur enleva en 1517, tirent surtout leur origine de la Géorgie. On donne le nom de Mamlouks à des enfans qui, enlevés par des marchands ou des voleurs dans la Géorgie, la Circassie et la Natolie, sont vendus ensuite à Constantinople et au grand Caire. Les grands de l'Egypte, qui ont une semblable origine, les élèvent dans leurs maisons, et les destinent à succéder à leurs dignités. L'antiquité de cet usage remonte peut-être bien au delà de Joseph qui, vendu de cette manière à Potiphar, grand-prêtre d'Héliopolis, devint l'intendant de l'Egypte.

Aujourd'hui ces étrangers sont les seuls, qui puissent avoir le titre de Bey, et remplir les charges de l'état. La loi est si expresse, que le fils d'un Bey ne sauroit être élevé à ce poste éminent. Il embrasse ordinairement le parti des armes. Le divan lui assigne un honnète revenu, et le nomme *ebn-elbalad*, enfant du pays.

Les Mamlouks sont presque tous de familles chrétiennes. Lorsqu'on les a achetés, on les force à embrasser le mahométisme. Des maîtres des langues leur apprennent le Turc et l'Arabe. Lorsqu'ils savent parfaitement lire et écrire, on leur enseigne le Coran, qui est le code de leur religion

et de leurs loix. L'intelligence de ces loix claires, simples et précises, les met en état de juger sur le champ avec équité toutes les affaires qui se présentent. Le Mahométan, qui possède bien ce livre, sait tout ce qu'il doit à Dieu et aux hommes; il peut dèslors remplir toutes les charges civiles, militaires et ecclésiastiques. Dès l'age le plus tendre on apprend aux Mamlouks à monter à cheval, à lancer le javelot, à se servir du sabre et des armes à feu. On les exerce continuellement aux évolutions militaires, à supporter avec constance la chaleur du climat et la soif dévorante des déserts.

Ils doivent à ces exercices une forte constitution et un courage indomptable. Il ne leur manque, pour former d'excellens soldats, que des maîtres instruits de la tactique européenne. Si ce corps étoit discipliné par nos officiers, il ne le céderoit à aucune des nations de l'Europe; mais ils combattent sans ordre, et ignorent l'art de l'artillerie, si perfectionné de nos jours.

A quinze et dixhuit ans, ces jeunes gens manient avec adresse des chevaux indomptés, parlent et écrivent plusieurs langues, ont une connoissance approfondie du culte et des lois du pays, et sont capables de remplir les emplois, auxquels on les destine. Ils passent successivement par les

divers grades de la maison des Beys, et c'est ordinairement le mérite, qui les y élève. Parvenus au poste de *cachefs*, qui sont les lieutenants des Beys, ils gouvernent les villes, qui se trouvent dans la dépendance de leurs patrons. Il leur est permis alors d'acheter des mamlouks, qui suivent leur sort, et deviennent les compagnons et les artisans de leur fortune. Ils n'ont plus qu'un pas à faire, pour monter au poste de Bey, qui donne siège parmi les 24 membres du divan au conseil de la province; mais quand ils y sont parvenus, ils ne cessent point de se regarder comme les serviteurs de leur premier maître, et de conserver pour lui une profonde soumission. Telle est l'origine des mamlouks, et la carrière qu'ils ont à parcourir.

Les habitans des montagnes du Caucase, qui sont pauvres en productions, ne peuvent fournir que du miel, de la cire, des chevaux, des peaux; ils reçoivent en échange de la toile, du plomb, des ouvrages en fer et en acier, des cuirs de roussi, et de la poudre à canon.

Kislär est à 40 verstes de l'embouchure du Terek; l'existence de cette ville date de 1735; elle sert d'entrepôt au commerce, qui se fait entre la Géorgie et les pays du Caucase, et qui forme une partie de celui d'Astrachan. Si l'embouchure

du Terek n'étoit pas si sabloneuse, un bateau pouvant à peine y passer, le commerce de Kislär seroit plus florissant. La mer Caspienne elle-même près de l'embouchure du Terek, n'a que 7 à 8 pieds de profondeur, ce qui ne permet l'abordage qu'à peu de bâtimens. La soïe fait ici l'objet principal du commerce avec la Perse.

Derbend, qui à la suite d'un bombardement de 10 jours est tombé en 1796 au pouvoir des Russes, est peu propre au commerce, n'ayant ni un port sûr, ni un bon mouillage. Les vaisseaux doivent rester à la distance de plusieurs verstes en mer, où ils sont exposés à des vents très variables, qui les jettent souvent à la côte.

Nisawaja Pristan ou *Nisibat*, 40 verstes au dessous de Derbend, très fréquentée pour son excellent mouillage.

Bakou, 200 verstes au sud de Derbend, n'est plus florissante, comme elle l'étoit, surtout avant les longs troubles de la Perse. On y trouve cependant encore aujourd'hui de grands mosquées, des maisons bien bâties, des places publiques et Karavanserais, construits si près du port, que les vaisseaux peuvent y débarquer, et embarquer leur cargaison. Bakou fournit principalement du naphte, dont les sources abondantes sont dans la proximité

de la ville; le naphte blanc sert surtout pour l'éclairage, pour la peinture et comme remède dans certaines maladies; on tire aussi de cette place de l'opium, du vin, du riz, de la soïe, du coton et du safran. L'embouchure du fleuve Kur sert de port, et le commerce pourroit y être considérable, si Salian, petite place sur une isle du même nom, et située à l'embouchure même du Kur, n'étoit fréquentée davantage.

Ces contrées sont riches en sel, en poissons, en jonc, qui croit sur les bords du Kur, à son confluent avec l'Araxe, et dont on fait le même usage, que des cannes d'Espagne.

Enseli ou *Sinseli*, sur la côte méridionale de la Caspienne, fait un commerce considérable avec Astrachan; un consul de Russie y résidoit autrefois.

Raescht n'est qu'à 20 verstes d'Enseli, et envoye à ce port les produits de ses manufactures et de ses fabriques. Cette ville est la plus industrieuse du Ghilan, où elle trouve sa meilleure soïe, matière de ses travaux et d'un commerce, qui s'étend jusqu'à Tauris, Kasbin et Ispahan, à qui elle fait aussi passer les productions de la Russie.

L'exportation des soïes du Ghilan dans le dernier

siècle, s'élevoit annuellement à plus de 5000 balles de 7 à 9 pouds, dont la livre revenoit à 90 roubles, d'après le cours du change d'alors. Avant la conquête de Pierre Ir la soïe étoit envoyée en Turquie.

Lorsque la paix aura été établie entre la Russie et la Perse, un commerce florissant doit s'ouvrir entre ces deux pays; puisse-t-il surtout se faire par échange, pour que la Russie conserve ses métaux précieux, et anime sa propre industrie, en exportant le plus possible ceux de ses produits manufacturés, qui conviennent à la Perse.

Ces rapports commerciaux mettront la Russie sur la route directe de l'Inde. La distance n'oppose point un obstacle aussi grand, qu'on pourroit le penser. Les transports par terre se font dans ces contrées sur des chameaux, qui se nourrissent aisément de ronces, qu'ils trouvent à chaque pas; on rencontre partout en Perse des Karavanserais, où les marchands s'arrêtent gratuitement.

Ces avantages, ainsi que la grande sobriété des Persans, surtout en voyage, rendroient ces caravanes peu coûteuses, et par conséquent très lucrative la communication immédiate avec les Indes.

LETTRE 33me.

Tiflis, le 25 Janvier 1812.

J'ai visité deux établissemens de bienfaisance, qui doivent leur mérite surtout aux soins du Gouverneur-Général actuel.

L'hôpital est assez spacieux et d'une propreté recherchée; il est dans le meilleur ordre, et devient de jour en jour de la plus grande utilité. Un jardin botanique, qui est à coté, peut devenir bientôt un riche depôt de plantes médicinales.

Une école publique pour les jeunes Géorgiens commence déjà à former quelques excellents sujets. Les Asiatiques en général ne manquent pas d'intelligence et de capacité; mais chez eux la paresse se perpétue de père en fils; il est vrai que ce défaut, qui tient beaucoup au climat, n'est point incorrigible.

J'ai été ces jours-ci témoin de l'inhumation de deux victimes de la perfidie Persane.

Le prince Czizianow, issu d'une famille Géorgienne, après s'être distingué pendant nombre d'années dans les armées de Russie, a été nommé en 1803 gouverneur militaire de la Géorgie. C'est lui qui prit d'assaut la forteresse de Ganjea, qu'il

surnomma Elisabethpol, qui s'empara de plusieurs Khânats, tels que celui de Schoucha, de Karabag; il en imposa également aux Persans, aux Turcs, aux Lesghis et aux autres nations de ces contrées. Aujourd'hui encore son nom inspire en Perse la terreur aux enfans, qu'on veut épouvanter. C'est lui enfin qui, se fiant à la parole du Khân de Bakou, s'étoit avancé devant la forteresse, pour en recevoir les clefs, accompagné d'un seul Géorgien, le colonel prince Eristow et de quelques Cosaques; mais victime d'une atroce trahison, il fit tué d'un coup de feu par ordre du Khân. Sa tête, et celle du prince Eristow, furent aussitôt abattues, et envoyées au Shâh de Perse; les deux corps furent enterrés sur les lieux mêmes. Lorsque Bakou fut prise par les généraux Glasenap et Boulgakow, ceux-ci ordonnèrent d'exhumer les corps, et de les déposer dans une église Arménienne de cette ville.

Le gouverneur-général actuel a chargé un de ses aides-de-camp de les transporter ici, pour les ensévelir dans la Sion avec la plus grande pompe. Le gouverneur-général, plusieurs autres généraux, tous les employés, tant militaires que civils, les troupes qui sont à Tiflis et aux environs, suivoient au son d'une musique lugubre, le convoi funèbre, qui a traversé toute la ville jusqu'à la cathédrale. L'affluence des spectateurs étoit immense; les toits mêmes en étoient chargés.

Le moment où le cercueil du prince Czizianow fut descendu dans la tombe, a été touchant, et signalé par trois décharges de mousquèterie des troupes, postées devant l'église. Le soldat, qui avoit combattu sous ce vaillant et intrépide capitaine, a rendu les derniers honneurs à ce héros. Triste témoignage d'un véritable attachment!

Voici son épitaphe:

Ci-gît
Le Prince Paul D. Czizianow, Général-Commandant
L'armée Russe en Géorgie. Les ennemis, incapables de
Le vaincre, le firent assassiner le 8 février de
L'année 1806, au moment même qu'il
Alloit s'emparer de la forteresse de Bakou,
Où son corps est resté en dépôt jusqu'à présent.
Interprète de la volonté de S. M. l'Empereur
Alexandre Ir, le Marquis Paulucci, Commandant
Général de la Géorgie, a fait déposer dans
Ce monument les dépouilles
Mortelles de ce Général,
Dont la mémoire
Survivra à ses
Cendres.

La solemnité de cette cérémonie étoit augmentée par la présence d'un Khân Persan, Djefar

Kouli-Khân de Scheki, aujourd'hui sous la domination de la Russie, et Lieutenant-Général. Il vient d'arriver, pour rendre hommage au nouveau gouverneur-militaire; j'aurai bien des choses à Vous raconter de lui.

C'est un homme d'un certain âge, qui s'exprime bien, autant qu'on peut en juger par la traduction, et qui tâche d'imiter nos usages. C'est le même, qui a été en concurrence avec le Shâh d'aujourd'hui pour le trône de la Perse, et qui, déchu de ses espérances, et n'osant point reparoître en Perse, où sa tête ne seroit pas en sûreté, s'est reconnu sujet de la Russie.

Demain je Vous entretiendrai encore de lui et de ses festins.

LETTRE 34me.

Tiflis, le 26 Janvier 1812.

Djefar-Kouli-Khân a invité l'autre jour l'épouse de Mr. le Gouverneur-Général à diner; j'ai été de la partie.

Il eut la galanterie de nous faire servir des assiettes, des couteaux et des fourchettes; lui-

même s'en passoit, et mangeoit à la Persane. Un pain applati aussi grand que la table, sur laquelle il étoit posé, nous tenoit lieu de nappe et de serviettes. Un pareil pain de moindre grandeur lui servoit d'assiette et de serviette.

On nous présenta d'abord des confitures, puis une soupe Persane, nommée bosbach. J'étois curieuse de voir comment notre Khân se tireroit du potage, et j'aurois parié qu'il n'en viendroit pas à bout; je me trompois. Son assiette, ou plutôt son pain lui tint lieu de cuiller, il en jettoit un morceau dans la jatte, qu'il avoit devant lui, l'en retiroit avec les doigts, et l'avaloit; il eut même fini sa part avant nous, qui avions des assiettes et des cuillèrs. Cette manière de manger me parut d'autant moins appétissante, que Messieurs les Persans ont les mains teintes d'une couleur jaune, comme le safran, et les ongles d'un rouge incarnat. Après la soupe nous eûmes encore des mets fort sucrés, suivis de différents ragoûts, assaisonnés avec beaucoup de poivre et safran. Enfin parurent au moins six différents plats de pilaws, mets favoris des Orientaux, et le seul mangeable, du moins pour moi. Un de ces pilaws surtout me parut délicieux. Ils étoient tous de différentes couleurs, les uns avec du mouton et de la volaille, d'autres avec des châtaignes, d'autres encore avec de la viande rôtie sur un

morceau de bois en forme de broche, ce qui lui conserve un peu l'odeur de la fumée; à cela près cette viande rôtie est bonne; elle s'appelle schischlik.

On prépare le pilaw de plus de 20 manières, au mouton, à l'agneau, aux poulets, &c. Voici comment on l'aprête:

On fait cuire 6 à 7 livres de mouton en morceaux, avec une poule ou deux; ensuite on ôte le bouillon et la viande de la marmite, au fond de laquelle on met du beurre, et lorsqu'il est chaud, on y jette une couche de riz, d'un pouce d'épaisseur. On ajoute des châtaignes, des amandes pelées et coupées en deux, de ce petit raisin sans pepin, qu'on nomme kischmisch, du giroffle, de la canelle, du cardamome; on remet la viande sur tout cela, puis on remplit la marmite du riz et de bouillon, jusqu'à ce qu'il couvre le riz. Un quart d'heure suffit pour cuire ce dernier, après quoi il est sec, et a absorbé le bouillon. On fait alors fondre du beurre, qu'on jette sur le riz; puis l'on couvre bien la marmite avec un linge mouillé d'eau chaude sous le couvercle; pour tenir le riz humide, on le laisse mitonner ainsi, et on le sert.

Notre boisson consistoit en différentes sortes

de sorbets, espèce de limonade, et d'ayran, lait caillé, trempé d'eau.

Il faut voir manger un Persan, pour s'en faire une idee juste, surtout lorsqu'il s'empare d'un plat de pilaw. Il plonge sa main dans le plat, remue le pilaw, le presse dans sa main, qu'il en remplit enfin, le jette dans sa bouche et l'avale. Il déchire la viande avec les dents, ne sachant employer ni couteau ni fourchette, s'essuye la main, dégoûtante de graisse, à sa nappe, c. à d. au pain qui couvre la table, et qu'il finit par manger.

Pendant le diner le Khân ne se servit que de la main droite, la gauche reposoit toujours sur la ceinture; c'est l'usage en Perse.

Les Persans aiment beaucoup le gras et le doux, et surtout le safran.

Le Khân, pour n'être pas galant à demi, étoit assis comme nous, sur une chaise; tandis que les Persans ne connoissent ni table, ni chaise, et sont toujours assis sur le plancher, où un tapis est étalé, et leurs plats leur sont servis sur de grands plateaux, qu'on pose devant eux. Assis, ils savent singulièrement plier leurs jambes, et les cacher. Il faut être accoutumé à cette posture, pour pouvoir s'y maintenir quelque tems.

Après diner parut le kalioun, auquel le Khân fuma d'abord, et qu'il donna ensuite à celui, qu'il distinguoit le plus, mais toujours avec le même tuyau.

Les Persans ont encore une manière assez singulière d'honorer leurs convives; mais elle est si peu appétissante, que je me fais peine de Vous la rapporter. Ils prennont quelquefois pendant leurs repas un morceau friand, c'est à dire bien gras, le gardent quelque tems dans la main, le pétrissent, et le mettent dans la bouche de celui, qu'ils veulent distinguer. Heureusement notre Khân ne s'avisa point de cette politesse.

Le bal qu'il nous donna, fut plus amusant que brillant. Il dansa quelques polonoises, et assez bien pour un Persan.

J'ai vu à cette occasion différentes danses orientales, à la Géorgienne, à la Lesghis, à la Persane. Que de contorsions! La musique est, comme la danse, baroque, et je puis maintenant me faire une idée de la danse des Bajadères.

Le Khân, par son apparition à Tiflis avec sa nombreuse suite, nous a donné un exemple des moeurs de la Perse.

En quittant notre ville, il nous donna un nouveau spectacle Persan. Il étoit accompagné de quantité de cavaliers de sa nation, qui faisoient différents tours d'adresse sur leurs excellens coursiers; ils se dévançoient, brisoient des lances l'un contre l'autre, tiroient des coups du fusil et de pistolèt en arrière dans le plus fort de leur course.

Lorsque le Khân fut à une certaine distance de Tiflis, il descendit de cheval, et se mit dans un *Tachtaravùn*. Cet équipage, très commode, est formé d'une caisse ou maisonnette avec des fénêtres, portée par deux mulets, l'un devant, l'autre derrière. Cette voiture m'a rappelé les chaises à porteurs de notre chère Vienne.

LETTRE 35me.

Tiflis, le 5 Février 1812.

Le Gouverneur-Général est parti, pour visiter ses provinces; il a pris la route de Bakou, où il comte se rendre.

Nous avons le printems et toutes ses graces.

Un beau climat est une des premières jouissances de la vie: celui de la Géorgie est délicieux.

Des jours, plus beaux les uns que les autres, se succèdent; la pureté, la sérénité du ciel semble en exhausser la voûte.

La verdure commence à paroître, les amandiers à fleurir; toute la nature se rajeunit et se pare de ses plus aimables ornemens.

Quelle splendeur extraordinaire a ici le lever du soleil! Quelle multitude de chantres aëriens s'empresse de célébrer le retour du père de la lumière! Comme l'atmosphère est embaumée de mille parfums exquis, qu'exhale une végétation, dont l'oeil ne se lasse point d'admirer la richesse et la fraicheur.

Mais aussi ces jouissances vives et multipliées, le printems seul les donne, et semble les épuiser; car dès le mois de mai, dit-on, la chaleur devient excessive, et la verdure se fane. Image trop fidèle des plaisirs de la vie!

Le Caucase, excepté le Kasibeck, et quelques autres sommets n'à plus de neige. Quel contraste! D'un coté le Kachaour, couvert du manteau de l'hiver, de l'autre la nature la plus riante, on diroit d'un vieillard, entouré d'une folâtre jeunesse.

Je Vous ai déjà parlé d'une église, embellie

d'un jardin et d'une cascade, située à mi-côte d'une haute montagne escarpée, à peu de distance derrière notre maison. Je ne puis me rassasier du tableau pittoresque, qu'offre ce point de vue. Cette promenade est une sorte de pélérinage, où la foule se porte les dimanches et les jours de fêtes, pour se rendre à une église si agréablement située. Délà, dominant toute la contrée, on apperçoit le Caucase dans toute sa majesté, et frappé de ce tableau sublime, il est naturel de penser, que Dieu réfléchit sa grandeur dans ses oeuvres.

Tous les jardins autour de Tiflis, en assez grand nombre, et remplis d'arbres fruitiers, sont couverts d'un voile blanc; ce sont les fleurs de ces arbres, qui promettent une quantité prodigieuse de fruits. Le Gouverneur-Général actuel vient d'établir près de sa maison un grand jardin. Indépendamment de l'agrément qu'il peut s'en promettre, il a surtout en vue d'offrir un modèle de ce genre aux Géorgiens, qui malgré leur beau climat n'ont eu jusqu'à présent aucun goût, aucun désir de mettre à profit ce que leur offre la plus belle nature.

Madame l'épouse du Gouverneur-général reçoit tous les soirs les visites des dames Géorgiennes, dont la plupart sont des princesses du pays, et quel-

ques-unes de la famille des Czars de Géorgie. La plus intéressante de ces dernières, à mon avis, c'est la fille du célèbre Czar Héraclius, appelée Thekla, mariée à un prince Orbelianow, et qui ne dément pas le sang dont elle est issue.

Ces dames arrivent à cheval, conduites par un Géorgien. Elles sont couvertes de la tête aux pieds d'un grand voile blanc; de loin et dans l'obscurité on pourroit fort bien prendre une pareille cavalcade pour un cortège de revenants.

Arrivées chez Madame la Générale, quelques-unes ôtent le voile, et paroissent dans leur costume Géorgien. Le Général a marqué le desir de voir changer ce costume bizarre en celui des Européennes, et déjà quelques dames Géorgiennes ont eu le courage de risquer cette innovation.

Si le costume oriental nous paroit singulier; je trouve cependant, qu'il est parfaitement adapté au climat et aux moeurs du pays. En Perse p. e. les hommes sont vétus comme des femmes, avec de larges robes, et les femmes comme des hommes. Tandis qu'en Europe l'on ôte le chapeau, en Perse l'on ôte les souliers, et on ne se découvre jamais la tête.

Bien des usages ici contrastent avec les coutumes

d'Europe. Vous avez déjà vu qu'en Géorgie l'on commence le diner par ce qui compose chez nous le dessert. La chaleur excessive de leur pays les engage à ne faire usage que de mets légers et raffraichissans. Aussi pour prix de leur sobriété, ils sont pour la plupart très robustes, et parviennent à un âge avancé. Les Persans, en entrant dans une maison, ôtent leurs souliers, pour ménager les tapis souvent d'une grande valeur. Quant á leur habillement, comme ils passent la plus grande partie du tems à cheval, et à manier les armes, ils ont choisi des vétemens larges et commodes; les femmes, qui rarement bougent du sofa, en ont de très étroits. Les hommes sont chaudement vétus, même en été, parceque les soirées y sont toujours plus ou moins fraiches; nous voyons que les Turcs, les Moldaves et même les Espagnols preferent endurer la chaleur, plutôt que de s'exposer à se refroidir, lorsqu'après le coucher du soleil l'air devient fraix, ce qui arrive ordinairement dans les pays méridionaux.

A Tiflis on voit encore des femmes du commun, qui ont conservé l'ancien usage, et ont le visage couvert d'un voile, où l'on pratique deux petites ouvertures pour les yeux.

Les Persans appellent Haram ou lieu sacré, les appartemens des femmes; les Turcs les nomment Sérail, ce qui signifie palais.

Les femmes sont plus étroitement gardées en Perse, que partout ailleurs. La jalousie y est une passion sans frein. Les Persans justifient leur conduite, en citant ce passage de leur législateur: „*Gardez Votre religion et Vos femmes.*"

Comme pour donner plus d'importance a cet avis, on ajoute que le sage, qui le donna, étoit près de mourir. Il profita de ses derniers momens, pour résumer de cette manière ses sublimes instructions.

Autre pays, autres moeurs! — Le sage législateur des Persans seroit un fou chez nous.

Vous et moi, mon amie, nous verrons dans l'auteur de cette loi, moins un insensé, qu'un homme injuste et cruel. Dans un pays, où le repos, qui va jusqu'à la mollesse, est le suprême bien, il étoit naturel d'éviter aux époux les inquiétudes, qui donneroient une trop grande liberté, accordée aux femmes, et surtout à celles d'Asie, dont l'oisiveté nourrit et augmente les défauts. Mais pour réduire cette liberté, faut-il les enfermer? Pour être tranquille sur la conduite de sa femme, faut-il en faire sa prisonnière? N'est-ce pas s'opposer au but du Créateur, que de retrancher les femmes de la société? La civilisation ne leur doit-elle pas tout ce que peuvent opérer la

douceur et la bonté? Pour être quelquefois nuisible, leur influence n'en a pas moins été souvent avantageuse. Leur état servile en Asie ne leur laisse aucun exercice de leur raison; mais là, comme ailleurs, elles peuvent agir et penser sagement, quand on veut bien le leur permettre. Car le despotisme des hommes sur les femmes s'étend ici jusqu'à la pensée. Vous concevez, d'après celà, quels peuvent être les liens qui les unissent. Où l'homme s'attribue tout, la femme est sotte ou fourbe.

Les sérails ou harams ont les murs non seulement très élevés, mais quelquefois doubles et triples, et qui en font de véritables prisons.

La jalousie des Persans va jusqu'à tendre un pavillon autour de la fosse, afin que les assistans ne puissent pas même voir le corps de la femme, qu'on enterre.

Il est très difficile de savoir rien de certain, de ce qui se passe dans les harams, que l'on peut appeler un monde inconnu, surtout ceux du palais du roi. Il y a, dit-on, des offices pour toutes les choses nécessaires à la vie, comme des tailleuses d'habits, des cordonnières, des cuisinières, des vieilles filles, qui exercent la médecine, et qui préparent les remèdes; il y a mosquées et

cimetières; on y trouve enfin tout ce qu'il y a dans une ville, et un haram est en grand, ce que le plus grand couvent de nonnes est en petit.

L'appartement des femmes est ordinairement le lieu le plus magnifique des palais de Perse. C'est là, où le Seigneur du lieu est le plus souvent, et où il passe la plus grande partie de sa vie, dans le sein de sa famille.

Le haram du roi est séparé en divers corps ou palais, qui n'ont nulle communication l'un avec l'autre. Quand le roi meurt, celles qui ont été ses femmes, sont mises dans un quartier à part pour le reste de leurs jours. Vous comprenez aisément, combien elles craignent ce terrible moment, et quels cris affreux retentissent dans l'air à la mort du roi. Ordinairement on met à la porte de ce quartier de rebut une garde d'eunuques, qui en empêchent l'entrée à tout autre qu'aux employés.

Si le roi a un fils, il est aussitôt relégué dans un quartier du haram. Sa mère s'y retire ordinairement avec toute sa suite, pour lui tenir compagnie.

Le haram du roi de Perse est incomparable pour la beauté des femmes, qu'il renferme.

Celles-ci ne vont jamais en visite hors de leurs palais, et en général les grandes dames de Perse sont celles, qui sortent le moins. Une femme, lorsqu'elle sort, mène avec elle presque toute sa suite, filles et eunuques: mais elle n'en est pas moins accompagnée de plusieurs surveillans et vieilles femmes, placées auprès d'elle par son mari, et pour ces occasions.

Lorsque les femmes de qualité sortent de logis, et vont à la ville, ce qui n'arrive guère que de nuit, un nombre de cavaliers marchent cent pas devant, et un autre nombre cent pas derrière, criant *Couroue!* mot Turc, qui signifie *défense, abstinence*, et qui dans cette occasion veut dire, *que tout le monde se retire, que personne n'approche.* Ce cri fait peur en Perse, et l'on obéit dès la première fois, qu'on l'entend. Chacun fuit, comme si la peste approchait. Des eunuques à cheval, avec de longs bâtons à la main, marchent entre ces cavaliers et les femmes, pour frapper ceux, qui ne se sont pas retirés. Cette punition est administrée par eux avec plus ou moins de fureur, suivant la qualité de la dame, qu'ils conduisent. Si ce sont des femmes du sérail du roi, il y va de la vie de tout homme, qui se trouveroit sur le chemin, ou dans l'espace marqué, c'est à dire dans toute l'étendue, renfermée entre le cortège et le lieu d'où l'on peut l'appercevoir.

Les auteurs les plus anciens conviennent n'avoir jamais vu en Géorgie une femme marquée de la petite vérole. Les sérails du Grand Seigneur et du Shàh de la Perse ont été de tout tems fournis principalement de Géorgiennes et de Circassiennes, renommées par leur beauté. Les parens de ces victimes mirent eux-mêmes leurs filles à l'encan, et la beauté fixant le prix, on chercha tous les moyens de la conserver; la cupidité inventa l'art d'inoculer la petite vérole, qui depuis lors cessa ses ravages.

De La Motraye dit y avoir vu des vieilles femmes, chargées de l'inoculation, s'en acquitter par une opération très simple.

LETTRE 36me.

Tiflis, le 10 Février 1812.

J'ai vu aujourd'hui le cabinet d'histoire naturelle et la bibliothèque du feu comte Moussin-Pouschkin, le naturaliste. Ce que j'y ai le plus admiré, c'est la collection des animaux, oiseaux et quadrupèdes de ces contrées. Malheureusement rien n'est bien conservé, et ce cabinet n'offrira bientôt que les débris de tout ce que le comte

Pouschkin a ramassé avec tant de peines et de soins. J'y ai remarqué une collection de minéraux, qui doit être très riche, puisque le feu comte, savant minéralogue, a été chargé de la direction des mines en Géorgie; sur la route de Bambak, province limitrophe de celle d'Erivan, on trouve de riches mines de cuivre et d'argent.

Nous venons d'apprendre que le Gouverneur-Général est déjà arrivé à Bakou.

Quoique je Vous aye déjà parlé dans une de mes précédentes du feu éternel, que les Indiens conservent jusqu'aujourd'hui près de Bakou, je vais Vous communiquer des notions assez curieuses, que j'ai obtenues sur ce sujet.

Les Guèbres, restes des anciens Persans, sont répandus en divers endroits de la Perse, et aux environs de Bakou. Ils croyent à un être suprême, qu'ils se représentent sous le feu sacré, qu'ils entretiennent, et qu'ils adorent. Le soleil est, selon eux, la grande intelligence, et le père de toutes les productions sensibles. La lune est la seconde intelligence; viennent ensuite les autres planètes. Ils croyent que les éclipses arrivent, parceque la lune est oppressé par quelque intelligence supérieure, qui la reduit à ce triste état. Ils admettent en outre des anges, qu'ils appellent des Dieux

subalternes, et deux principes des choses, la lumière et les ténèbres, l'une pour les choses bonnes, les autres pour les choses mauvaises.

Leurs prêtres sont les mages. Ce sont eux, qui entretiennent le feu éternel, comme les vestales faisoient à Rome.

Leur principal temple étoit dans une montagne, près de Yead. Là étoit leur Pyrée, ou le foyer du feu éternel.

Zoroastre, qu'ils appellent Zerdouche, est leur prophète. Il fut le chef de la secte des mages, et vécut du tems des rois de la seconde race, à peu près 13 cents ans après le déluge, selon la chronologie Persane.

Tous les auteurs Mahométans le font originaire de Chis, ville de la province d'Aderbedjan. Il est certain, que les plus célèbres temples des ignicoles s'y trouvoient, d'où aussi est venu le nom d'Aderbedjan, qui signifie *pays de feu*.

Le lieu, où aujourd'hui le feu éternel est encore entretenu, se trouve à 15 vertes de Bakou. Dans les environs est une immense caverne, où l'on conduit le bétail lors du plus fort de la chaleur,

et où le fameux et redoutable brigand Stenko-Rasin avoit son repaire.

Autrefois il y avoit une maison de pierre près du feu sacré même; elle étoit composée de 6 chambres, où 12 Guèbres avoient leur demeure; deux de ces religieux, pris à tour de rôle, étoient occupés tout le jour à invoquer le soleil, et à lire les livres saints. Dans ces livres, ainsi que d'après les traditions les plus anciennes, le feu sacré a commencé à brûler dans ces lieux depuis des millions d'années. Satan, qui avoit tourmenté le genre humain, fut lancé par Dieu, touché du sort des hommes, dans ce gouffre profond, où aussitôt un feu s'est allumé, qui depuis a été alimenté par la graisse de satan, prodigieusement grand et gros. Mais pour que ce malin diable ne réussisse pas à s'échapper par quelque ruse infernale, il est ordonné aux Guèbres de surveiller le feu, et d'invoquer jour et nuit l'assistance du ciel.

Le feu éternel brûloit autrefois dans une fosse, qui avoit 20 toises de longueur, et 2 toises de profondeur. Le fondement en est de rochers. La flamme ne s'élève pas au-delà de 3 toises.

Il est surprenant, que depuis le tems que ce feu existe, la fosse ne soit pas devenue plus

profonde, d'autant plus que par l'effet de ce feu l'on reduit en poudre les pierres calcaires, qui se trouvent à proximité; circonstance dont on tire parti, pour faire de la chaux, en plaçant plusieurs morceaux de pierres calcaires, autour desquels on répand de la paille, qu'on allume au feu sacré. Alors la flamme sort avec bruit de la terre, elle pénétre les pierres calcaires, qui au bout de trois jours sont réduites en chaux, qu'on transporte à Bakou.

Le feu éternel est alimenté par la naphte, qui aux environs jaillit en abondance de la terre, et dont il y a à quelque distance plusieurs sources, où on le puise à certaines époques, et pour des valeurs considérables. Les Persans entr'autres s'en servent dans leurs vernisseries. La naphte allumée répand une fumée noire et épaisse, et une odeur désagréable; le feu sacré ne répand cependant ni fumée ni odeur.

Les Guèbres se servent de ce feu dans leur maisons. Ils ont dans leurs chambres une petite fosse, entourée de quelques pierres, sur lesquelles ils posent un chaudron, pour y préparer leur nourriture. Ils allument un peu de paille au feu éternel, la jettent sous le chaudron; alors toute la fosse est aussitôt en flammes, et le manger est préparé plus vite, que si l'on avoit brulé du bois.

Lorsqu'ils veulent éteindre le feu, ils couvrent la fosse d'un feutre humide, et il ne se rallume, que lorsqu'on y porte derechef de la paille, de l'herbe ou un morçeau de bois allumés.

En hiver ils se servent de cette fosse, pour s'y chauffer, et peuvent y entretenir le feu aussi long-tems qu'ils veulent; il leur tient aussi lieu de lumière: ils enfoncent dans la terre devant leurs lits un jonc, qu'ils entourent de terre glaise à l'une des extrêmités; ils posent dessus un bouchon, également de terre glaise. Lorsqu'ils otent ce bouchon, et portent du feu à l'embouchure du jonç, celui-ci brule comme une bougie, sans jamais se consumer; le feu ne s'éteint, que lorsqu'on repose le bouchon.

Ils savent faire une très jolie illumination avec ces joncs; ils en enfonçent plusieurs en terre, qui en soutiennent d'autres, placés en pyramide. Toutes les extrêmités allumées produisent un effet singulier.

Un feu, qui sert également à chauffer, à cuire et à éclairer, sans consumer du bois, convien-droit beaucoup en Europe, surtout pour les pays, où le bois est rare, et particulièrement pour la classe des indigens. L'admirable industrie des Anglois est parvenue à imiter en quelque sorte

ce feu par un gaz, dont le conseiller Soboleffsky a fait usage depuis peu pour les thermolampes, établis à St. Petersbourg.

Aux bords mêmes de la fosse, où brule le feu éternel, l'herbe croit, et la végétation y est même assez vigoureuse; à une distance de 80 toises il y a un grand et beau jardin, et deux puits d'une eau excellente.

Dans la circonférence de plusieurs verstes du feu sacré la terre est toute imbue de naphte; partout où l'on fait un trou dans la terre, la flamme en sort, dès qu'on y porte du feu, et ce feu ne s'éteint jamais de lui même.

Les ignicoles n'adorent point d'images. Parmi les animaux, ils révèrent les vaches, dont ils ont un soin particulier, et qu'ils ne tuent jamais, non plus que les veaux. Le lait est leur principale nourriture.

Ordinairement ceux, qui surveillent le feu éternel, vont presque tout nuds. Ils portent autour du cou des colliers de petites pièces de bois rouge; leur front est teint jusqu'au nez avec de la bouse de vache fraiche, et du safran, usage général chez les Indiens.

Ils font leurs prières avant et immédiament après le lever du soleil, et ils ont coutume de s'asseoir auprès d'un bassin rempli d'eau, de s'y laver, et d'y jeter une pièce de monnoie, par reconnoissance, disent-ils, de ce que l'eau les ait décrassé; l'argent est distribuè aux pauvres.

Les sources de la naphte noire, qui sont à la distance de cinq verstes du feu sacré, étoient au nombre de 52, lorsque les Persans en etoient en possession, et en faisoient un objet de trafic considérable. Aujourd'hui ce nombre a beaucoup diminué.

Ces sources sont d'une profondeur de 20 toises, dont une seule, lorsqu'elles étoient plus abondantes, fournissoit journellement jusqu'à 300 batmans de naphte. Le batman contient 15 livres de Russie.

La naphte, dont les sources sont si près de Bakou, est un article d'autant plus lucratif pour la couronne, qu'il est aisé de le transporter par mer de cette ville.

Les habitans de ces contrées se servent de la naphte, pour en arroser leurs toits plats, ce qui empêche que la pluïe ne pénètre dans leurs maisons; ils en teignent la peau de leurs buffles

vivants, ce qui préserve ces animaux des piqûres dangereuses des moucherons.

La naphte noire, lorsqu'on l'allume, donne une forte fumée; les pauvres gens, qui habitent les côtes de la mer Caspienne, s'en servent aussi dans leurs lampes, et leurs foyers.

La naphte blanche s'allume aisément, et brûle même sur l'eau. Quelquefois on s'amuse à en jetter une portion dans la mer, et de l'allumer lors du crépuscule; l'effet en est admirable, et toute la mer et les bords des petites isles paroissent être en flammes.

A la distance de 4 verstes de la source de la naphte blanche il y a un endroit, appelé le lieu du feu. En s'en approchant, on sent une odeur sulfureuse, et l'on voit sur l'espace d'une verste une flamme bleuâtre, surtout lorsque le tems est sec, et qu'il fait nuit. Des tisserands ont ici leurs demeures, et travaillent le soir à la lueur de ce feu; ils enfoncent des joncs dans la terre, les allument, et en font autant de flambeaux.

Dans les environs de Bakou on voit encore une autre espèce de feu; en automne, après la pluie, et lorsque l'air est chaud, il semble que de grandes masses de feu s'élancent du haut des

montagnes, ou se répandent dans les plaines. Mais ces flammes n'allument ni ne chauffent.

Nulle part il n'y a des coups de vent aussi violens, qu'à Bakou, qui proprement s'appelle Badku, ce qui signifie montagne des ouragans. Ces ouragans entrainent dans la mer le bétail et les hommes, qui se trouvent près du rivage; ils enlèvent quelquefois des pierres d'un poids considérable.

Dans plusieurs endroits bas auprès de Bakou l'eau s'amasse pendant l'hiver, qui lors de l'été s'évapore, et laisse une croute de sel, dont la vente donne un produit considérable pour la ville.

Voilà, mon amie, quelques détails sur les merveilles, qui se trouvent près de Bakou. Ils m'ont paru d'un intérêt assez grand, pour mériter Votre attention.

LETTRE 37me.

Tiflis, le 12 Février 1818.

J'ai assisté ces jours-ci à une noce, et j'ai vu ce matin un enterrement. Voici les usages des Géorgiens dans de pareilles occasions.

On se marie ici très jeune; souvent la nouvelle mariée n'a que 12 ans, et le mari 15. Quelquefois on est promis dès le berceau, mais la plûpart du tems on ne se connoît point. De fondation, il est défendu au promis de voir sa promise avant le jour de mariage. Les fiançailles se font à l'église, et la cérémonie est conforme à celle du rite grec, à l'exception que la fiancée est couverte d'un voile, qui ne permet pas même au futur époux de connoître les traits de la femme, qu'on lui donne; car le mariage est ici plus une affaire de spéculation, qu'une affaire de coeur. Au sortir de l'eglise ce même jour des fiançailles on a coutume de tirer des coups de fusil en l'honneur des jeunes promis.

Le jour du mariage, l'épouse couverte d'un voile qui descend jusqu'aux pieds, surchargée de bijoux et d'ornemens, est placée sur un tapis, assise comme de coutume, les pieds pliés et croisés sous le corps. Pour completter sa ressemblance avec les pagodes de l'Inde, ce simulacre de femme et d'épouse, reste un jour entier dans la même position, sans manger et sans boire, et qui plus est, sans proférer une parole. Il semble vraiment qu'en Géorgie le mariage étoit placé dans la cathégorie de ces associations, auxquelles on ne peut être admis, qu'après les plus grandes épreuves.

Ce qui doit un peu consoler la pénitente, c'est que le fiancé est soumis aux mêmes cérémonies. Introduit dans la maison, il se place à côté de sa belle inconnue, garde la même position, et aussi longtems observe le silence. S'ils se tournoient quelque peu le dos, cela ressembleroit tout à fait à une longue bouderie. Mais dans la position soumise qu'ils prennent et qu'ils gardent, ils semblent plutôt se dire réciproquement: „On nous marie; ne m'en veuillez pas; ce n'est pas ma faute.“

A la fin des noces on ôte le voile de la mariée, et souvent ce n'est qu'alors que l'époux peut juger de ses traits. Un repas plus ou moins somptueux finit la fête.

Je fus présente, lorsque le voile fut enlevé à une Géorgienne, qu'on venoit de marier; j'ai tâché d'observer l'émotion que devoient, ce me semble, éprouver deux époux, en se voyant pour la première fois; mais j'ai eu beau scruter leur phisionomie, je n'ai vu dans la femme qu'une statue; l'homme a marqué quelque légère satisfaction à la vue de son épouse, très jeune et assez jolie. Elle eut été plus jolie à mes yeux, si elle n'eut pas appelé l'art à son secours. Ses joues platrées de fard, ses sourcils grossièrement peints et réunis, la masse de perles fines et de diamants

dont elle s'étoit affublée, la diffiguroient entièrement.

Des mariages faits de telle sorte rendent fort douteux le bonheur domestique des Géorgiens. On a souvent répété, que le mariage étoit une loterie; ce mot plaisant fut sans doute imaginé, pour consoler les époux malheureux. Mais la raison, plus forte que la plaisanterie, n'établit point le hazard, arbitre du sort des époux. Elle fait dépendre leur bonheur d'un rapport de principes et de goûts, dont il faut s'assurer avant de s'unir. Ces associations sans choix et au hazard, ne peuvent convenir que dans les contrées, où le mariage n'est qu'un moyen de se procurer un état et des richesses dans ces pays, où l'esclavage et l'indifférence sépare la femme du mari.

Si la douleur de la veuve marque l'affection de l'épouse, on pourroit se méprendre sur les sentimens des Géorgiennes. J'ai vu enterrer un homme ce matin. Sa femme est restée prosternée plusieurs heures devant le cercueil. Ses pleurs inondoient son visage, sa douleur s'exhaloit par des cris et des gémissemens profonds; au nom souvent répété de son époux, elle s'arrachoit les cheveux, se frappoit le sein. Tout en elle marquoit et la douleur et ses affreux déchiremens. Mais . . . . c'est l'usage.

Dans le cortège funèbre le cheval du défunt précède le cercueil; la selle et les étriers sont posés à rebours; ses armes sont portées par ses gens, sa famille ferme la marche, en poussant à tous momens des cris de désespoir. C'est encore l'usage.

Lorsque le défunt est enterré, la veuve retourne chez elle, où elle reste assise à la même place, entourée de ses femmes en deuil, gardant toutes un morne silence. Cette dernière cérémonie d'usage, dure six semaines. C'est comme qui diroit la quarantaine de la douleur.

Vous jugerez comme moi, mon amie, que ces démonstrations si outrées dans leur mesure, si réglées dans leur terme, ne peuvent pas être sincères.

LETTRE 38me.

Tiflis, le 14 Février 1812.

L'époque à laquelle je suis arrivée dans ce pays, ne me permet pas de juger par moi même de tous les avantages du climat. J'ajouterai donc, à ce que j'ai vu, ce que j'ai appris, pour Vous donner une idée des produits de la Géorgie.

Son climat est à peu près celui de Naples. Il est si doux, qu'à la mi-janvier la colchique du printems est en fleur; en février l'amandier commun, d'autres ârbres fruitiers, et grand nombre de plantes, sont également en fleurs. La végétation y est en général plus vigoureuse et plus belle, que dans nos contrées septentrionales. Le pays abonde en fruits d'une qualité exquise, et la verdure même y est d'un foncé et d'une fraicheur admirable.

Voici les productions principales du Caucase et de la Géorgie.

L'orme commun et *l'orme rouge* se trouvent en quantité sur le Caucase. En Sibérie l'on prépare des feuilles de cet arbre un thé très salutaire.

Le chêne se trouve en abondance le long du Terek, *le platane* se voit surtout en Géorgie.

Le hêtre ne croit nulle part si bien que sur le Caucase, et l'olivier sauvage sur les bords de la mer Caspienne jusqu'au Terek. Les Tartares et les Arméniens se servent des fruits de cet arbre dans leur nourriture, et en préparent entr'autre un jus, qu'ils appellent *Tolkan*.

L'amandier nain se trouve en quantité dans les

steppes du Don, et le *sorbier* sur le Caucase. On prépare des fruits du dernier une eau de vie excellente.

Le frène croit sur le Caucase, *le murier* sur le Terek, ainsi que *le murier blanc*, ordinairement en forme d'arbrisseau, mais qui ne sert pas moins à la culture des vers à soïe; il pourroit y être soigné davantage, et être d'un revenu plus considérable.

L'épine vinette se trouve en abondance sur le Terek et le Caucase. On en retire une couleur jaune, avec laquelle on teint, surtout à Astrachan, le maroquin et la soïe.

Le caprier se propage le long du Terek et du Kuma. Au mois d'août cet arbrisseau porte à la fois des boutons, des fleurs et des fruits; ces derniers, préparés avec du sel et du vinaigre, sont d'un goût exquis.

La réglisse croît sur le Kuma.

La vigne est en abondance et excellente tout le long du Terek, et dans une grande partie de la Géorgie; elle pourroit être mieux cultivée sur le Terek, le climat et le terrain y sont très favorables. On pourroit en tirer un excellent vin.

En Géorgie la vigne prospère très bien, surtout en Kahétie, dont le vin est renommé.

Dans le Mazanderan (l'ancienne Hyrcanie), les vignes s'entrelacent autour des arbres, parviennent à la grosseur d'un homme, et croissent si haut, qu'on ne peut qu'avec peine atteindre les grappes.

Dans ce beau pays, qui est un véritable paradis terrestre, il y a, surtout sur les bords de la mer Caspienne, des forêts immenses d'orangiers, d'amandiers, de citroniers et de grenadiers. Tout y est jardin, et la nature paroît s'être plû à y répandre ses plus belles productions. Mais comme rien ne sauroit être parfait, l'air y est mal sain, surtout à cause de la proximité de la mer et de quelques marais; tout y prospère, hormis l'homme. Abaz le Grand, qui favorisoit cette province, pays natal de sa mère, y avoit transplanté de nombreuses colonies, mais sans succès; elles furent victime du mauvais climat. On admire encore aujourd'hui les restes des magnifiques jardins, établis par Abaz; mais où l'homme n'a pu tenir, les bêtes sauvages ont de tous tems prospéré.

„*L'affreux Caucase fut ton berceau, et tu suças le lait d'une tigresse d'Hyrcanie!*" dit Armide à Armand dans le poëme de Tasse.

Le coton est excellent sur le Terek, mais il n'y est pas cultivé, comme les lieux le permettroient, vû la quantité d'eau qu'ils fournissent. Si la culture de cette plante y étoit aussi soignée, qu'elle le mérite, elle pourroit fournir assez de coton pour les manufactures de toute la Russie.

La culture *du tabac* est aussi très négligée sur le Terek.

Le chanvre sauvage se trouve en abondance sur le Terek, et les Tartares, ainsi que les Cosaques s'en servent comme de chanvre ordinaire.

La garance croit aussi sur le Terek, du coté du Caucase, où cette plante paroît être originaire.

Le sézame, appelé *kuntschuk* dans ces contrées, y croit en abondance. L'huile qu'on en retire, approche beaucoup de celui de Provence.

La moutarde y est excellente.

Un aussi beau pays que celui de la Géorgie et du Caucase, ne peut qu'être riche en arbres fruitiers.

L'amandier croit aux environs de Kislär et dans quelques endroits sur le Terek dans des jardins.

Près de Tiflis sur le Terek et presque dans toute la Géorgie il est sauvage, ainsi que le *poirier*, le *pêchier* et *l'abricotier*. Les *pruniers*, les *cérisiers* et les *pommiers* sont aussi sauvages dans ces pays, où l'on ne connoît guère la culture des jardins.

Les melons et *les melons d'eau* sont excellents, sur toute la ligne du Caucase et en Géorgie, ainsi que les *asperges* qui s'y trouvent en grande quantité. La culture des champs dans ces pays est peu soignée, la nature y est prodigue, et le climat y rend l'homme paresseux.

Le *mays* est cultivé sur le Terek, aussi qu'en Géorgie, mais trop peu. Cette plante est d'un grand avantage, elle offre une nourriture saine à l'homme; les animaux peuvent être nourris de ses feuilles, et dans les contrées, où le bois est rare, la paille peut servir au chauffage.

Le *millet* est cultivé sur les bords de la mer Caspienne et ceux du Terek, où son produit donne le centuple. Les Arméniens surtout l'aiment beaucoup, et en font un mets favori, qu'ils nomment *Pasta*.

Le *riz* est également très soigné sur les bords de la mer Caspienne et ceux du Terek. On ne

peut le cultiver, qu'à force de submerger le terrain qui doit le produire, ce qui rend le pays mal-sain à cause des exhalaisons des marais, qui se forment à la suite de ces fréquentes submersions. Autrefois le riz étoit cultivé tout près de Kislär; mais depuis qu'on a vu, que ces travaux se faisoient aux dépens de la santé des habitans de la ville, on n'a plus permis de le cultiver, qu'à une distance de 50 verstes.

Les bords de la mer Caspienne offrent un terrain très fécond pour une multitude de productions, mais toutes les vingt à trente années les sauterelles y font d'horribles dégats.

Le *seigle*, le *froment*, *l'orge*, *l'avoine*, le *blé sarrasin* ne prospèrent pas en Géorgie, ni sur la ligne du Caucase.

La culture des abeilles est très soignée tout le long du Terek, et surtout par une partie des habitans du Caucase.

Le Caucase est le pays natal de la rose, et la nature, prodigue de ses dons envers ces contrées, y a sans doute renfermé des plantes, encore inconnues à nos botanistes.

LETTRE 39me.

Tiflis, le 16 Février 1812.

Nous avons reçu la fâcheuse nouvelle, que des troubles viennent d'éclater en Kahétie. Si cette révolte n'est pas étouffée dès sa naissance, il y a lieu de craindre un soulévement général.

Des troupes marchent vers la Kahétie, qui a toujours été le foyer de ces sortes de rebellions, fomentées ordinairement par le fugitif Czar de Géorgie Alexandre, et par la cour même de la Perse.

Nous sommes tous ici dans une vive inquiétude, vû surtout l'absence du gouverneur-général.

LETTRE 40me.

Tiflis, le 18 Février 1812.

J'ignore si cette lettre Vous parviendra, la communication étant interrompue par la révolte, qui fait tous les jours des progrès effrayants, et qui a déjà gagné les habitans du Caucase.

Nous sommes ici comme bloqués, et nous attendons avec la plus vive impatience le retour du gouverneur-général.

Qu'il est fâcheux, que la Géorgie, pays si beau d'ailleurs, soit presque continuellement exposé aux fléaux de la famine, de la peste et de la révolte.

Ici les calamités les plus cruelles se trouvent réunies: devant nous est le Caucase avec ses précipices et ses avalanches, derrière sont les Turcs et les Persans, la peste et la révolte au milieu, et la famine partout.

La famine menace la Géorgie chaque année, où la récolte n'a pas été abondante, et où le passage du Kachaour a mis obstacle au transport des vivres, qui arrivent de la ligne du Caucase. L'introduction de la culture des pommes de terre en Géorgie mettroit ce pays à l'abri d'une pareille calamité.

Depuis que je n'entends plus parler que de revolte et des horreurs, qui en sont les suites, la Géorgie me déplait, et la nature même, quoiqu'elle s'embelisse tous les jours, a perdu pour moi tous ses attraits.

Je n'ai pas le courage de Vous écrire d'avantage: je suis triste. Ces idées de révolte, et chez un peuple aussi cruel, ont atteint fortement à mon repos; je sens, que je ne pourrai plus en

jouir, que lorsque, parvenue avec ma famille au delà du Caucase, j'entreverrai le moment de me réunir à Vous.

LETTRE 41me.

Tiflis, le 28 Février 1812.

Après quelques jours d'anxiété et de tristesse, l'arrivée du gouverneur-général a dissipé toutes nos craintes; elle va aussi mettre fin à la révolte de Kahétie, où il s'est rendu lui-même.

Nous avons déjà la nouvelle, qu'il a battu et soumis les insurgés, et que la tranquillité ne sauroit tarder à succéder aux troubles, qui commençoient déjà à dévenir très sérieux. Le vaillant gènèral, commandant de WladiCaucase, secondé par le colonel Kasibek, a balayé la route du Caucase.

Je ne dois pas Vous laisser ignorer qu'un courrier vient d'arriver de St. Petersbourg avec un ordre, qui rappelle le gouverneur-général auprès de S. M. l'Empereur. Cela ne peut manquer d'influer sur notre sort. Mais au lieu de se fatiguer l'esprit par de vaines conjectures, il vaut mieux

s'en remettre aux décrets de la providence, et quelqu'ils soyent, s'y soumettre aveuglement.

Nous attendons à chaque moment le retour du gouverneur-général, qui sera bientôt remplacé; alors notre sort sera décidé.

Hier nous apprîmes, qu'une avalanche s'est précipitée de la Goudgara, et a enséveli un transport, destiné pour la Géorgie. Plusieurs personnes ont péri.

LETTRE 42me.

Tiflis, le 20 Mars 1812.

Les troubles ont cessé, et le gouverneur-général est de retour.

Ma santé ayant beaucoup souffert, surtout pendant l'époque, où nous avons véeu ici dans l'inquiétude et les allarmes, j'ai consulté les médecins, qui me conseillent unaninement de quitter la Géorgie, dont le climat ne me convient point. Ainsi il est décidé, ma chère amie, que je partirai au commencement du mois de Mai avec l'épouse du gouverneur-général pour St. Petersbourg. Quelle joie pour moi de Vous revoir, quelle perspective

ravissante! elle me fait oublier tout ce qui est entre Vous et moi, le Kachaour, Kobi, 3000 verstes!

Mon mari attendra ici son sort. S'il ne peut décidement pas m'accompagner, il me rejoindra aussi-tôt que possible.

LETRRE 43me.

Tiflis, le 15 Avril 1812.

Tout est arrangé. Le gouverneur-général vient d'être relevé par son successeur, et de partir pour sa nouvelle destination, accompagné des regrèts de la Géorgie et de toutes les personnes, qui ont eu l'honneur de servir sous ses ordres. Madame son épouse attendra le commencement du mois prochain, pour se rendre avec moi à St. Petersbourg. Le Kachaour est encore impraticable, et l'épouse du nouveau gouverneur-général vient de le franchir avec beaucoup de peines, et même avec danger.

Le nouveau chef de mon mari nous témoigne beaucoup de bienveillance, ainsi que Madame son épouse. Il a notifié à mon mari l'ordre de se rendre incessament en Perse, pour y traiter de la paix.

A la suite de ces arrangemens imprévus, j'éprouve autant de joïe que de peines. Quand je pense à ma séparation d'avec mon époux, je me console par l'idée, que la mission dont il est chargé, sera aussi intéressante qu'honorable; puis en m'éloignant de lui, je me rapproche de Vous. Mon coeur a besoin de s'entourer d'espérance, pour résister à toutes les attaques de la crainte et du chagrin.

LETTRE 44me.

Tiflis, le 5 de Mai 1818.

Tout est préparé pour notre départ. Le vieux commandant de WladiCaucase, qui est ici, nous accompagnera avec une compagnie de chasseurs jusqu'au delà des montagnes; le Kachaour, dit-on, est encore couvert de neige, qui n'y fond que vers la fin de ce moïs. Néanmoins Madame l'épouse du général, à qui il tarde de rejoindre son époux, veut absolument partir ces jours-ci, et soumise à sa volonté, il ne me reste qu'à implorer, pour le terrible passage du Kachaour, l'assistance du ciel pour moi et mes pauvres enfans.

Mon mari vient de partir pour la Perse; il se rend à Tauris, située dans l'ancienne Médie,

auprès d'Abaz Mirza, prince royal et héréditaire de la Perse.

La chaleur est déjà excessive, et il fera tout le voyage à cheval par un chemin très pénible et quelquefois peu sûr. La suite consiste en un dragoman, quelques cosaques et un valet de chambre. Les voeux d'une tendre épouse le suivront dans le cours de ce pénible voyage.

Vous n'aurez de mes nouvelles, que lorsque je serai arrivée à Géorgiewsk, dont le gouverneur civil est l'oncle de mon mari, et où nous comptons rester un couple de jours.

LETTRE 45me.

Géorgiewsk, le 28 Mai 1812.

Vous êtes inquiète sans doute, ma bonne amie; depuis Tiflis, que j'ai quitté, il y a 3 semaines, Vous n'avez pas reçu de mes nouvelles.

Le premier usage que je fais des forces, que je commence à recouvrer, est de Vous écrire: mais aurez Vous le courage d'apprendre toutes mes souffrances?

J'ai derrière moi la Géorgie et le Caucase, mais si Vous saviez, chère amie, ce qu'il m'en a couté!. Le passage du Kachaour a été plus pénible encore à mon retour, qu'à mon premier voyage.

Nous partîmes en calèche de Tiflis le 5 de mai; à Kobi d'autres équipages nous attendoient.

Notre trajet jusqu'à Passananour fut heureux. Delà à Kachaour il y a, comme Vous Vous le rappellerez, peu avant la station, le Kachaour, montagne très haute et escarpée, que j'avois descendue avec tant de peine, en me rendant en Géorgie. Heureusement la neige étoit déjà fondue sur la plus grande partie de cette montagne; il me falloit cependant monter pendant plus de trois heures, pour arriver au sommet, où l'hiver étoit encore dans toute sa force. Ces trois heures de marche furent d'autant plus pénibles, que je portois sur mes bras ma petite Cathérine, que je ne voulois confier à personne. André étoit porté par une de mes servantes. Arrivés de Passananour à l'endroit, où notre calèche tomba, j'observai la place, où nous fûmes précipités. J'eus peine à comprendre, comment nous avions échappé à la mort. Les habitans eux-mêmes ont horreur de cet endroit, et le montrent aux passans, en leur racontant avec des signes de croix notre catastrophe.

A Kachaour il falloit nous préparer pour le passage de la Goud- et Kristowa-Gara, que Vous connoissez déjà par mes lettres précédentes.

Nous apprîmes, que ces montagnes étoient encore couvertes de neige, ainsi que la partie supérieure du Kachaour, et que le passage étoit plus pénible dans ce moment, qu'au mois de Novembre. Le sentier n'étoit pas assez large, pour qu'on put y passer en corbeille, traînée par des boeufs, comme je l'avois fait la première fois; il fut donc résolu, que Madame l'épouse du Général seroit portée sur une chaise. Quant à moi, je m'acheminai à pied, ayant ma petite Cathérine sur les bras; mon André fut porté par un des deux chasseurs, qu'on m'avoit heureusement laissé, graces aux bontés du nouveau Gouverneur-général, homme généreux et compatissant.

C'étoit un jour de dégèl, ce qui rendit mon passage doublement pénible: j'enfonçai à chaque pas dans la neige, et avant même d'être arrivée au sommet de la Goudgara, j'étois trempée jusqu'aux os, et mourante de lassitude.

Je frémis encore, en Vous retraçant mon horrible situation.

Arrivée au commencement de la Goudgara, à

peine avois-je jeté un coup-d'oeil sur cette périlleuse descente, dont je ne Vous ai donné qu'une foible idée, que mes genoux fléchirent, et que je tombai évanouïe.

Affreux reveil! J'étois là, sur cette montagne si redoutable, avec mes deux enfans, n'ayant pour assistance qu'un seul chasseur; l'autre, déjà trop fatigué, étoit resté en arrière. Ainsi presque sans assistance humaine, la terrible descente devant moi, d'un côté le gouffre, dont la profondeur me faisoit dresser les cheveux, de l'autre un mur de rochers, couverts d'énormes masses de neige, qui menaçoient de s'écrouler à chaque instant, un sentier d'un pied de largeur, couvert d'une neige profonde, moi-même prête à retomber en défaillance, il ne me restoit que mon courage et ma confiance en Dieu.

C'est avec de tels sentimens, que, me relevant avec peine, je commençai à descendre la Goúdgara, à pieds nuds, — j'avois perdu mes souliers dans la neige depuis le Kachaour; chaque pas étoit un nouveau martyr pour moi, j'enfonçai jusqu'aux genoux dans la neige; à peine pouvois-je porter mon enfant, et un seul faux-pas me précipitoit dans l'abîme! Mes craintes pour mon André, que j'avois dû confier au chasseur, qui lui-même se trainoit à peine, augmentoient mes souffrances.

Je gémissois à haute voix, j'implorois avec ferveur le secours du ciel. Mettez Vous un moment à ma place, et jugez de ma situation.

Le dégèl faisoit craindre des avalanches; le soleil, qui dardoit ses rayons brulans sur la neige, éblouissoit tellement la vue, qu'il me contraignoit autant que la fatigue à me reposer à chaque pas.

Déjà j'étois arrivée, comme par miracle, à la moitié de la descente, quand enfin la nature, épuisée par mes efforts, succombe, — je glisse du côte de l'abîme, — je jette un cri d'effroi et perds connoissance. . . . .

Revenue à moi-même, je me vis sur le bord de l'abîme, soutenue par le chasseur. Le brave homme, au risque de sa propre vie, devint mon sauveur.

Il me fallut rester, prés d'une heure, assise au bord du précipice, ne pouvant me relever, tant j'étois foible. Une sueur froide couvroit mon front, je tressaillai de tout mon corps.

Il étoit déjà midi passé; il falloit ou avancer, ou risquer de périr sur la place. Mes enfans étoient à jeun, et à mesure que je voyois avancer le soleil vers son coucher, je frémissois de l'idée,

d'être encore si loin de Kobi, où il falloit à tout prix arriver avant la nuit.

Je me lève enfin, et après une fervente prière au ciel, je continue à descendre; la fatigue, les angoisses et la chaleur m'avoient tellement altérée, que je mourrois de soif. Dans ma détresse, je suçai de la neige, ce qui me raffraichit un peu.

Mon pauvre André, qui avoit faim, jettoit des cris, ma petite pleuroit, — tous deux sembloient me reprocher leurs souffrances.

Arrivée enfin au bas de la Goudgara, il fallut encore faire une pause; ensuite je me traînais sur la Kristowa-Gara, que je montais avec une peine indicible et des tourmens cruels. Là, je fus un moment décidée à passer la nuit sur la neige, ayant les pieds nuds rongés par la neige et tout le corps transis de froid et d'humidité.

Le soleil venoit de se coucher, et il me restoit encore sept verstes à faire. Malheureusement la famille assétinienne, qui s'étoit vouée sur la Bigara à l'assistance des malheureux voyageurs, avoit quitté ces affreuses contrées. Cependant l'horreur de notre position me fit tenter un dernier effort, et essayer de me traîner jusqu'à Kobi.

Je vis sur mon passage à la lueur de la lune,

les cadavres des malheureux, qui au mois d'Avril, ainsi que je Vous l'ai marqué, avoient été ensevelis par une avalanche.

Kobi, ce misérable refuge, le plus vilain endroit de la terre, étoit maintenant le comble de mes voeux; en l'apercevant de loin, je tressaillis de joie, comme si j'avois été au terme de mes souffrances.

J'avois mis plus de 14 heures à marcher, à monter et à descendre; jugez de mon bonheur, lorsque je fus arrivée à Kobi.

Pour Vous donner une idée de l'état de détresse, dans lequel nous nous trouvions, il suffit de Vous dire, que le respectable, le compatissant commandant de WladiCaucase, ce vieux guerrier, dont je Vous ai déjà tant parlé, le digne et estimable général Del Pozzo, eut les larmes aux yeux, en nous voyant arriver.

A Kasibeck ce bon vieillard tomba grièvement malade. Il fut placé dans ma calèche, qui nous attendoit à Kobi, et j'eus, quoique malade moi-même, la consolation de pouvoir le soigner jusqu'à WladiCaucase, où il resta convalescent.

Notre trajet de WladiCaucase à Mosdok a été

heureux, et nous devons nous en féliciter, car nous échappâmes à un grand danger.

Les Tchetchenzi, ayant appris que Madame l'épouse du Général étoit en route, avoient le projet de l'enlever, dans l'espérance d'une riche rançon. Heureusement nous partîmes de très grand matin de la dernière redoute, aux environs de laquelle ils vouloient nous assaillir, et nous arrivâmes à la quarantaine de Mosdok, sans accident. Mais notre escorte, en s'en retournant à son poste, fut vivement attaquée par les Tchetchenzi, par dépit d'avoir manqué leur proïe. Si nous avions quitté la redoute de Constantinowskaja une heure plus tard, nous aurions vraisemblablement été pris par les Tchetchenzi.

Après avoir subi à Mosdok, ainsi que mes gens et mes effets, les purifications de la quarantaine, je me rendis à Géorgiewsk, où ma foiblesse, l'état souffrant de ma petite, le désir de revoir plutôt mon mari, et le conseil de son oncle, Gouverneur de cette ville, m'ont déterminée à rester ici, où je me trouve depuis quelques jours.

Les médecins me conseillent d'aller aux bains voisins de cette ville, mais je n'en ai ni l'envie ni le courage; j'attends des lettres de mon mari, qui peut-être sera bientôt de retour de son voyage de Perse.

LETTRE 46me.

Géorgiewsk, le 12 Juillet 1812.

Je ne Vous ai point écrit depuis plusieurs semaines à cause de mes continuelles indispositions et du danger, dans lequel ont été pendant ce tems les jours de ma chère Cathérine. Helas! j'ai cru la perdre, et avec elle le bonheur de ma vie. Le ciel me l'a conservée, et m'a rendu par là, et mes forces, et le courage de vivre.

Hier enfin j'ai eu l'inexprimable joie de recevoir une lettre de mon mari, qui est de retour à Tiflis, et qui, pour se remettre des fatigues de son pénible voyage en Perse, où il est resté deux mois, obtiendra la permission de me rejoindre ici.

Nous nous rendrons alors aux eaux, ce qui peut-être nous fera du bien à tous.

J'ai un peu repris ma gaïeté; j'ai besoin de converser avec la meilleure de mes amis: je m'occuperai au moins pour Vous, en Vous faisant une copie du mémoire, que mon mari vient de m'envoyer, et qui contient la relation de son voyage en Perse. Vous y trouverez des détails curieux sur ce pays. Je profiterai de la première occasion, pour Vous le faire passer.

Après tant de fatigues et d'alarmes, tant de

privations et de souffrances, nous espérons enfin des jours plus heureux: et notre réunion avec Vous, qui approche, ma chère amie, est nécessaire au bonheur, que nous promet notre retour.

LETTRE 47me.

Géorgiewsk, le 15 Juillet 1812.

Ayant appris que mon mari va quitter Tiflis, et que la peste y a éclaté, mes inquiètudes ne me permettent pas de l'attendre, je vais à sa rencontre; je pars pour Mosdok.

Ce fléau est sur toute la route jusqu'à Kobi, et il fait de terribles ravages. Des troubles ont recommencé en Kahétie; ils s'annonçoient avec plus de violence que jamais, mais le nouveau Gouverneur-général les a promptement calmés: cependant la communication entre la Géorgie et la ligne du Caucase a de nouveau été interrompue, et même aujoud'hui le passage n'y est pas trop sûr. Il n'y a que huit jours, qu'un employé a été tué par les revoltés sur le chemin de Passananour à Ananour. J'ai ignoré toutes ces nouvelles calamités jusqu'à ce matin: on avoit eu soin de me les cacher, et j'en dois la connoissance au hazard.

LETTRE 48me.

Konstantinogorsk. à 40 verstés de Géorgiewsk, le 1 Août 1812.

Félicitez moi! Je suis depuis quelques jours aux bains chauds avec mon mari et mes enfans. J'ai retrouvé le bonheur domestique et le repos, l'un si nécessaire à mon coeur, l'autre à ma santé.

Cette heureuse situation me met en état de Vous écrire avec plus d'ordre et de détail.

Vous vous rappellez le trouble, dans lequel je quittai Georgiewsk. Arrivée à la quarantaine de Mosdok, o surprise! le premier objet qui me frappe est mon mari! Je restai quelques minutes accablée du bonheur de cette apparition; il me fallut du tems, pour dissiper l'impression de mes cruelles allarmes.

Mon mari étoit à Mosdok depuis 24 heures, soumis au traitement et aux purifications nécessaires, en venant d'une contrée, en proïe à la contagion. Ces formalités exigeoient encore pour lui une résidence de 24 heures, qui nous parurent courtes, graces à tout ce que nous avions à nous dire, et aux détails des dangers, qu'il avoit courus, en revenant de Tiflis.

Je ne puis disconvenir, que dans nos infortunes,

nous avons cependant un certain bonheur *négatif*, qui nous préserve d'y succomber. Quelques particularités sur ce qui est arrivé à mon mari, depuis notre séparation, vous feront mieux saisir ma pensée.

De retour à Tiflis, il descendit chez le Gouverneur-général, où, après avoir rendu compte de sa mission, il demanda de mes nouvelles, et apprit qu'une dame, qui demeuroit dans la ville, étoit chargée de lui remettre mes lettres. Pressé de les avoir, il y court lui-même, quoique la nuit fût avancée et obscure. Arrivé à une rue très étroite, il heurte un objet, que les ténèbres l'empêchent de discerner; il tombe. On lui crie: gare! c'est une charette de pestiférés! . . . . il se relève avec précipitation, mais le mal est fait, il a touché la fatale voiture, et peut-être les pestiférés qu'elle portoit à l'hôpital. Son anxiété est extrême; car il n'ignore pas, que le moindre contact avec un corps, que le fléau a atteint, suffit pour l'inoculer. Son imagination lui peint déjà l'affreuse fin qui le menace, l'abandon, l'effroi qu'il va inspirer; sa patrie, sa famille, ses enfans, qu'il ne verra plus. Certes, ces craintes peuvent jetter dans le delire, on en peut mourir. J'ose à peine y penser!

Dans cet état, il n'ose voir personne: il passe

la nuit dans une perplexité cruelle; mais le jour paroit, sans qu'il apperçoive aucun symptôme allarmant: le surlendemain arrive encore sans rien de facheux; il ose enfin espérer, et continuant à être bien, il rend grace au ciel, qui lui a conservé la vie.

Peu de jours après cet accident, il lui en arrive un autre, non moins propre à remplir de terreur. Occupé à la chancellerie, et voulant accélérer son travail, il charge un écrivain de copier ses dépêches. Le lendemain on apprend que cet individu vient de mourir de la peste. Nouvel effroi . . . . Heureusement les suites n'en furent pas plus funestes, que la première fois.

Après avoir achevé son travail relativement à sa mission en Perse, il a obtenu un congé, pour venir me joindre ici.

Il a fait le trajet de Tiflis à Mosdok à cheval en moins de quatre jours, non sans courir de nouveaux dangers. Il a vu en route, surtout à Passananour, les ravages de la peste; presque tout le militaire en étoit atteint, et son escorte même étoit suspecte. Aussi, arrivé à la quarantaine de Mosdok, n'a-t-il voulu embrasser ni moi, ni les enfans; il avoit des craintes pour lui-même, ayant été obligé de monter des chevaux de cosaques,

dont les propriétaires étoient morts de la peste, un jour avant. Lorsqu'il se mit en route, il n'y avoit que très peu de tems; que chaque buisson, chaque sommet de montagne menaçoit d'une mort imprévue: partout les révoltés étoient postés en ambuscade, et tiroient sur les passans, dont plusieurs ont été tués,

Quoiqu'il ait heureusement résisté aux fatigues extrêmes d'un voyage à cheval de plus de deux mille verstes dans le climat brûlant de la Perse, à la peste et aux rebelles, Vous jugez bien cependant, qu'il a grand besoin d'un peu de repos, que nous goûtons enfin ici,

Les bains, si propres à reparer nos forces, nous offrent d'ailleurs un agréable séjour,

Konstantinogorsk est une petite forteresse, à 40 verstes de Géorgiewsk. Un grand et beau village, tout près de Konstantinogorsk, peut fournir des habitations aux personnes, qui fréquentent les bains; mais ceux-ci étant à deux verstes du village, une grande partie des malades préfèrent de camper dans des tentes ou des kibitki de Kalmucs sur les lieux mêmes, où se trouvent les eaux minérales. Nous sommes du nombre de ces derniers; nous occupons deux kibitki, non dans la grande place, où sont les bains chauds de la couronne,

mais un peu au delà à gauche, sur une charmante colline, près du bain particulier d'un colonel, et nous usons de ce bain, graces à l'aimable obligeance du propriétaire.

Les kibitki Kalmucs qui nous servent de demeure, sont une espèce de tentes, mais beaucoup plus solides, que les tentes ordinaires. Le feutre, dont on les construit, est soutenu par une charpente très légère, et qui se démonte aisément. Ces habitations se transportent avec facilité d'un endroit à l'autre. Leur forme est celle d'un pain de sucre. Elles ne reçoivent de lumière que de la pointe, qu'on peut découvrir, où de la petite porte, qui leur sert d'entrée. La pluïe n'y pénètre pas; mais quand le feutre en est imbibé, il répand une odeur très désagréable. Une kibitka manque ordinairement de plancher, ce qui est fort incommode.

Plusieurs personnes habitent des palagans, qui sont des huttes de branches d'arbres, dont l'intérieur est quelquefois doublé de nattes; et quelquefois aussi enduit de plâtre ou même de terre.

Le chemin de Géorgiewsk à Konstantinogorosk est très agréable. On avance vers le Beschtau; c'est le nom d'un groupe de cinq montagnes, qui offre un tableau pittoresque, et auprès desquelles se trouvent les bains.

L'Elborus et toute la chaine du Caucase, ainsi qu'une montagne, appelée le chameau, à cause de sa singulière configuration, disparoissent, à mesure qu'on s'approche de Konstantinogorsk.

Les Tcherkesses, dont les domaines ne sont pas éloignés, attaquent quelquefois les voyageurs, et on ne se rend jamais aux eaux sans escorte.

LETTRE 49me.

Konstantinogorsk, le 10 Août 1812.

Les bains paroissent me faire du bien. Je les trouve presque aussi chauds, que ceux de Géorgie, et je n'y puis rester que cinq minutes.

En sortant du bain, il faut d'abord se coucher, et supporter une heure de transpiration, accompagnée d'une grande foiblesse, mais momentanée; ensuite on se porte à merveille le reste du jour.

Plusieurs personnes prennent le bain deux fois par jour.

Il y a dans notre voisinage une autre source également salutaire: elle n'a que dix degrès de chaleur; son eau est aigrelette et fortifiante. On la boit aussi.

Les eaux minérales sont un grand bienfait de la providence; leur usage convenable peut rendre la santé à nombre de malades.

Les médecins en Russie ont dû longtems envoyer aux pays étrangers ceux de leurs malades, dont le rétablissement exigeoit une cure d'eaux minérales, et à qui la fortune permettoit cette dépense.

L'Empereur Pierre le Grand, à la sagacité duquel rien n'a pu échapper, découvrit dans son empire plusieurs sources d'eaux minérales, qu'il fit examiner par son médecin Schober; il a fait lui-même usage de celles près d'Olonetz, après s'être servi très heureusement des eaux de Spaa sur les lieux mêmes.

Depuis lors on négligea les eaux minérales de Russie, on douta même de leur existence, jusqu'à ce qu'on découvrit celles de Zarizin, de Baldon, de Lipitz et du Caucase, et qu'on reconnût leur efficacité. Celles de Lipitz ont de l'analogie avec les eaux de Pyrmont; celles de Baldon ont des propriétés semblables à celles de Spaa, et les sources chaudes du Caucase ressemblent aux eaux d'Aix la Chapelle.

A peu de distance des eaux thermales de

Carlsbad se trouvent les eaux fortifiantes d'Egra, souvent nécessaires après l'usage des bains chauds.

La nature a également placé à environ 35 verstes de Konstantinogorsk des eaux acidules, qui, suivant le savant Docteur Haas, approchent le plus des eaux de Pyrmont ou d'Egra, et sont aujourd'hui connues sous le nom d'eaux aigres de Kislawodsk, petit fort, pareil à celui de Konstantinogorsk.

L'ignorance des Tcherkesses ne leur a pas permis de sentir le prix des eaux de Konstantinogorsk, quoiqu'ils en aient quelquefois fait usage pour leurs malades ou pour leurs bestiaux.

Les Russes en eurent la première connoissance en 1744, lorsqu'ils construisirent la forteresse de Mosdok, et leur vertu fut surtout mise au jour par la description du célèbre Professeur Guldenstaedt en 1779, en même tems que s'élevoit le fort de Konstantinogorsk.

Depuis lors elles ont été fréquentées comme bain, ou prises à l'intérieur, mais sans s'astreindre à aucune direction médicale.

En 1802 l'habile chimiste Mr. Swenson eut ordre de les analyser, et en 1803 *S. M. l'Empereur*

Alexandre daigna confirmer la règle à suivre désormais pour le soulagement des malades, et le digne Professeur Sucharew a été chargé de l'inspection.

Ces eaux ont leur source au pied du Beschtau, grande montagne à cinq sommets, dont je Vous ai déjà parlé, qui tire son nom de deux mots Tcherkesses, *Besch*, cinq, et *Tau*, montagne.

Le Beschtau est le baromètre des habitans de ce pays: son sommet est-il couvert de nuages, c'est une marque de pluïe et d'humidité; le voit-on distinctement, on compte sur le beau tems.

Le climat est agréable; les chaleurs de l'été ne sont pas excessives, l'hiver est de courte durée, et le froid ne passe pas 8 à 10 degrès. La culture de la soie, du cotton et du vin prospéreroit dans ce pays, très susceptible d'amélioration, et que la nature a enrichi de tout ce qui peut contribuer au rétablissement d'une santé délabrée.

Le Metschoukh est une des cinq montagnes, d'où sortent les eaux thermales, ce qui lui a fait donner le nom de montagne chaude.

La chaleur des sources s'élève de 30 à 37 degrés de Réaumur. Cette haute température ne

peut être supportée que pendant quelques minutes. Peut-être ne faudroit-il se servir de ces bains, qu'après les avoir un peu laissé refroidir, surtout pour des constitutions foibles, et pour des enfans. Une chaleur forte peut convenir à certains cas, mais elle produit toujours une révolution, qu'il ne faut opérer qu'à propos.

On laisse refroidir jusqu'à 12 heures les eaux très chaudes d'Europe, telles que le sprudel à Karlsbad, et les eaux d'Aix la Chapelle, &c., et cette précaution paroîtra peut-être également nécessaire pour celles de Konstantinogorsk, si l'on se rappelle la mort du Général Elliot, le vaillant défenseur de Gibraltar, frappé d'apoplexie dans le bain même d'Aix la Chapelle, dont les eaux ressemblent si fort à celles de Konstantinogorsk.

Entre plusieurs maux, que soulagent ou guérissent ces dernières, elles produisent surtout un effet merveilleux sur les anciennes blessures, ou sur des membres perclus. Ainsi nos braves défenseurs trouvent dans leur patrie même, un remède aux nobles coups, qu'ils ont reçus pour la défendre.

Le souffre deposé par les eaux d'Aix la Chapelle, se paye à haut prix pour sa pureté; les eaux du Caucase fournissent la même substance, pourquoi n'en tireroit-on pas le même parti?

On régrette que ces bains, chaque année plus fréquentés, n'offrent pas aux malades plus de commodités, et au moins des demeures habitables. La nature seule y est libérale; car jusqu'ici l'industrie humaine n'a rien fait, pour profiter de ses largesses. Les agrémens de ces sortes de lieux contribuent cependant beaucoup à la guérison, qu'on y va chercher.

Un climat doux, de beaux sites, l'insouciance, l'éloignement de toute occupation sérieuse, tout invite à ne s'occuper ici que de sa santé et des innocents plaisirs, qu'elle permet, plaisirs qu'on ne peut guère trouver qu'au sein d'une nature riante et d'un repos, que rien n'altère.

Nous faisons de petites courses, tantôt à Konstantinogorsk, tantôt le long de la Sodkoumok, rivière charmante d'une eau limpide et saine, ou au pied du Beschtau, ou à la colonie des écossais. Cet établissement, peu éloigné d'ici, mérite d'être vu et admiré. Plusieurs familles d'Ecosse, auxquelles se sont associées quelques familles allemandes, arrivées de Saratow, où elles avoient déjà formé une colonie, vivent ici sous la direction d'un ecclésiastique, pour répandre la religion chrétienne parmi les habitans de ces contrées. Une culture, établie d'après la méthode angloise, fournit à leur subsistance; une compagnie de

chasseurs et quelques Cosaques les mettent à l'abri des attaques des Tcherkesses.

On admire ces généreux insulaires, qui se sont expatriés, et aventurés dans une contrée peu connue et barbare encore, pour se vouer à une entreprise aussi pénible que dangereuse.

La distance nous prive du plaisir de visiter les fameuses ruines de Madschar ou Madjar, car c'est ainsi que les nomment les habitans de ces contrées. Elles sont situées à 80 verstes de Georgiewsk aux bords de la Kuma, rivière qui sort de la haute Kabarda, et près du confluent du Bywar, dans cette vaste steppe d'Astrachan, qui s'étend le long de la mer Caspienne, et que borne le Wolga, le Kuban et la chaine des montagnes du Caucase.

Ces ruines paroissent être, dit-on, celles d'une grande ville. On y trouve les décombres de plusieurs châteaux, de grandes maisons, et de superbes voûtes en pierres.

Le nom de ces antiques débris rappelle celui de *Maggar*, que les Hongrois donnent à leur pays et à eux-mêmes, et celui de Magiar-Ili, par lequel les Turcs désignent la Hongrie.

Le mot Ungar ou Uger n'est point un nom propre dans son sens primitif, mais un nom général, qui se donnoit à tout étranger, à tout individu, arrivant d'un autre pays.

Les Madschars et les Baschkires ont habité les rives du Wolga et du Jaik; en 893 ils furent chassés de ces contrées: les premiers, arrivés à l'endroit, où sont aujourd'hui les décombres de la ville de Madjar, s'y fixèrent, après avoir enlevé cette contrée aux Persans, avec lesquels ils eurent dans la suite de longues et fréquentes guerres. Les Avares, dont une branche existe encore dans le fond du Caucase, et les Kumans, qui tirent leur nom du fleuve Kuma, ont aussi habité ces régions. Ces peuples, de même que les Madschars, se retirèrent ensuite vers le Danube, où leurs descendans habitent encore aujourd'hui, et sont l'origine de la nation Hongroise.

Les Madschars ont ils construits la ville de Madschar? Il est probable qu'elle a été bâtie par les Persans, et qu'elle a porté un autre nom, jusqu'à l'époque où les Madschars l'ont prise et embellie.

On trouve encore aujourd'hui, en fouillant dans les décombres de Madschar, des médailles qui attestent l'antiquité de cette ville.

Revenons à nos eaux minérales.

Lors de leur découverte, feu le Docteur Sucharew, qui en connoissoit les qualités, prescrivit à ses malades la manière de s'en servir, et le régime qu'elles requièrent, pour en tirer toute l'utilité possible.

Il est vrai que ce régime est un peu sevère; la nourriture principale doit consister en légumes et en laitage, la viande est presque entièrement exclue, ainsi que le caffé, le chocolat et tout ce qui peut échauffer le sang; il est recommandé de boire immédiatement après le bain un grand verre d'eau minérale, dont le goût n'est rien moins qu'agréable.

Ce régime du feu Docteur Sucharew est aujourd'hui peu suivi; c'est pourquoi ces eaux peuvent paroître mal à propos avoir perdu de leur efficacité.

Si le bon Sucharew et ses préceptes sont négligés aux bains chauds, ils sont entièrement oubliés aux eaux acides, où l'on vit et s'amuse, comme à la ville, où les diners et les bals se succèdent, tandis que le vieux Docteur, tout en y recommandant un exercice plus soutenu et une nourriture plus abondante, avoit interdit tout excès et

toute irrégularité. Sans ce régime, fondé sur l'expérience. quel bien peut-on attendre des meilleures eaux?

J'ai pris vingt bains chauds, et je vais commencer les eaux acides. Le cours entier de ces bains exige, d'en prendre soixante; mais nous sommes venus trop tard, et c'est un bonheur pour moi, d'en avoir pu prendre autant. Nous nous promettons beaucoup de bien des eaux acides, qui sont fortifiantes.

LETTRE 50me.

Kislawodsk, à 75 verstes de Georgiewsk, le 12 Août 1812.

Je suis ravie de tout ce que je viens de voir. Le site, le bain, qui paroit être froid comme la glace, la fontaine qui jaillit, vrai bassin de vin de Champagne mousseux, notre demeure, consistant en une Kibitka, placée sur une colline, d'où l'oeil embrasse tout le vallon, que parcourent les eaux qui fournissent aux bains, des tentes, des kibitki, se groupant comme pour représenter des hameaux, les montagnes et les collines pittoresques des environs, la petite forteresse, appelée Kislawodsk, tout charme, tout enchante. Quelques

tentes, placées sur des hauteurs, achèvent la beauté du tableau.

C'est un pays de fées, où la nature même a un caractère particulier; on respire la gaïeté, les plaisirs, le bonheur; tout engage à jouir: ce bel aspect, ce bain froid, qui restaure et vivifie, cette eau acide, qui jaillit, écume, pétille, et offre une boisson délicieuse, le mouvement qu'il faut faire le plus fréquemment possible, l'appétit dévorant qui assaisonne les repas, un ciel toujours serein, un air pur et vif, et enfin une société, dont l'unique but est la jouissance, — telle est l'esquisse de ce qu'on trouve ici.

En arrivant aux eaux acides, on commence par en boire pendant plusieurs jours de suite un verre, puis deux, trois, jusqu'à dix, et même quinze par jour, mais à différentes reprises, et sans que jamais elle pèse sur l'estomac.

C'est la fontaine de jouvence. On voit accourir les malades des deux sexes et de tout âge, puiser de cette eau merveilleuse: chacun est pourvu d'un gobelet, suspendu par un long cordon à un petit baton, chacun à son tour le plonge dans la fontaine, boit avec délice, et se promène le long de la vallée: l'opération se repète trois fois, c'est la règle.

Le spectacle du bain n'est pas moins mobile. Il y a toujours presse; une place vuide est aussitôt occupée, tandis que celui qui vient de la quitter, saisi de froid et tremblottant court à la fontaine, boit avec avidité, et marche avec précipitation, pour rappeler sa chaleur naturelle.

Le soir, lorsque tout semble reposer, et que la colonie active des malades a cessé ses courses, nous jouissons du haut de notre colline d'un nouvel enchantement: la plupart des tentes sont illuminées, et le vallon, ainsi que les hauteurs qui l'entourent, brillent de mille feux. Quelquefois le profond silence d'une belle nuit est interrompu par une musique ravissante. Des voix, des instrumens variés remplissent la vallée de leurs accords, qui vont se perdre insensiblement à travers les montagnes.

LETTRE 51me.

Kislawodsk, le 20 Août 1812.

J'ai pris un bain: comment Vous décrire la sensation qu'on éprouve, en se plongeant dans ce Cydnus.

C'est un coup électrique qu'on ressent, l'odeur acide qui se détache, opère d'abord, on est prèt

à suffoquer, on est tellement saisi de froid, qu'à peine est-on dans l'eau, qu'on croit ne pouvoir pas y rester un seul instant: bientôt après le corps se couvre de grosses gouttes, semblables à des perles, on sort, et on est restauré, vivifié, rajeuni.

La température de ces bains est de dix degrès de chaleur d'après Réaumur; ce qui les rend si froids, est le gaz carbonique.

La toilette n'est pas longue: on court à la fontaine, on se hâte de boire, et les courses commencent. Quelle légéreté, quelle force! C'est un nouvel être.

Avec quelle impatience un premier bain fait desirer le second! Quel appétit, quel sommeil!

Nous menons ici le train de vie le plus agréable, en nous astreignant toutefois au régime du Docteur Sucharew. Rien ne manqueroit à notre bonheur, si ma petite Cathérine ne déclinoit de jour en jour. Le médecin veut me rassurer: rassure-t-on une mère? Mais pourquoi Vous faire partager mon angoisse?

Ne serez Vous pas étonnée de nous savoir ici dans la Kabarda, sur le territoire des Tcherkesses, qui s'indignent de se voir privés de ces eaux,

dont ils ont toujours fait grand cas, et d'avoir à redouter des canons et des baïonettes Russes, qu'ils respectent beaucoup. Mais malgré ce respect et la redoute de Kislawodsk, il y a parmi eux des audacieux, qui viennent faire ici des visites nocturnes, ne fut-ce que pour enlever des chevaux et du bétail. Lorsque les eaux de Kislawodsk furent découvertes, les Tcherkesses, dit-on, pour en priver les Russes, comblèrent les bassins de pierres, et l'eau disparut; mais bientôt elle se fraya une autre issue, et forma un nouveau bassin, le même dont nous profitons aujourd'hui, ce qui cependant est peu vraisemblable.

Depuis que la redoute est construite, les Tcherkesses ne sauroient plus faire de pareilles tentatives. Ils appellent ces eaux *Narzana*, ce qui veut dire *esprit des héros*, *Nar* voulant dire dans leur langue héros, et *Zana* esprit. Les Tcherkesses regardent cette boisson comme un stimulant, qui inspire du courage.

Ils n'ont pas tort de regretter ce pays; c'est une des plus belles contrées qu'on puisse voir, et le Podkoumok, qui serpente aux environs des eaux, rend le paysage encore plus pittoresque.

On vient de découvrir à une certaine distance d'ici des eaux ferrugineuses, que l'on commence

à fréquenter, mais où l'on est plus dépourvu encore des commodités de la vie.

Je connois beaucoup les eaux de Baaden près de Vienne, mais je donne la préférence aux eaux de ce pays, qui l'emporteroient peut-être sur toutes les eaux minérales de l'Europe, si l'agréable y étoit joint à l'utile, comme c'est le cas à Baaden, à Pirmont, à Spaa, à Karlsbad, à Aix la Chapelle, et si l'on y trouvoit plus facilement les objets de première nécessité, sans lesquels les plus grands avantages sont nuls.

LETTRE 52me.

Kislawodsk, le 1 Septembre 1812.

Pays charmant, fontaine délicieuse, excellent bain, tout a perdu ses attraits pour moi; tout est en deuil, mon coeur oppressé est déchiré par des cruels pressentimens. Ma petite Cathérine est bien mal, chère amie; helas! bien mal, et les prétendues consolations du médecin ne font qu'accroître ma douleur. Il avoue qu'elle souffre de la consomption. Cruelle maladie, qui fait dépérir la pauvre enfant. Je la vois perdre tous les jours ses forces, et le germe de sa vie est attaqué.

Comment Vous peindre mes angoisses? Je me

meurs avec mon enfant; que ne puis-je la ranimer avec mon sang et mes larmes!

Les heures s'écoulent pour moi avec une lenteur, — une journée me paroît un siècle. Je ne bouge plus du lit de la malade. J'entends avec un vrai tourment retentir le bruyant plaisir, les chants et la musique, qui dans le vallon égaye le reste des habitans de ces contrées, tandis que mon mari et moi, nous espérons encore, à force de soins et de prières au ciel, rappeler le souffle de vie, qui à tout moment paroît prêt à s'échapper. La souffrance la rend plus intéressante encore: elle est si douce, si patiente, c'est un ange, trop bonne et déjà trop parfaite pour une vie, qui souvent n'est qu'une chaîne non interrompue de vicissitudes, de peines et de misère.

LETTRE 53me.

Kislawodsk, le 5 Septembre 1812.

Vaine espérance! Illusion ravissante, mais trompeuse! Elle a été un peu mieux, mais ce moment de convalescence qu'il a été court!

La nature, en rappelant l'homme dans son sein, fait souvent un dernier effort, et daigne encore accorder quelques instans, où le mal cesse; mais

ces instans sont de courte durée, — ce sont ceux des cruels et derniers adieux.

Il ne nous reste qu'un moyen à essayer, celui de ramener la malade à Georgiewsk, où l'air est moins vif qu'ici, et où d'ailleurs il y a un excellent médecin, dont nous allons implorer les secours.

Nous partons dans une heure.

LETTRE 54me.

Georgiewsk, le 12 Septembre 1812.

C'en est fait!

Vous, la meilleure de mes amies, pleurez pour moi, — mes larmes ne coulent point, mais mon coeur est déchiré, mon âme anéantie. Adieu!

LETTRE 55me.

Georgiewsk, le 1 Octobre 1812.

Je n'ai pu Vous écrire de longtems. Le deuil m'entoure, la tristesse m'obsède, l'image de celle que j'ai perdue, est toujours présente à mon âme, et me suivra au tombean.

Mais l'amitié a ses droits: j'ai besoin d'épancher ma douleur dans son sein; elle me consolera, elle mêlera ses larmes aux miennes.

J'ai besoin de parler d'elle. Je veux entretenir ma douleur.

Le désespoir nous fit prendre le parti, conseillé d'ailleurs par le médecin, de nous rendre avec la malade à Georgiewsk. Que n'espère-t-on pas, quand on desire avec ardeur!

Nous nous mîmes en voiture. La petite paroissoit tranquille, et son état ranima nos espérances. Je la tenois dans mes bras, — nos regards inquièts toujours attachés sur elle. Le moindre mouvement nous faisoit tressaillir.

Quoique la voiture avançat pas à pas, il me parut, que le mouvement de l'équipage l'incommodoit; nous en sortîmes, et tantôt moi, tantôt mon mari, nous la portâmes à pied plus de dix verstes.

C'étoit un doux fardeau.

Quelle lugubre procession! Les passans étoient touchés de notre état; nous les conjurions d'unir leurs prières aux nôtres, pour la conservation de cette chère créature.

Nos gémissemens, les pleurs du petit André, un enfant mourant dans les bras de ses parens désolés, quel spectacle!

Notre unique voeu pour l'instant se bornoit à atteindre Georgiewsk. Mais ce voeu ne devoit point s'accomplir. Les souffrances augmentèrent. Elle nous fixa, comme pour nous dire un éternel adieu. Une angoisse cruelle s'empara d'elle, des convulsions survinrent, — la fin approchait.

Alors plus d'espérances, plus d'illusions! La mort avoit saisi sa victime, ses pieds et ses mains se glacèrent, — mais elle respiroit encore.

Un sourire angelique plâna sur ses lèvres, bientôt pâles, ses yeux restèrent ouverts, mais fixes; son coeur avoit cessé de battre, — elle avoit cessé de vivre.

Perdre un enfant, c'est mourir mille fois!

Point de larmes, point de cris. Des sanglots étouffés, de sourds gémissemens interrompoient le morne silence, dans lequel nous étions plongés.

La défunte sur mes bras, chacun de nous assis dans un coin de la voiture, qui alloit grand train, c'est ainsi que nous arrivâmes vers le soir à

Konstantinogorsk, pour y passer la nuit, — mais quelle nuit, grand Dieu!

Elle fut consacrée toute entière aux prières, et aux adieux d'un enfant, qui bientôt devoit être rendu au sein de la terre. Tant que je la voyois, tant que je pouvois la presser contre mon coeur, je croyois la posséder encore.

Le soleil en se levant, nous surprit auprès de la depouille de notre enfant. La pensée, que le soleil ne luiroit plus pour elle, me fit enfin fondre en larmes; ces larmes calmèrent mon désespoir.

Nous repartîmes, pour nous rendre à Georgiewsk. Le petit André vouloit à tout moment caresser sa petite soeur, et se pleignoit de son long sommeil. Certes, elle dort, elle dormira jusqu'à ce reveil délicieux, qui doit succéder au songe de sa vie, qui a été ici bas de bien courte durée.

En passant devant le cimetière près du grand chemin, je le fixois avec effroi. C'est donc là, m'écriois-je, l'éternelle demeure de l'enfant, que j'ai porté dans mon sein, de l'enfant que j'ai allaité, soigné, chéri . . . .

Pleurez ma Cathérine, chère amie, mais pleurez davantage encore pour ses infortunés parens!

LETTRE 56me.

Georgiewsk, le 15 Octobre 1812.

Nous sommes très impatiens de quitter un pays, où nous avons tant souffert.

Le voyage en Géorgie nous a coûté bien cher, — notre enfant et la santé!

Après de pareilles pertes, à peine dois-je Vous apprendre, que nous venons d'en essuyer une, qui cependant ne laisse pas de nous être sensible.

On nous a volé ces jours-ci jusqu'à nos derniers effets. La nuit, lors du premier sommeil, par un tems très obscur et pluvieux, des voleurs ont pénétré par une fenêtre, et se sont emparés de tout ce qu'ils ont pu saisir; et comme vraisemblablement ces scélérats étoient bien armés et déterminés, il est heureux sans doute, que personne de nous ne les ait entendus; ils auroient joint le meurtre au brigandage.

Peu de jours se passent ici sans quelque vol. L'exemple des Tcherkesses, qui en font profession, paroit être contagieux, et les effets volés se retrouvent rarement.

Depuis un an, Vous le voyez, ma chère amie, notre courage et notre persévérance sont mis à de rudes épreuves.

Notre position est d'autant plus pénible, que nous ne sommes pas les seuls dans les larmes et le deuil. A quelle épouvantable dévastation se trouve en proie une grande partie de la Russie? Les villes sont enflammées, les habitants errants, les villages détruits, les champs dévastés, le paysan ruiné. Mais c'est pour nous une guerre sainte, une lutte de héros contre le vandalisme réduit en système, contre la plus abjecte servitude sortie de ce cahos de licence éffrénée, qu'on a nommé révolution, contre la tyrannie, sous laquelle gémit déjà presque toute l'Europe, contre une agression inouïe, dont le seul but est de joindre la Moskwa et la Newa à cette immense domination, où le Tage, le Tibre, le Rhin, l'Elbe, l'Oder et la Vistule roulent déjà leurs flots captifs, où tout est esclave, tout gémit, où l'ironie amère foule aux pieds ce qui rend chère aux hommes leur existence, tout ce qu'ils ont de plus sacré.

Déjà ce torrent furieux a porté ses flots jusqu'aux murs de Moscou; mais la Russie, forte de son héroisme, sera le tombeau d'une horde de brigands, que la providence se montrera enfin lasse de supporter.

J'ignore comment et quand cette lettre Vous parviendra, toute communication avec le grand chemin est interrompue. Mais cela ne sauroit

durer. J'attends tout de nos braves compatriotes, du Dieu protecteur de notre chère patrie, et de la cause qu'elle défend, et qu'elle verra, oui, qu'elle verra bientôt triompher.

LETTRE 57me.

Georgiewsk, le 26 Octobre 1812.

Moscou est donc tombé! Moscou est en flammes! Ce berceau sacré de l'empire, ce centre de notre terre natale. Mais la Russie, l'Europe entière est sauvée. Des cendres de Moscou sortira la délivrance du monde.

Nous apprenons avec transport les heureuses nouvelles, qui nous parviennent déjà directement; et nous aussi aux pieds du Caucase, nous bénissons les noms immortels de nos braves.

Qu'on est fort avec l'appui de Dieu!

LETTRE 58me.

Georgiewsk, le 28 Octobre 1812.

La mort de mon enfant a déchiré mon coeur, et cette plaïe, à peine adoucie, vient d'être rouverte par un affreux événement.

Le brigandage dans cette contrée ne respecte pas même les morts: le tombeau de ma Cathérine a été rouvert, probablement par des Tcherkesses, et la criminelle avidité s'est emparé, de ce que la tendresse maternelle avoit eu soin de déposer avec son enfant dans une terre sainte.

Le tombeau est refermé, mais je suis dans la désolation, que mon enfant repose dans le sein d'une terre, que des barbares ont la cruelle et féroce inhumanité de violer.

La peste vient d'éclater dans les environs de Georgiewsk; on craint pour la ville même.

Qu'il est difficile de regagner le port, quand on s'est hazardé sur une mer orageuse !

Faudra-t-il finir par périr de la peste? Elle fait d'affreux ravages, et n'est déjà que peu de distance d'ici.

L'automne est beau, et la récolte, surtout en fruits, très riche. Les raisins, les melons et les melons d'eau sont d'un goût exquis, et en telle abondance, qu'ils ne coutent presque rien. Lorsque le paysan se rend le matin à son champ, il emmène avec lui une charette, remplie de fruits. C'est le pays de l'abondance; mais si la nature

est belle, on a à lutter contre des maux, que des pays moins chauds et moins fertiles ont le bonheur d'ignorer, tel que la peste, les fièvres malignes, les scorpions et les tarentules, des chaleurs souvent excessives, plus pénibles que le grand froid.

Cela me fait croire, que tout est compensé dans ce monde, et que

Dieu nous pesa tous dans la même balance.

La perfection n'appartient point, à ce qui est créé.

Le Gouverneur civil d'ici, oncle de mon mari, vient de tomber malade à la suite du zèle, qu'il a employé, pour s'opposer à la peste. Il a gagné une fièvre, très dangereuse dans ce pays. Nous le soignons jour et nuit, mais je crains pour sa vie. Devons nous être frappés d'un nouveau coup?

On nous conseille de nous refugier à Stawropol, pour nous éloigner de la peste, qui déjà a pénétré jusque dans les fauxbourgs de Georgiewsk, où plusieurs maisons sont en quarantaine; mais comment abandonner un oncle mourant?

Nous obéïrons à notre affection et à notre devoir, en restant ici, et nous braverons, s'il le faut, de nouveaux dangers.

Il paroit surprenant, que la peste ne puisse radicalement être exstirpée dans ces régions orientales: il faut sans doute en chercher la cause dans le caractère des habitans, qui la propagent eux-mêmes par ignorance, par défaut de soin, par superstition. Leur malpropreté y contribue beaucoup, aussi bien que leur cupidité. Ils aiment mieux s'exposer à ce fléau, que de jetter au feu quelques effets, soupçonnés de recéler le miasme pestilentiel.

La population du Caucase a beaucoup diminué depuis quelques années, surtout depuis que la peste s'y est manifestée. Elle fut apportée, dit-on, par des prètres, qui revenoient de la Mecque; et depuis lors ce fléau a fait d'autant plus de ravages, que ces peuples, infatués du fatalisme, n'y opposent aucune précaution, et prétendent que Dieu, envoyant les maladies, il seroit impie de chercher à s'en défendre.

Les Tcherkesses, surtout, sont à cet égard d'une entière insouciance. Sans villes fermées, ils n'habitent que des villages ouverts, nommés Aoules, dont les maisons de branches d'arbres, enduites communément d'argile à l'intérieur et à l'extérieur, sont contigues, et offrent à la peste la plus grande liberté de s'étendre.

La forme du Gouvernement des Tcherkesses est

féodale. Ils sont divisés en classes, les princes, souverains du pays, les nobles ou Ouzdènes, et les serfs.

Les princes et les nobles ne s'occupent que de la guerre et du pillage, les femmes et les esclaves sont chargés des détails domestiques, de l'agriculture et du soin des troupeaux.

LETTRE 59me.

Georgiewsk, le 10 Novembre 1812.

Mes craintes au sujet de notre oncle ne se sont que trop tôt réalisées. Malgré tous nos soins, sa maladie vient de l'enlever. C'est le cinquième Gouverneur, que cette province se voit ravir par la mort dans le court espace de huit années. Celui-ci est sincérement regretté par tous ceux, qui l'ont connu, et pleuré par ses amis. Il est victime de son zèle pour le service, ayant fait, déjà malade, des courses dans les villages voisins, où s'étoit manifesté la peste.

Il est mort dans les bras de son neveu, et a témoigné le desir de reposer auprès de ma Cathérine, qu'il a beaucoup aimée.

Hier il fut enterré avec pompe: tous les habitans

ont suivi le cortège funèbre, en bénissant la mémoire du défunt. Les larmes, qui ont coulé hier, sont le plus beau monument, de la vénération et de la reconnoissance, qu'inspire son souvenir.

J'ai assisté aux funérailles de notre cher et respectable oncle; là j'ai revu la tombe de ma fille, je l'ai arrosée de mes larmes, je lui ai dit un éternel adieu.

LETTRE 60me.

Georgiewsk, le 25 Novembre 1812.

Le passeport vient d'arriver, mon mari est rappelé à Petersbourg; demain nous partons.

Je Vous écrirai encore de Moscou. Après, et bientôt j'espère, les doux entretiens de l'amitié remplaceront cette correspondance, foible soulagement aux peines de l'absence.

Je ne puis Vous dire, avec quelle impatience j'attends l'heureux moment de Vous revoir. Doux ou pénibles, tous les sentimens de mon âme me portent vers Vous, Vous appellent, sollicitent les bontés et les conseils de l'amitié. La voix du chagrin s'élève encore souvent, et renouvelle mes épreuves et ma douleur. Une amie tendre et

compatissante comprendra, partagera quelque tems ma douleur; ses conseils et son exemple pourront ensuite, et pourront seuls me pénétrer des sentimens d'une pieuse résignation, unique source de soulagement pour une mère affligée.

LETTRE 61me.

Rostow, le 15 Décembre 1812.

Vous serez surprise de recevoir de moi une lettre, datée de Rostow. Les circonstances nous ont obligé de prendre cette direction.

La ville de Rostow, nommée comme forteresse St. Dmitri, est située sur le Don, dans la proximité de Nahetchivan, d'Axai, de Novo-Tcherkask, de Taganrok. Elle fait son principal commerce des poissons, dont le Don abonde.

Nahetchivan, où nous avons été aujourd'hui, est à quatre verstes de Rostow.. C'est une charmante petite ville, qui ne consiste que de son commerce, et qui n'est habitée que de négociants Arméniens, tous libres; ils se gouvernent selon leurs loix, et payent seulement une somme fixe à la couronne. Ils sont établis ici depuis la paix de Koutchouk-Kainardschi, époque à laquelle ils quittèrent la Crimée sous la protection des troupes Russes, de crainte d'être maltraités par les Tartares.

Les boutiques forment la plus grande partie de la ville; elles sont riches en marchandises de toute espèce, et très fréquentées.

La position des villes sur les bords riants du Don est très pittoresque. Le tableau qu'elles offrent, devient plus intéressant encore par le mouvement que donne leur commerce, la quantité de vaisseaux et de barques, dont tout le Don est rempli, et cet air d'aisance et même de richesse, suite naturelle du commerce.

Notre séjour à la quarantaine n'a pas été sans beaucoup d'incommodités et de peines, et nous devons encore nous estimer heureux, d'avoir laissé cette fatale barrière derrière nous.

Dans ce passage ou plutôt triste séjour, il faut être muni d'un certificat du Gouverneur-général, qui atteste, quel est l'état du pays, d'où l'on vient, si la peste y règne ou non. Ce papier est pris par un homme, qui porte des habits et des gants goudronnés.

Ensuite l'on est conduit à un hangar, où tous les effets sont déposés; il faut séparer ceux, dont on pourroit avoir besoin pour la nuit, et on les met à part, pour les parfumer aussitôt avec l'acide nitro-muriatique, d'après la méthode de Guiton de Morvaux. On est tenu de se revétir en attendant de l'habillement qu'on vous donne.

L'on se rend après dans la chambre de l'inspection. Là les dames sont examinées par une femme,

qui doit déclarer, qu'elle n'a découvert aucun symptôme de peste; après quoi l'on met ses habits parfumés. Lorsque le terme de la quarantaine est échu, on obtient un certificat, qui Vous ouvre l'entrée du pays des Cosaques du Don.

J'espère que rien maintenant ne mettra plus obstacle à notre voyage.

LETTRE 62me et dernière.

Moscou, le 16 Janvier 1813.

Nous voilà enfin à Moscou. Mais c'est avec le coeur navré et les yeux baignés de larmes, que je cherche à reconnoître dans ses ruines cette antique et brillante cité.

Que l'aspect de ces décombres est accablant et terrible! J'y crois voir encore le fer ou le feu, accumulant les crimes et ses ravages. Je vois l'habitant malheureux, fuyant de sa demeure en flammes, trainant après lui sa famille éplorée; la lassitude et la faim ralentissent ses pas, et le livrent lui et ses enfans ou à la flamme avide, ou à la cruelle soldatesque, dont l'ivresse a doublé la fureur.

Il y a quelques mois, je n'osois entreprendre de Vous peindre cette ville immense, et les beautés qu'elle renferme; maintenant la destruction a tout confondu; la ruine a marqué cette vaste enceinte par une épouvantable uniformité, car ce qui reste de la grande cité, est, aux yeux du spectateur, comme

le tronc de l'arbre, que la foudre a dépouillé de ses branches.

Palais, maisons, cabanes, la flamme a tout confondu, et ce que l'incendie ménagea, fut en proïe aux excès de la vengeance et de la fureur. Les autels renversés, les églises dépouillées, sont les derniers témoignages de la rage des dévastateurs.

Le Cremlin surtout, cette antique et auguste demeure de nos Czars, a été l'objet d'une rage barbare. Ses murs détruits attestent, que le crime opéra ce que les siècles n'ont pu faire.

Tout ici enfin n'offre, que le spectacle de ces ruines imposantes et silencieuses .... silencieuses! que dis-je! du sein de ces ruines s'élève une voix, qui proclame la grandeur et le courage du peuple Russe, son dévouement à la patrie, son amour pour son *auguste* Souverain. Nous y pouvons entendre encore les arrêts de la justice divine, qui du sein de cette ville détruite comme pour le salut des peuples, proclama la punition de l'oppresseur du monde.

Que Moscou soit fière de sa destinée! Elle sera dans les fastes glorieux de la Russie, toujours la première d'entre les villes. Devenue ville nouvelle, elle sera toujours ville ancienne, et mémorable par ses sacrifices et sa gloire.

RELATION

D'UN VOYAGE A TAURIS

EN 1812.

Préface.

La Géorgie, toujours persécutée par ses voisins, fut souvent vaincue, mais ne fut jamais soumise. D'entre ses terribles aggresseurs, les Persans mirent le plus de constance dans leur poursuite. Considérant la Géorgie comme une de leurs provinces, ils ne voulurent jamais la laisser jouir d'une paisible indépendance, et les malheureux Géorgiens, en butte à des ennemis si persévérants, n'obtinrent de tems en tems quelque repos, que pour leur rendre la guerre plus nuisible et plus douloureuse. Mais le danger augmente le courage. Aux ressources d'un pays, défendu par ses montagnes, le Géorgien unit et la bravoure et le dévouement à sa religion et à sa patrie. Animé et guidé par de tels sentimens, un peuple peut être vaincu, mais ne peut être subjugué.

Cependant toujours à la veille de nouvelles attaques, et craignant que le nombre et la force ne l'emportassent sur le courage, le dernier Czar de Géorgie aima mieux livrer le pays à ceux, qui

l'avoient longtems protégé, qu'à ceux, qui l'avoient toujours ravagé. En conséquence, la Russie prit possession de la Géorgie en 1800, et bientôt en étendit les frontières aux dépens des Persans. Depuis lors a existé sans discontinuer la guerre entre la Russie et la Perse.

Cette guerre, loin d'être dangereuse, est de peu d'importance pour la Russie, mais elle est funeste aux habitans de la Géorgie, qui confinent à la Perse. Des corps de cavalerie légère tombent souvent à l'improviste, et par des chemins presque impratiquables, sur les villages, y commettent autant de désastres qu'il leur est possible, et entraînent avec eux hommes, femmes, enfans et bétail.

Un autre moyen, dont se servent les Persans contre le gouvernement Russe en Géorgie, est d'y fomenter des révolutions. Cela leur a réussi quelques fois, à l'aide du fugitif Czarewitch Géorgien Alexandre, qui réside à Erivan, et qui a le malheureux talent d'abuser ses pauvres compatriotes par de vaines espérances; mais quelques coups de canon rétablissent l'ordre, et ramènent bientôt les révoltés à la soumission.

L'art militaire chez les Persans est réduit en grande partie à l'art des embuscades; par de

petites, mais nombreuses attaques partielles, ils inquiètent et fatiguent l'ennemi, qu'ils n'osent affronter en masse.

Successivement les François et les Anglois leur ont enseigné à organiser l'infanterie, et à se servir d'artillerie; mais la Perse, même avec cette assistance, ne sauroit lutter avec la Russie.

Celle-ci toutefois a depuis longtems desiré terminer des hostilités, souvent commises aux dépens de la Géorgie.

Sa Majesté l'Empereur de Russie, dont la sollicitude paternelle tend à faire règner et à entretenir d'une manière honorable et solide la paix dans son empire, ordonna souvent d'entamer avec le gouvernement de Perse des négociations de paix. Mais l'opiniatreté, la ruse et la duplicité des Persans, et une certaine finesse d'esprit, qui les rend capables des intrigues les plus rafinées, rendirent inutiles, toute disposition bienveillante et pacifique.

Le Général de Rtitscheff, à peine arrivé à Tiflis, où il venoit de remplacer le Général Marquis de Paulucci, réçut néanmoins ordre, d'entamer de nouveau des négociations de paix avec Abaz Mirza, successeur au trône de la Perse.

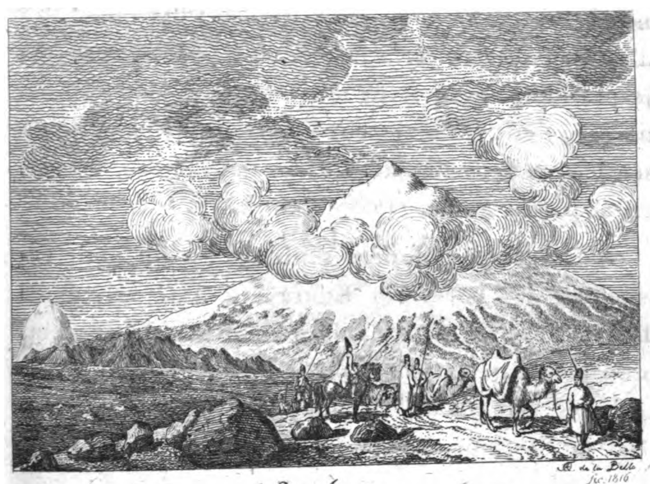
Je fus chargé de cette négociation, avec ordre

de me rendre incessamment à Tauris, résidence du prince héréditaire.

Je pris ma direction par la province de Bamback, pour me rendre par Erivan à Tauris.

J'ai eu le malheur de perdre à Georgiewsk, lorsque la plupart de mes effets y furent volés, plusieurs de mes notes de voyage; mais la Perse est un pays si remarquable et si peu connu, que j'ai osé en tracer une foible esquisse avec le seul recours de ma mémoire. J'ai dû omettre quelques détails, qui ne reposoient que sur de legers souvenirs, pour laisser à tout ce que je décris, le plus grand degré de certitude.

J'ai fait usage de quelques passages de plusieurs voyageurs en Perse, dont je confirme les rapports. Il n'est pas d'une médiocre importance de vérifier les anciennes relations, et de rappeler ce qu'elles ont d'exact et de conforme.



Je partis de Tiflis le 28 Avril 1812, accompagné d'un dragoman et de plusieurs Cosaques. Nous étions tous à cheval, le voyage ne pouvant se faire d'autre manière.

En quittant Tiflis de très bonne heure, je jouis de la belle matinée de printems; la chaleur n'étoit point incommode, et la nature, déjà embellie par cette hâtive végétation, offroit un coup-d'oeil, d'une beauté ravissante.

Ma disposition d'esprit ne contribuoit pas peu au plaisir que j'éprouvois: l'idée de me rendre en Perse, de voir un pays d'une si haute antiquité,

me fit ressentir une joïe, melée, l'avouerai-je? d'un peu de vanité. *Je verrai la Perse!* me dis-je plusieurs fois. Dans tous mes voyages, en Allemagne, en France, en Turquie, je n'ai point senti cette vive impatience des nouveautés, comme en allant en Perse.

Saganloug, prémière station, est un petit village sur les bords du Koura, à huit verstes de Tiflis; l'on y voit les ruines d'un grand bâtiment, probablement autrefois un Karavansérai; ses décombres servent aujourd'hui de refuge à des milliers de scorpions et de tarantules.

Kodi, village à 15 verstes de Saganloug, est situé dans une belle vallée.

A 15 verstes delà, l'on trouve *Kolagir*, autre village. Le fleuve Alget traverse de grandes et belles plaines, d'une terre très fertile et assez bien cultivée. Le chemin conduit à travers ce beau pays, et mène à

Schoulaver, petite redoute de Cosaques, à 15 verstes de Kolagir, où commence la Somhétie. Le fleuve Hram, qui lors du dégel grossit ordinairement beaucoup, et fait alors de grands ravages, arrose ce pays.

Après avoir fait le premier jour un trajèt de 64 verstes, je fis halte à

Sadahly, village à 11 verstes de Scholaver,

pour y passer la nuit. Celui que je devois faire les deux jours suivants, étoit incomparablement plus pénible et même dangereux, à cause des forêts et des montagnes, où les voyageurs, malgré l'escorte, sont quelquefois assaillis par des Turcs, qui sortent de leur forteresse d'Akalzik, pour commettre des brigandages; par des Lesghis, dont c'est l'unique métier, ou par des Persans, que le Sardar d'Erivan envoïe par des chemins détournés et presque impraticables, pour tomber à l'improviste sur des villages ou des passans, pour massacrer et piller.

On augmenta mon escorte d'une vingtaine de Cosaques, et je partis de Sadahly le 29 à la pointe du jour. Quoique les négociateurs soient ordinairement respectés chez ces peuples Asiatiques, on ne sauroit cependant prendre assez de précautions contre leur perfidie.

Le trajet de cette journée, quoíque de 35 verstes seulement, étoit si pénible, qu'à peine arrivai-je, et très tard, au village *d'Usumlar.*

Le chemin conduit tantôt par des montagnes hautes et escarpées, tantôt par des forêts épaisses, ou des plaines, coupées par des ruisseaux, qu'il faut passer à gué; le sentier étroit oblige souvent à descendre de cheval, et à aller à pied. Mais

toutes ces incommodites sont aisément supportées par celui, qui se plait à l'aspect d'une nature sauvage, et belle en même tems: telle est celle, qui s'offre aux regards depuis Sadahly.

Le Zopi est le premier ruisseau, que j'avais à passer ce jour là; ensuite le Bamback, fleuve extrêmement rapide, qu'on passe sur un pont antique, construit de pierres de taille, et d'une belle architecture. Ce pont est un chef-d'oeuvre de l'art; c'est un arc, aux extrêmités duquel sont placés deux sphinx, taillés en pierre, ainsi que plusieurs croix. Ces derniers font présumer, que ce pont a été l'ouvrage des grecs chrétiens.

Des ruines de temples, de chapelles, construits la plupart sur les sommets des montagnes, datent probablement de la même époque.

A 20 verstes d'Usumlar sont des mines de cuivre. Ces mines sont situées dans des montagnes presque inaccessibles, où les paysages sont très pittoresques.

Ma curiosité l'emportant sur ma fatigue, je consacrai les deux heures, que j'y passai, à visiter les mines, et à examiner les travaux.

Le 30 je partis d'Usumlar pour Karaklis. En

quittant le district de Bortchali, j'entrai dans celui de Bamback, où j'avais à passer à gué la rivière de Bamback, et la Kammennaja, appelée ainsi par les Russes. A mesure que j'approchai de Karaklis, qui est à 45 verstes d'Usumlar, la contrée devint encore plus montueuse; c'est une chaine de montagnes, qui s'étend jusqu'à la province d'Erivan, dont elle fait la frontière. Ces montagnes sont couvertes de neige la plus grande partie de l'année, et portent le nom de mont Alget. Dans les vallons on trouve un grand nombre de bêtes sauvages, de tigres et de hyènes, mais d'une petite espèce.

Karaklis, grand village, situé dans un vallon, au pied du mont Alget, à peu de distance de la frontière de la province d'Erivan, est la résidence du Chef militaire. En y arrivant, je descendis chez le Général Russe.

Le district de Bamback, entouré de hautes montagnes, a un climat froid; l'été même n'y est pas chaud. Pendant mon séjour à Karaklis il n'a pas discontinué d'y neiger, et un vent froid m'a fait sentir même au mois de Mai les rigueurs de l'hyver.

Lorsque je fus arrivé à Karaklis, j'appris que les Persans venoient d'assaillir les villages voisins

Amamli et Bekante; qu'ils avoient totalement détruit le premier, après en avoir retiré tout le bétail. Le Sardar d'Erivan Houssein-Kouli-Khân détachoit des corps de troupes, pour tomber sur differens points des possessions Russes.

Le trajet de Karaklis à Erivan en ligne directe à travers les montagnes, quoique le plus court, étant très pénible à cause de la neige, qui couvroit encore les montagnes frontières de la Perse, le Général Russe me conseilla de choisir le chemin par Goumri; mais comme il étoit dangereux de s'exposer avec peu de troupes aux attaques fréquentes des Persans, il me fallut attendre l'arrivée d'une forte escorte.

La veille de mon départ de Karaklis, je fus témoin d'une grande alarme. Vers le soir un corps assez considérable de cavalerie Persane se fit voir dans la proximité de la forteresse, mais il se tint dans les gorges des montagnes: aussitôt les troupes Russes volèrent vers l'ennemi, qui, après une perte de quelques hommes, se retira avec précipitation.

Le 2 de Mais je partis de Karaklis, accompagné de deux compagnies de chasseurs, de deux pièces d'artillerie et de 50 Cosaques.

Le village d'Amamli offrit à mes yeux le triste

tableau du dègat, que les Persans y avoient fait peu de jours avant. Ils étoient tombé dessus avec des forces supérieures, avoient tué ou enlevé les habitans, et emmené avec eux plus de mille pièces de bétail.

Le village de Bekante, à 35 verstes de Karaklis, où je n'arrivai que vers le soir, parceque j'étois suivi d'infanterie et de canons, avoit moins souffert, et j'y trouvois encore quelques habitans, qui étoient retournés dans leurs foyers, après avoir été dispersés par l'invasion imprévue des Persans. Ces pauvres gens, sachant que je me rendois en Perse, m'apportèrent en offrande des provisions, autant qu'ils purent en ramasser, et m'accompagnèrent de leurs voeux pour le succès de ma mission.

Le lendemain je me rendis à Goumri à travers la province de Schouragel, avec une pareille escorte que la veille. J'y arrivai sans accident, après avoir fait un trajet de 30 verstes; mais les troupes, qui m'avoient accompagné jusqu'à Bekante, furent assaillies par un corps Persan très considérable, dès qu'elles se remirent en marche, pour retourner à Karaklis. Le résultat de ce combat fut une fuite précipitée des Persans; mais les braves troupes Russes eurent le malheur de perdre à cette occasion leur officier. J'aurois peut-être subi le même

16*

sort, si les Persans avoient fait leur attaque quelques heures plutót. Ils ont la coutume de viser toujours sur les officiers, et malheureusement ils visent bien: mais le manque total de science militaire et de discipline, reduit à peu de chose les effets de leur adresse.

Le trajet à Goumri est très agréable: on traverse une vaste plaine, arrosée par le fleuve Bamback; le terrain s'élève insensiblement, en s'approchant de Goumri, village sur une hauteur considérable, d'où l'on jouit d'un coup-d'oeil magnifique. D'un côté se présente dans le lointain une longue chaine de montagnes, qui s'étend sur le territoire Turc, et au pied de laquelle l'on distingue la forteresse d'Akalzik, le Paschalik de Kars et la possession de Karabeg, appelée Magasbert, par où passe, à travers de hautes montagnes, la grande route à Constantinople; d'un autre coté on voit le mont Alget, et le passage en Perse, et à deux verstes de Goumri le fleuve Arpatchai, qui est la frontière du territoire Turc. Ces divers objets forment un tableau ravissant, qu'embellit encore le souvenir de la victoire complette, remporté dans cette même plaine sur lés bords de l'Arpatchai par les Russes sur un Sérasquir Turc.

Goumri est un fort assez bien construit. Il étoit naturel de garantir ce Poste exposé aux attaques continuelles des Turcs et des Persans.

A quelque distance de Goumri, on voit les ruines d'un village, où 200 Turcs demandèrent un jour l'hospitalité aux habitans Arméniens, qu'ils massacrèrent ensuite dans la nuit.

Quelques auteurs prétendent, que c'est près de Kars, ville dans le Paschalik du même nom, et que l'on peut distinguer de Goumri, que Crassus fut défait l'an 53 avant l'ère chrétienne par Surinas*)

*) Surinas, Général des armées d'Orodes, Roi des Parthes, étoit fameux par sa valeur et ses richesses; il avoit fait monter sur le trône Orodes, et conquis la ville de Seleucie. C'est lui, dit-on, qui en se mettant en campagne, trainoit après lui mille chameaux, chargés de bagages, et deux cents chariots, dans lesquels suivoient les concubines.

Suréna se rendit surtout célèbre par la victoire, qu'il remporta sur Crassus, qui commandoit une armée Romaine.

Crassus, convoitant les richesses des Parthes, qu'il espéroit vaincre, refusa la paix que le Roi lui offrit, et rejeta les conseils d'Artabaze, Roi d'Arménie, et du Questeur Cassius, dont l'un lui conseilloit de venir le joindre en Arménie, l'autre d'aller droit sur Seleucie. Il s'avança contre Surinas et Sillaces, et laissant l'Euphrate derrière lui, il engagea un combat, où les Romains furent défaits. Làdessus Crassus se retira à Carthes, et périt dans un nouveau combat, où Surinas fut encore vainqueur.

Le Roi Orodes fit couler, dit-on, de l'or fondue dans la

Sillaus, Généraux du Roi des Parthes; d'autres assurent, que Carrhes n'est point le Cars d'aujourd'hui, mais qu'il est situé dans le Diarbec ou Mésopotamie.

Une fois sur le territoire Persan, je n'avois plus besoin d'escorte, ma qualité de négociateur me mettant à l'abri du danger d'être attaqué. Quinze Tartares ne me furent donnés à Goumri, que pour me conduire à Erivan, d'où le Sardar Houssein-Kouli-Khân, ainsi qu'il est d'usage, devoit avoir soin de m'expédier à Tauris.

Je me mis en route le 4 de grand matin, et vers midi j'avois déjà atteint cette chaine de montagnes, qui séparent la province d'Erivan des possessions de la Russie.

Sur le sommet de ces montagnes je vis plusieurs tombeaux en granit, qui me parurent fort anciens; les caractères et les emblêmes en étoient presqu'entièrement effacés.

---

bouche de Crassus, dont la tête lui fut apportée, pour se venger de la cupidité du Général Romain.

Surinas ne jouit pas longtems de sa victoire: s'étant rendu peu à peu suspect à Orodes, celui-ci le fit mourir, payant ainsi d'ingratitude tant de services signalés.

A peine descendu de ces hauteurs, je vis devant moi l'immense et fertile plaine de la province d'Erivan, ainsi que les deux monts d'Ararat, qui comme deux colosses s'élèvent majestueusement dans les nues. Quand le souvenir de Noé et de l'arche n'agiroit point sur l'esprit, le coup-d'oeil des monts Ararat n'en seroit pas moins imposant et magnifique.

J'avois cru pouvoir parvenir ce jour même à Etchmiazin, célèbre et beau monastère, à cent verstes à peu près de Goumri; mais les chevaux, fatigués par le trajet de la journée, surtout dans les montagnes, ne me permirent point d'atteindre mon but. Il étoit déjà minuit, quand j'arrivai à un village, distant encore de dix verstes à peu près d'Etchmiazin; il me fallut y passer la nuit.

Ma premiere rencontre avec les Persans ne fut pas agréable. J'eus beau faire dire par mes dragomans, que j'étois arrivé, afin de me rendre à Tauris, pour y négocier la paix, les habitans du village, reveillés de leur premier sommeil, accoururent les armes à la main, et voulurent faire feu sur nous, disant, que si j'étois un Envoyé de la Russie, les vedettes de la frontière les en auroient avertis. Ils avoient raison; ils ignoroient, que les vedettes, par negligence, ne s'étant pas trouvés à leur poste, ne nous avoient point vus. Ce ne fut

qu'à force de représentations les plus fortes, que je parvins enfin à être reçu dans le village, où cependant je fus surveillé pendant toute la nuit par une quantité de personnes armées: je n'avois d'autre parti à prendre, qu'à laisser mes conducteurs et mes Cosaques également sous les armes, pour tenir les Persans en respect.

Dès la pointe du jour, après avoir largement gratifié mes hôtes impolis, qui commencèrent enfin à s'apercevoir, qu'ils m'avoient suspecté à tort, je m'empressai de me rendre à Etchmiazin, où je descendis chez le Patriarche Efrème, vieillard respectable, qui me reçut de la manière la plus prévenante.

Après quelques instans de repos, je fus régalé d'une manière splendide. J'allai voir ensuite le monastère, et tout ce qu'il contient de curieux. Ce superbe édifice, qui dans une vaste enceinte présente trois églises, nommés en langue Arménienne *la descente du St. Esprit*, est à peu près à 15 verstes d'Erivan. Il est comme le sanctuaire des chrétiens Arméniens: ses richesses sont considérables, quoiqu'il ait beaucoup souffert par la guerre.

Les habitans du pays prétendent, que l'endroit où se trouve maintenant l'église, est précisément

celui, où Noé bâtit l'autel, et où il offrit le sacrifice, dont parle l'écriture sainte.

La vue, depuis le monastère, est généralement belle; mais le côté préférable est celui, d'où l'on voit l'Ararat, qui présente ses deux monts, tous deux de la forme d'un pain de sucre, mais l'un plus haut que l'autre.

Il est assez connu, que le mont Ararat est un des plus hauts de la terre. La moitié en est couverte d'une neige éternelle, et ceux qui ont voulu tenter de le gravir, ont été arretés par le froid excessif, avant même d'être arrivés à la moitié du chemin. Plusieurs habitans de la contrée ont ainsi été frustrés dans leur espérance, de trouver sur le sommet de la montagne les restes de l'arche de Noé.

L'Ararat, quoique à la distance de 30 verstes au moins, paroît par une erreur d'optique, très près d'Etchmiazin. Une grande plaine s'étend jusqu'au pied du mont, qui à une certaine distance est couvert de bois, repaire d'une immense quantité de bêtes fauves et de gibier.

On voit rarement le sommet du grand Ararat, qui le plus souvent est caché par les nuages. Cependant le ciel est presque toujours serein dans

ces contrées. Il n'y pleut presque jamais, et les orages y sont rares: mais l'Ararat, qui attire les nuages, est pour ainsi dire le siège des orages. Presque tous les jours la nature y offre le spectacle d'une atmosphère orageuse; sur le voile obscur des nuages brille fréquemment ou l'eclair rapide, ou le majestueux arc-en ciel.

L'imagination de l'homme religieux, comme celle du poëte, s'exalte à l'aspect d'une scène aussi imposanse. Ses sentimens sont d'autant plus vifs, qu'il les doit à une espèce de terreur *). Ici, comme sur les bords d'un cratère, et comme dans les pénibles épreuves de la vie, c'est en inspirant l'effroi, que la nature nous rappelle à la religion.

Le lendemain je me rendis auprès du Sardar, qui depuis quelques jours avoit quitté Erivan, pour camper avec son corps d'armée à quelque distance de sa forteresse. Arrivé sur les lieux, les officiers du Sardar, qui avoient été envoyés à ma rencontre, m'assignèrent une superbe tente, pour y prendre du repos. J'y devins l'objet de toute la civilité Persane. Je fus couché sur des roses. Dans la tente, qui formoit un charmant pavillon, on avoit étendu de riches tapis; on me servit bientôt un diné somptueux. Un Khân, neveu du

*) La prière est plutôt fille de la crainte que de la reconnoissance.

Sardar, destiné à me conduire à Tauris, vint me complimenter au nom de son oncle, et me prier de passer cette journée à me remettre des fatigues du voyage: en attendant on fit apporter une espèce de fauteuil du monastère d'Etchmiazin, qui devoit le lendemain me servir de siège pendant l'audience du Sardar. Ce siège devoit marquer une distinction particulière en ma faveur.

Une garde d'honneur fut placée autour de ma tente; un régiment Persan eut ordre vers le soir de faire devant moi, pour me divertir, ou plutôt pour m'en imposer, toutes les évolutions militaires à la manière Européenne.

Le Sardar me fit notifier, que l'officier, qui sur la frontière de la province, où j'avois passé, ne m'ayant point vu, n'avoit pas donné avis de mon arrivée, alloit incessamment avoir les oreilles coupées. Je sollicitai longtems inutilement la grace du coupable. Le Sardar étoit inflexible; il ne vouloit pas, disoit-il, manquer aux loix de son pays. Ce ne fut qu'en redoublant les prières les plus instantes, que je parvins le lendemain à sauver les oreilles du pauvre officier.

J'avois beaucoup entendu parler du luxe oriental; mais l'idée que je m'en étois formé, étoit loin encore de la réalité. Dans leur camp même,

les Persans mènent la vie la plus voluptueuse; l'exercice militaire ne paroît y être qu'un délassement. Il faut convenir, que la chaleur du climat et la beauté de la nature, qui semble pourvoir à tout, invitent plutôt au repos qu'à la fatigue.

Le coup-d'oeil qu'offre un camp Persan, est singulièrement agréable. Toutes les tentes sont belles, mais celle du Sardar, et celle que j'occupois, étoient magnifiques. On est tenté de se croire transporté dans un pays de fées, en se voyant dans une espèce de ville, composée de pavillons de différentes formes, toutes charmantes, et de toutes les couleurs imaginables; une régularité parfaite, et une somptuosité orientale achèvent la beauté de coup-d'oeil. La régularité n'a été introduite chez les Persans, que par Mr. de Gardane, à ce que rapporte dans son ouvrage ce Géneral françois, qui en dernier lieu a été en Perse, et qui n'y avoit trouvé dans les camps, qu'un amas confus de tentes.

Après avoir passé une journée entièrement à la Persane, mangé d'excellens pilaws, sans cuillière, sans couteau et sans fourchette, assis les jambes pliées, fumé du kalioun, bu du délicieux cherbet, j'eus le lendemain une entrevue avec le Sardar, avec lequel je passai toute la journée.

J'y fus introduit avec pompe. Après avoir



achevé l'entretien politique, le Sardar me pria cordialement de m'approcher de lui, et alors il s'abandonna à sa bonne humeur, qui est le fond de son caractère.

Houssein Kouli-Khân est le héros de la Perse; c'est lui, qui par sa bravoure et son audace a fait monter sur le trône le Shâh actuel. Kouli-Khân est le chef de l'armée Persane, et possède toute la confiance du Prince. La guerre est son élément: il redoute la paix avec la Russie, et ne néglige rien, pour exciter le Shâh et Abaz Mirza à la continuation de la guerre. Il n'a aucune connoissance de l'art militaire: être brave jusqu'à la témérité, et le meilleur cavalier de la Perse, quoiqu'agé de plus de 50 ans, — voilà tout son mérite. C'est le même Kouli-Khân, qui en 1800 fut totalement défait près d'Akalkalaky par le Lieutenant-Général Marquis de Paulucci.

Livré à l'intempérance et à la débauche, il n'est pas rare de le voir complettement ivre. Un soir à souper je le vis s'endormir au milieu du repas, par l'effet du vin, qu'il avoit déjà bu.

Son corps d'armée est peu considérable: il ne consiste qu'en 8000 hommes de cavalerie, en 6000 Sarbazes, qui sont l'infanterie Persane, nouvellement organisée et exercée par des officiers Anglois;

un Capitaine Anglois avec douze pièces d'artillerie volante Angloise, fait aussi partie de ce corps.

Le Sardar fit manoeuvrer toutes ses troupes devant moi, et se flatta de me donner une grande idée de ses soldats. Mais je vis d'abord, que les Sarbezes eux-mêmes, quoique commandés par des officiers Européens, ne sauroient lutter contre le soldat Russe. Le Sardar n'en est pas moins enchanté de cette troupe, qu'il estime plus que l'artillerie Angloise, qui cependant est excellente. Il m'assura dans les termes les plus éloquents, qu'il ne desirait rien plus, que la paix avec la Russie, ce qu'il dit être aussi le voeu ardent de son maître, ainsi que du successeur au trône; je savois le contraire, mais je lui repondis sur le même ton. Je le quittai pour continuer mon voyage, entrevoyant déjà, qu'avec les Persans le diplomate avec ses discours réussit moins, que le Général avec ses canons.

Le Sardar me recommanda son neveu, qui alloit être mon Mémandar jusqu'à Tauris.

Le Mémandar chez les Persans est celui, qui a soin d'un étranger, chargé d'affaires publiques, tels qu'Ambassadeurs ou Envoyés, et de personnes de marque. Leur tâche consiste à préparer les logemens, les vivres et les chevaux à ceux, qu'ils conduisent; en un mot, de les dispenser du moindre soin de voyage.

Ces conducteurs sont si bien payés pour les peines qu'ils prennent, qu'une telle commission est donnée ordinairement à titre de récompense.

Les villages, par où ils passent, leur font des présents, afin qu'ils lèvent moins rigoureusement les différentes contributions, et qu'ils ne fassent pas de dégats, ce qui donne lieu à d'horribles abus. Ils prennent aussi à cette occasion sous leur protection des marchands, qu'ils assurent non seulement contre le vol, mais qu'ils exemptent aussi du péage des douanes. Mais leur plus grand gain est le présent, que celui qu'ils ont conduit est tenu de leur faire, en les renvoyant.

Mon Mémandar étoit suivi de plusieurs Persans à cheval, entr'autres d'un valet, chargé d'avoir avec lui une provision de charbons toujours ardents, et de tenir continuellement le calioun, pour le présenter de tems en tems à son maître, qui souvent m'en régala, même en allant au galop. Le tuyeau du kalioun est très long, et il est assez plaisant de voir le valet avec le kalioun rester en arrière à une assez grande distance, et suivre celui qui fume.

Arrivé à Erivan, je résolus d'y passer la journée, à cause de la chaleur excessive; nous nous

étions mis en route vers les dix heures du matin, heure à laquelle il faut au contraire terminer sa course.

La ville d'Érivan, à 300 verstes à peu près de Tiflis, est une grande ville, dont les beaux jardins font la plus grande partie. Deux fleuves passent à côté, le Zengui et le Querk-Boulak, ce qui signifie quarante fontaines; on dit que le fleuve a autant de sources.

La forteresse est excellente, et m'a paru assez difficile à être prise d'assaut, mais facile à investir. Au nord-ouest elle est sur le bord d'un précipice large et escarpé, de plus de 100 toises de profondeur, au fond duquel passe le fleuve Zengui. Cet endroit est inaccessible. Des ingénieurs françois, et ensuite des officiers anglois ont depuis quelques années fortifié Erivan encore davantage.

Pour être plus sûr de la garnison, le Gouvernement Persan en a confiné les familles dans l'intérieur du pays, comme des otâges.

Les Turcs se rendirent maîtres d'Erivan en 1582, et bâtirent la forteresse, qui existe encore aujourd'hui. Les Persans s'en emparèrent l'an 1604, et la fortifièrent, pour soutenir le canon. En 1615 elle essuya un siège de plus de quatre mois. Le rempart résista à la batterie des Turcs, quoiqu'il ne fut formé que de terre, et l'ennemi

fut obligé de se retirer; mais il y revint après la mort d'Abaz le Grand, et emporta la place. Sefy la reprit en 1635; elle n'a été assiégée depuis, que par les Russes.

Le lac d'Erivan est à trois petites journées de la ville. Les Persans l'appellent *Deria-Chirin*, ce qui veut dire lac doux. Il a plus de 100 verstes de circonférence, et il est très poissonneux. Le fleuve Zengui prend sa source dans ce lac, traverse une partie de l'Arménie, et s'unit avec l'Araxe près de la mer Caspienne.

Les Arméniens prétendent, qu'Erivan est la peuplade la plus ancienne du monde. Selon eux, Noé avec sa famille y habita avant le déluge, et après être descendu de l'Ararat. Ils veulent même, que la contrée ait été le paradis terrestre. Ils tiennent par tradition, que Noé planta la vigne près d'Erivan; ils montrent même l'endroit à quelques verstes de la ville.

L'Arménie est une des parties les plus élevées de l'Asie: elle est divisée en majeure et mineure.

L'Arménie majeure est située au delà de l'Euphrate, et l'Arménie mineure en deça de ce fleuve.

L'Arménie majeure, improprement appelée Turcomanie, est entre la mer noire et la mer Caspienne, la Géorgie et la Mésopotamie, aujourd'hui

appelée Diarbeck. Elle est partagée par l'Araxe; sa partie occidentale appartient aux Turcs, sa partie orientale aux Persans. Cependant il y a plusieurs cantons, et même des provinces entières dans l'Arménie majeure, qui ont conservé leur indépendance, et qui se gouvernent eux-mêmes sous des chefs Kurdes ou Arméniens. Le Tygre et Euphrate y ont leur source. Les monts Ararat, Taurus et Gordiens s'y trouvent.

L'Arménie majeure occidentale a pour capitale la ville d'Erzeroum, qui est le passage et le dépôt du commerce de la Turquie avec l'Inde. Erivan est la capitale de l'Arménie majeure orientale.

L'Arménie mineure appartient aux Turcs. Elle est divisée en quatre provinces, dont les capitales sont: Sebaste, Tokat, Césalée de Capadoce, et Sis, capitale de la Cilicie.

L'Arménie, presque entièrement entourée de peuples qui ont embrassé la réligion mahométane, ou qui sont retombés dans l'idolâtrie, est restée toujours fidèle et très attachée au Christianisme, quoique soumise à des princes Mahométans.

L'ancienne histoire de l'Arménie se perd dans la nuit des tems, et quoique Moïse de Chorène, historien Arménien du 5me siècle, ait rapporté sur l'origine de son pays quelques faits, assez généra-

lement connus en Arménie, ce n'est qu'une tradition fabuleuse. On ne sauroit tout au plus admettre : que Haïk fût le premier maître de l'Arménie, dont la dynastie régna longtems sur ce pays, et qu'après l'extinction de laquelle celle des Arsacides succèda. Plusieurs Princes de celle-ci se rendirent célèbres par leur sagesse et leur valeur.

L'Arménie fût illustrée par la présence de Sémiramis, d'Alexandre; — ce dernier traversa le pays et passa l'Araxe, pour poursuivre ses conquêtes; — de Mithridate, d'Annibal.

L'histoire de ces célèbres personnages est assez connue : voici seulement quelques détails sur leur séjour en Arménie.

Sémiramis, après avoir succédé à son époux Ninus, déploya pendant son règne un caractère impérieux et barbare. Instruite de l'extrême beauté du jeune roi d'Arménie Ara, elle résolut de le captiver, soit par l'amour, soit par la force. Elle fit des efforts inutiles pour l'attirer auprès d'elle; le vertueux Ara, heureux de posséder le coeur de sa femme Novart, reçut avec indifférence toutes les propositions de Sémiramis. La passion de celle-ci, enflammée encore davantage par les obstacles, alla jusqu'à offrir sa main et le trône d'Assyrie à Ara, qui refusa l'un et l'autre. Alors l'amour de Sémiramis, se changeant en une haine

implacable, elle leva promptement une puissante armée, et pénétra en Arménie à la tête de ses troupes. Ara rassemble à la hâte un corps d'armée, et rencontre la reine d'Assyrie dans les plaines de l'Ararat. Sémiramis donne ordre de ne point attenter à la vie du roi d'Arménie, mais de le prendre vif; la valeur d'Ara cependant rendit vaine les précautions de Sémiramis qui, après avoir vaincu l'armée Arménienne, apprit qu'Ara avoit été tué. Malgré sa profonde tristesse, elle ne laissa pas de s'emparer de toute l'Arménie, et de se la rendre tributaire.

Telle fut la fin d'Ara, vers l'année 1747 avant l'ère vulgaire. Ainsi finit cette monarchie absolue, établie par Haïk. Après plus de 600 ans d'indépendance, elle devint tributaire de l'Assyrie, jusqu'à la prise de Ninive, et la chute de cet empire, qui arriva vers l'an 747 avant l'ère chrétienne.

Les habitans d'Arménie, pour honorer la mémoire d'Ara, appelèrent le mont Masis et tout le pays voisin de son nom Arara ou Ararat.

Lorsque Sémiramis se refugia en Arménie, pour échapper aux poursuites de son fils Ninias, elle se rendit auprès de Gordus, fils d'Ara, et son vice-roi en Arménie. Celui-ci, loin de venger la mort de son père, rassemble une armée, et marche avec Sémiramis contre les Assyriens; mais dans

la bataille, qui fut livrée sur les bords du Tygre, Gordus et Sémiramis furent tués, et l'on dit que le coup, dont périt la dernière, lui fut porté par Ninias, son propre fils.

Mithridate, roi du Pont, ennemi juré des Romains, qui avoient subjugué une grande partie de l'Asie, avoit seul osé braver ces fiers republicains; il se ligua avec Artaxès le Grand, roi d'Arménie, de la race des Arsacides, qui pénétra dans l'Asie mineure, où il périt dans une émeute, excitée par des agents Romains.

Tygrane, son fils ainé, prit le commandement des troupes de son père, et seconda vaillamment Mithridate.

Lucullus avoit remplacé Sylla, et fut envoyé avec une armée considérable en Arménie, pour combattre Tygrane, qui fut vaincu à différentes reprises. Lucullus fut rappelé, et Pompée lui succéda dans le commandement en Asie, où il employa l'or et les intrigues. Il parvint à révolter un des fils de Tygrane contre son père. Ce fils dénaturé conduisit lui-même l'ennemi dans l'intérieur des états, qui devoient un jour lui appartenir. Tygrane n'eut d'autre moyen de salut, que d'accepter les conditions de paix, qu'on lui offrit.

Mithridate, également trahi par ses fils, après avoir fait la guerre avec constance, tantôt vain-

queur, tantôt vaincu, et après avoir souvent épouvanté Rome même, mourut enfin en Roi.

Annibal se refugia en Arménie, lorsque le séjour auprès d'Antiochus ne le mettoit plus à l'abri des persécutions de Rome. Artaxias, roi d'Arménie, accueillit l'infortuné héros, qui projeta aussitôt une ligue entre l'Arménie, le Pont et le pays des Parthes contre les Romains. Mais ce projet demeura sans exécution.

Annibal proposa au roi d'Arménie de fonder une ville sur les bords de l'Araxe, et en traça lui même le plan. Elle fut nommée *Artaxata*, et devint la capitale d'Arménie. Aujourd'hui elle n'offre que quelques débris de son ancienne grandeur, et n'est plus qu'un village.

La haine contre Rome toujours dans le coeur, Annibal apprit aux Arméniens, pour le mettre en état de combattre un jour les Romains, une nouvelle manière de se battre, et à porter des armes Carthaginoises.

Artaxias, pour acquérir l'Arménie Pontique, qui depuis quelque tems appartenoit au roi de Pont, et que les Romains lui promirent de donner, s'il leur livroit Annibal, fut assez lâche pour y consentir; mais celui-ci, instruit de ce perfide dessein, alla en Bythnie auprès de Prusias II, et finit par se donner la mort.

Je quittai Erivan le 8 à 2 heures du matin. Le Mémandar avoit expédié avant notre départ un exprès, pour me préparer un pied à terre et un diner à Diuli, petit village à la distance de 50 verstes à peu près d'Erivan.

En Perse l'on compte les distances par Agatches, ce qui est à peu près 7 verstes, ou une mille d'Allemagne; mais rien n'est plus incertain, que les distances en Perse, et sans oser indiquer ici au juste le nombre des Agatches, qu'on suppose d'un endroit à l'autre de mon trajet d'Erivan à Tauris, je dirai seulement, qu'on peut évaluer cette distance à 55 ou 60 Agatches, environ 400 verstes.

Je fus extasié de la beauté de la province d'Erivan. Nous traversâmes une grande plaine très féconde, ayant à notre droite le mont Ararat, dont il me sembloit, que nous ne nous écartions pas, et même arrivés à Diuli, l'Ararat parut être vis-à-vis de nous, tant elle s'étend au loin.

L'Arménie est très peuplée: c'est le grand magazin de la Perse, surtout pour le riz, qu'on y cultive beaucoup. Le bois y manque entièrement, et on n'y voit quelques arbres fruitiers, que près des villages, où ils forment des espèces de jardins, seul refuge, où l'on puisse jouir de quelque ombre.

Le manque de bois dans presque toute la Perse, excepté dans les provinces situées sur les bords de

la mer Caspienne et du golphe Persique, rend ce pays aride: les pluïes y sont très rares, et il y a des endroits, où il ne pleut pas pendant des années entières; le ciel y est toujours serein, et l'on ne voit presque jamais des nuages.

Ce manque de pluïe, qui doit naturellement rendre la terre peu propre à la culture, a obligé les Persans à y rémédier par des aqueducs: ils sont parvenus à exceller dans l'art d'arroser leurs champs par des canaux, qui souvent sont d'une étendue de plus de cent verstes; ils les commencent aux ruisseaux, qui coulent des montagnes. Les eaux sont conduites dans les vallons à travers les champs, les villages et les jardins, servent en un mot à arroser tout le terrain, et à faire aller les moulins. L'eau qui coule du haut des montagnes, lorsque la neige y fond, est également recueillie avec soin dans des canaux, et conduite sur les champs. Un *Emir-ab*, ce qui veut dire prince des eaux, en a la direction.

Lorsqu'un canal a suffisamment arrosé quelques champs, surtout ceux, où le riz est cultivé, le propriétaire oppose une digue, et son voisin se sert alors de l'eau, qu'il fait couler sur son terrain. Là où des collines, ou même des montagnes mettent obstacle à l'établissement direct des canaux, les Persans savent y rémédier par des cir-

cuits et des détours, qui prolongent et disposent les canaux de manière à étonner le voyageur.

On assure que dans les anciens tems il y a eu en Perse plus de 50 mille puits et canaux souterains.

Après un trajet de huit heures, nous arrivâmes à Diuli, dont le site est admirable.

Le Mémandar me conduisit dans une maison de campagne, construite pour recevoir Abaz Mirza et des voyageurs de marque. C'est proprement une terrasse, couverte d'un toit plat, qui repose sur des piliers, et entourée de trois côtés d'arbres fruitiers, qui tiennent lieu de murs.

Rien n'est plus commode, plus beau, plus raffraichissant, qu'un tel pied à terre pour un voyageur fatigué.

Arrivé dans cette espèce de bosquet, on me fit assoir sur un tapis, couvert des plus belles roses fraiches. Cette fleur abonde en Perse, particulièrement celle de couleur jaune. On me servit un excellent plat de Pilaw, des fruits de toute espèce, et du scherbet de différentes sortes à la glace. Le véritable diner, qui chez les Persans n'a lieu que lors du coucher du soleil, à cause de la chaleur, qui ne permet point de manger beaucoup avant ce tems, alloit devenir somptueux, à juger

des grands préparatifs, que l'on faisoit, malgré mes instances, de me servir le plus frugalement possible.

On est surpris de voir en Perse partout de la glace, ce qui est un grand bienfait dans un climat si chaud. On a soin d'en faire toujours des provisions, et heureusement les montagnes en offrent en hiver une quantité suffisante. La glace se vend dans toutes les villes par livre à très bon marché. Les Persans en prennent des morceaux dans la bouche; il n'y a point de Persan, qui boive du scherbet ou de l'airan (lait caillé mêlé d'eau) sans y mettre un morceau de glace; sans quoi la boisson ne seroit pas buvable en été. Un des anciens rois d'Arménie avoit même nommé un officier, pour veiller à la conservation des neiges.

Après avoir reposé pendant quelques heures, je fus reveillé par le son d'une musique Persane, que mon obligeant Mémandar faisoit jouer au bas de la terrasse, pour me causer une douce surprise. Je vis auprès de moi deux Persans, qui pendant mon sommeil avoient eu soin avec de grands évantails de raffraichir l'air, et d'éloigner les insectes.

Vers le soir on me servit au moins trente plats, apprétés à la Persane, dont les différents pilaws

surtout étoient exquis. Pour plaire à mon tour à mes aimables hôtes, je mangeai, en me servant de mes doigts, au lieu de fourchette.

Le lendemain à deux heures du matin, j'étois déjà à cheval, pour faire un long trajet; nous devions nous rendre ce jour là à un petit endroit, appartenant à un Khân, auquel mon Mémandar avoit expédié la veille un exprès, pour lui annoncer mon arrivée.

A quelque distance de cet endroit le Khân vint à ma rencontre avec une suite nombreuse, pour m'aider à traverser l'Arpatchai, fleuve très rapide, qu'il faut cependant passer à gué.

Arrivé chez le Khân vers midi, j'y fus reçu avec toute l'étiquette possible. Fatigué du voyage, je ne le fus pas moins de la politesse Persane, dont on m'accabla. Mais j'étois loin d'être la dupe de tant de prévenances, et le caractère Persan m'étoit déjà assez connu, pour savoir à quoi m'en tenir. Tout est extrême chez les Persans: d'une insolence sans mesure, ils passent au moindre revers à la soumission la plus vile.

Le Khân, où je venois de passer la journée, me convoya le lendemain jusqu'à la moitié du chemin à Nahetchivan. Ce chemin me conduisit à travers une belle plaine, où j'aperçus à gauche

plusieurs montagnes, dont l'une surtout fixa mon attention. Elle est nommée le mont des serpens; les habitans du pays n'osent point en approcher, à cause de la quantité de ces reptiles, sur lesquelles l'ignorance et la crédulité bâtissent mille contes. J'ai vu cependant sur mon chemin plusieurs serpents d'une grosseur énorme, et surtout des lezards très longs et gros comme le bras, d'un verd luisant et très beau, et dont la morsure est dangereuse, non qu'ils soient vénimeux, mais parcequ'ils mordent avec beaucoup de force.

Mais ce que j'ai vu en grande quantité le long de la route, ce sont des tortues d'une grandeur énorme, réputées animaux saints; personne en Perse ne les touche, et ne nuit à leur multiplication.

A dix heures du matin nous vîmes déjà à quelque distance la ville: mais j'étois tellement tourmenté par la fatigue et la chaleur, qui d'après mon thermomètre de poche étoit de trente degrès de Réaumur, qu'il me fallut descendre de cheval, et me coucher auprès d'une source, qui se trouve dans la proximité de Nahetchivan, et dont l'eau, excessivement froide et très limpide guèrit, dit-on, toute maladie. J'avois une soif brûlante, mais nouveau Tantale, je n'osais dans les premiers momens l'étancher à cette fontaine délicieuse; et dant toute ma route de cette journée je ne devois

pas trouver un seul arbre, à l'ombre duquel je pusse me reposer. On me présenta quelques oeufs, qu'on venoit de cuire, en les enfonçant durant peu d'instans dans la terre sabloneuse, dont la chaleur avoit suffi pour cela. Tel est le climat de ce pays!

Après avoir reposé quelque tems aux bords de la fontaine, j'y puissai enfin: j'ignore si elle fournit un remède à tous les maux, ainsi qu'on me l'assura, mais je sais que les deux goblets que j'en bus,, étoient la plus délicieuse boisson, dont j'aïe goûté de ma vie.

A peine étois-je remonté à cheval, que je vis une nombreuse cavalcade s'approcher de nous. C'étoit un Khân de distinction, en habit verd, par conséquent de la race du prophète, suivi de nombre d'habitans de Nahetchivan; il venoit me complimenter, et me conduire en cérémonie à la ville, où je fus reçu au son d'une musique militaire. Le Khân m'introduisit dans son château, où il me logea dans le plus bel appartément, donnant sur un jardin. Des raffraichissemens de toute espèce et un lit de roses m'y attendoient. Après avoir fumé le kalioun avec le Khân, il me quitta pour me laisser reposer jusqu'au soir, qu'il devoit revenir diner avec moi.

Je ne pus résister au desir de considérer le

jardin, qui m'enchanta par ses charmans bosquets d'arbres fruitiers grands, touffus, où les rayons du soleil ne pouvoient pénétrer, et où le ramage des oiseaux et mille parfums me ravirent.

Si jusqu'ici j'avois été acceuilli partout avec beaucoup d'égards, je le fus bien davantage à Nahetchivan. Après un diner splendide, mon hôte m'invita à me rendre dans son jardin, où nous passâmes la soirée au son d'une musique vocale et instrumentale, assez mauvaise, et à voir des danses et différens tours d'adresse.

Obligé de rester le lendemain à Nahetchivan par une légère indisposition de mon Mémandar, j'eus le tems de parcourir la ville à mon aise.

Nahetchivan est une grande place, qui a été souvent dévastée. Les historiens Persans assurent, qu'on y a compté jadis jusqu'à dix mille maisons. A peu de distance de la ville se trouvoit une forteresse considérable, qu'Abaz le Grand, ne se sentant pas assez fort pour la garder, fit détruire, après avoir pris Nahetchivan sur les Turcs, et l'avoir ruinée et dépeuplée. Il en usoit ainsi partout, pour empêcher les Turcs de se fortifier, et de trouver des vivres.

Aujourd'hui Nahetchivan ne présente que de tristes restes de son ancienne splendeur.

On suppose en Perse, qu'elle est l'ancienne Ardaschad, nommée Artaxate par les historiens Grecs. Des auteurs Arméniens prétendent, que leur premier roi Haïk y établit son séjour, d'où seroit venu le nom Nahetchivan, qui signifie *première habitation.*

L'Araxe coule à trente verstes de Nahetchivan. La proximité de ce grand fleuve fertilise le pays, dont l'aspect monotone ne présente que des plaines immenses, sans arbres, sans collines pour le varier.

Le Khân me pria d'assister à la revue d'un corps de Sarbazes, qu'il avoit formé. On ne peut rien voir de plus gauche et de plus ridicule, que cette espèce d'infanterie, nouvellement organisée en Perse. Si jamais l'Asiatique devient redoutable, ce ne sera qu'a cheval; un coup de canon suffit pour dissiper la troupe la plus nombreuse d'infanterie Persane.

Le lendemain matin je me remis en route, pour me rendre à Gargari, grand village au delà de l'Araxe.

Arrivés à ce fleuve large et rapide, il nous fut impossible de le passer, à cause d'un vent violent, qui l'agitoit tellement, que les Persans, chargés de diriger le radeau, sur lequel on le traverse, n'osèrent risquer le passage, aussi longtems que

dura la bourasque. Il nous fallut donc mettre pied à terre, et chercher un abri dans une tour antique, tombée presque en ruines, et située sur les bords mêmes de l'Araxe.

Les Orientaux appellent ce fleuve, si connu dans l'antiquité et fameux par le passage d'Alexandre, *Aras*. Il a sa source près du mont Ararat, et peut-être tire-t-il son nom de cette montagne; il se jette dans la mer Caspienne, et s'accroît dans son cours de plusieurs petites rivières et de beaucoup de torrents.

On a bâti à différentes reprises des ponts sur l'Araxe à Julfa et en d'autres endroits; mais quelque forts et massifs qu'ils fussent, comme on le voit encore par les débris des arches, ils n'ont pu tenir contre l'effort du fleuve, surtout lors du dégèl, qui le grossit prodigieusement par les neiges fondues des monts voisins.

L'Araxe sépare l'Arménie de la Médie.

La Médie avoit subjugué les Persans, qui ne furent délivrés de ce joug, en l'imposant eux-mêmes, que sous Cyrus, fondateur d'un empire, qui s'étendoit dans les trois parties du monde, jusqu'à ce qu'Alexandre le Grand abattit ce colosse.

Le Royaume de Médie, autrefois si puissant, ne fait aujourd'hui qu'une partie d'une des plus

grandes provinces de Perse, que les naturels appellent Azerbejan ou Aderbedjan. Vers l'orient elle confine à la mer Caspienne et à l'Hyrcanie; vers le midi à la province des Parthes; l'Araxe et la haute Arménie la bornent à l'occident, et le Daghestan au septentrion. Elle renferme la Médie orientale et la Médie occidentale ou mineure, qui est l'ancienne Atropatie ou Altropatène.

Les Persans disent que la Médie a été appelée Azerbejan, *Pays de feu*, parce qu'on y voyoit le plus fameux temple des ignicoles, qui y entretenoient un feu perpétuel, emblême de la divinité: là résidoit le Grand Pontife de cette réligion. Les Guèbres, restes des ignicoles, montrent ce lieu, et y entretiennent encore le feu sacré.

Le respectable et savant métropolitain Siestrencewiez de Bohusz, dans son excellent ouvrage *des recherches historiques sur l'origine des Sarmates, des esclavons et des Slaves*, parle aussi des Médes, qu'il dit être les ancètres des Sarmates et des Slaves. Les Scythes, ayant fait la conquète de la Médie, résolurent d'affoiblir cette contrée, en la dépeuplant, et emmenèrent de la Syro-Médie, l'an 1455 avant l'ère chrétienne, une colonie nombreuse sur le Tanaïs, aujourd'hui le Don. Ces colons furent appelés Saromates par les Grecs, Sarmates par les Romains.

Le vent ne s'appaisa que la nuit, qu'il nous fallut passer dans notre ruine, au grand déplaisir de mon Mémandar, qui ne pouvoit m'y procurer les aises qu'il auroit desiré. Quant à moi, l'histoire ancienne à la main, l'Araxe à mes pieds, au milieu d'une contrée autrefois si célèbre, j'ai passé mon tems à rêver aux siècles déjà écoulés, et à méditer sur les destinées des états et des hommes.

A trois heures du matin nous passâmes l'Araxe sur un radeau, qui fut entraîné vers le bord opposé avec une rapidité extrême. Nous arrivâmes de bonne heure à Gargari, village situé dans une belle plaine, entouré de charmans jardins, dont l'aspect rejouit l'oeil d'autant plus, que souvent on ne voit pas un arbre à de très grandes distances. A mesure que j'avançois, la végétation me parut plus vigoureuse, et le parfum des plantes plus suave.

Je desirois continuer le voyage, mais la chaleur étoit excessive, et il fallut rester toute la journée à Gargari, où mon Mémandar prit à tache de me dédommager du jeune, auquel notre séjour de la veille aux bords de l'Araxe nous avoit condamné.

Vers le soir, lorsque la chaleur eut diminué, je parcourus le village et les jardins. Partout

j'admirai la nature, si belle sous le ciel de la Perse, mais si peu secondée par la culture de l'homme.

Les environs de Gargari sont des champs immenses, où l'on cultive du cotton; on n'y aperçoit que de loin en loin quelques petits villages, distingués par les groupes d'arbres, qui les entourent, et qui semblent être comme autant d'isles dans une vaste mer.

Le lendemain nous nous rendîmes à Sofian. Je souffris beaucoup pour y arriver vers midi, à cause de la distance, de la fatigue et de l'extrême chaleur, qui dans ces contrées est d'autant plus insupportable, qu'aucun ombrage ne la tempère.

Sofian ou Sopian, petite ville ou village, a un site charmant, embelli d'eaux et de jardins.

Les uns croient que c'est l'ancienne Sofia de Médie, d'autres, qu'elle a été nommée Sofian des Sofis, qui y établirent leur demeure.

Les habitans de Sofian vinrent à ma rencontre avec des fruits, des bouquets et des guirlandes de fleurs.—Je dois remarquer ici, que le moindre cadeau offert en Perse, surtout à un étranger, ne se fait presque jamais, que pour en obtenir un de plus grand prix, et souvent la moindre offre est payée au poids de l'or, ce qui rend le voyage,

ainsi que le séjour en Perse très couteux aux personnes, qui s'y rendent avec un caractére public, et quoique je fusse partout défrayé en Perse, mes dépenses extraordinaires auroient d'autant plus suffi à tous les fraix de mon voyage, que dans ce pays les Russes passent pour très généreux, et qu'on ne sauroit, même politiquement, choquer par une trop stricte économie ces Orientaux, qui ne jugent que sur l'apparence. Les Persans en général sont très intéressés: chez eux tout est calcul, et les Anglois surtout ont introduit cette prodigalité, avec laquelle depuis quelque tems le Persan est accoutumé à être gratifié pour le moindre service ou présent, qu'il offre à un étranger.

La coutume est très ancienne chez les Orientaux, de ne se présenter chez une personne distinguée par son rang, qu'un cadeau à la main, ne fut-ce que la plus insignifiante bagatelle. Dans l'origine cela ne se pratiquoit, que pour captiver les bonnes graces d'une telle personne.

Le jour suivant enfin nous parvînmes à Marant, dernier endroit avant Tauris. Cette petite ville est située au bas d'une colline à l'extrémité d'une grande plaine agréable et très fertile. On trouve à Marant les meilleurs fruits de toute la Médie, et l'on soupçonne, que c'est la ville que Ptolomée appelle Mandagarana. Les Arméniens croient, que

Noée a été enterré à Marant; ce nom vient du verbe Arménien *enterrer*.

Le lendemain de très grand matin je me mis en route, pour arriver de bonne heure à Tauris. Je venois d'apprendre qu'Abaz Mirza, voulant passer quelques jours à la chasse, venoit de quitter sa résidence, où il devoit retourner incessamment.

Le jour de mon entrée à Tauris étoit le 14 de Mai. Arrivé à une certaine distance de la ville, je fus complimenté par plusieurs Khâns de la première distinction, qui, avec leur nombreuse suite, étoient venus à cheval à ma rencontre, ainsi que quelques officiers Anglois, qui me firent l. même honneur. Une multitude d'habitans curieux bordoit la route.

Je descendis chez un Major d'artillerie Anglois, qui est comme Ministre de la guerre auprès d'Abaz Mirza, inspecteur de la fonderie de canons à Tauris, et qui, par le moyen d'un jeune Persan, qui entend un peu l'Anglois, enseigne la tactique à Abaz Mirza, passionné pour l'art militaire.

A peine arrivé, je fus assailli de visites. Le Kaimakhân Mirza Bizurk entr'autres, premier Ministre d'Abaz Mirza, et en quelque sorte son mentor, à qui le Shâh a confié le soin de guider son fils dans toutes les affaires, homme fin et

délié, et déjà d'un âge avancé, vint me voir aussitôt, et me combla de démonstrations d'amitié et d'égards.

L'aimable société du Major et des autres officiers Anglois me délassa des fatigues de cette journée.

Un Khàn fut nommé, pour être mon Mémandar pendant mon séjour à Tauris, ou plutôt un surveillant politique, — c'est l'usage en Perse.

Le Gouvernement fixa une somme considérable pour mon entretien journalier et celui de ma suite, que je refusais d'accepter.

Je ne fus pas peu surpris d'entendre tous les Anglois parler la langue Persane avec beaucoup de facilité, et de les voir suivre exactement jusqu'aux moindres usages Persans.

A peine étois-je assoupi la première nuit à Tauris, que je fus reveillé par les secousses d'un tremblement de terre. C'étoit un phénomène tout nouveau pour moi, et je suivis avec précipitation, je l'avoue, tout le monde au jardin, où l'on a coutume de se réfugier lors de ces phénomènes, qui sont assez fréquents à Tauris. Cette ville, d'ailleurs située dans une très belle contrée, où l'air surtout est sain, est construite dans la proximité des volcans, qui ne sont pas encore entièrement éteints. Une éruption très forte l'a réduite,

il y a 50 ans, en décombres, que l'on voit encore aujourd'hui dans ses environs, et avoit enséveli dans ses ruines plusieurs milliers d'habitans. Ce danger continuel n'a pas fait changer de résidence à Abaz Mirza; il habite, il est vrai, un château, moins exposé à être renversé, étant en grande partie construit de bois, ce qui s'appelle un *Tachtapousch;* mais un Tachtapouch même ne sauroit résister à de violentes secousses, et si l'on parvient à se sauver dans le jardin, dont chaque maison est pourvue, on n'est point certain encore, que la place, où l'on se croit à l'abri, ne s'entr'ouvre, ou que l'eau bouillante, qui quelquefois sort de terre, et se répand aussitôt à une grande distance, ne parvienne jusque là. Mais le danger paroît d'ordinaire moins effrayant, à mesure qu'on en est plus près; et quand enfin on est aux prises avec lui, on est étonné de la frayeur, qu'il inspiroit d'abord. C'est ainsi que j'ai vécu assez paisiblement au milieu de la peste, des révoltes, des scorpions et des tremblemens de terre, dont j'ai éprouvé encore à quatre reprises d'assez fortes secousses pendant mon séjour à Tauris.

Abaz Mirza arriva à Tauris le 16 de Mai. Jusque là l'étiquette m'avoit interdit de sortir de la maison. Le 17 j'eus mon audience avec toutes les cérémonies usitées.

Quand un homme de qualité en Perse va en

visite, il fait marcher plusieurs chevaux de main, menés en lesse, chacun par un domestique à cheval. Des valets de pied, plus ou moins nombreux, selon sa condition, courent devant son cheval et à côté. Les Envoyés des cours étrangères observent le même usage, lorsqu'ils se rendent à l'audience du Roi ou du Prince son fils. Je m'y conformai donc, et je me fis suivre d'une suite nombreuse, en me rendant chez Abaz Mirza, d'autant plus que l'apparence, comme je l'ai déjà dit, a le plus grand empire sur les Persans.

Arrivé au château, je descendis de cheval, et je traversai une grande cour, où tout le militaire étoit sous les armes, pour rendre à mon caractère les honneurs militaires à la manière Persane.

J'entrai ensuite dans le jardin, divisé en deux parties: dans la première se trouvoient rassemblés tous les Khâns en grande parure; dans la seconde il n'y avoit que le Prince héréditaire, assis dans le fond sur une terrasse, attenante à son château, et Mirza Bizurk, debout auprès de lui.

Le jardin est un assez vaste terrain, qui n'a pour tout ornement qu'une grande allée d'arbres fruitiers, et plusieurs superbes jets-d'eau.

Après avoir été annoncé à haute voix par le maitre de cérémonie à Abaz Mirza, j'approchai du

Prince, et j'eus avec lui une entrevue de plus d'une heure, avec l'aide de mon dragoman.

J'observerai ici, qu'à la cour de Perse l'on ignore l'étiquette, qui concerne la préséance des Ministres, si minutieusement observée en Europe; mais elle ne se désiste en faveur de personne d'une coutume, qui au premier abord paroît assez étrange, et sur laquelle l'Ambassadeur Anglois lui même se règle strictement. Cette coutume exige, que dans les audiences publiques l'on ôte ses souliers, pour y substituer des babouches, qui sont des pantouffles Persanes. Loin d'affecter par là une supériorité quelconque, ou de l'exiger par pure ostentation, la cour de Perse ne tient si fortement à cette formalité, que parceque, introduite par la réligion Persane, elle est très ancienne, et sert à conserver les superbes tapis, qui sont le plus bel ornement des habitations Persanes. En Perse l'on ôte ses souliers, comme en Europe son chapeau, qu'en revanche les Européens y gardent sur la tête.

Ces considérations m'avoient porté à suivre cet antique usage de la cour de Perse, et je me rendis en babouches auprès d'Abaz Mirza.

Ce Prince, agé de 26 ans, a une phisionomie noble et mâle. Il joint à un caractère plein de feu et d'énergie, une sagesse peu commune à son

âge, et moins encore à sa nation. Sa seule passion est la gloire, son unique plaisir la guerre. Il a de la noblesse dans les sentimens, de l'élévation dans les idées, et se distingue par là de la plupart de ses compatriotes. Il est avide de s'instruire de tout ce qui peut le rapprocher des Européens.

Il ambitionne de reformer un jour la Perse, et pour être plus sûr de monter sur le trône, qui ne lui revient, que parcequ'il est issu d'une mère de la race du prophête, mais que son frère ainé, Mamat Ali Mirza, brave et redoutable, a l'intention de lui disputer, il a un puissant motif de suivre son goût pour le militaire; il a besoin de la guerre, pour le maintenir sur un pied imposant, d'autant plus qu'alors il reçoit de fortes sommes du Shâh son père, qui lui même n'obtient de l'Angleterre des subsides, qu'en tems de guerre.

Fet-Ali-Shâh, quoique encore dans l'âge de la vigueur, est foible, sans énergie, sans la moindre ambition; plongé dans les plaisirs, et dégouté du travail, il a entièrement abandonné les affaires politiques et militaires à Abaz Mirza, guidé par l'adroit Mirza-Bizurk, qui, afin de conserver les bonnes graces du successeur au trône, est toujours de son avis, tandis que le Shâh du fond de son

harem, peuplé de plus de 300 femmes, est impassible à tout ce qui se passe en Perse.

J'eus plusieurs audiences d'Abaz Mirza, et je voyois presque tous les jours Mirza Bizurk, qui m'invitoit souvent à diner.

Après m'être acquitté les premiers jours des affaires les plus pressantes, je satisfis enfin ma curiosité, j'examinai la ville et ses environs, et je recueillis tout ce que je pus d'intéressant sur le pays et ses habitans. Voici à peu près, ce qui m'a paru le plus remarquable:

Tauris est une grande ville; mais au premier abord on a peine à croire, que ce soit la seconde ville de Perse en rang, en grandeur, en richesses, en manufactures, en commerce, en habitans, dont le nombre, dit-on, s'élève à cent mille. Si Tauris n'avoit point son superbe bazar et une multitude d'églises, on prendroit plutôt ce vaste amas de petites maisons pour un immense village. Cette ville a cela de commun avec Tiflis. Elles se ressemblent encore, en ce que toutes deux ont perdu de leur splendeur par des ravages, occasionnés à Tauris par de fréquens tremblemens de terre, à Tiflis par l'invasion de l'avant dernier Shâh de la Perse, Aga Mehemed-Khân, conquérant féroce, qui en 1795 la convertit presque entière en un tas de décombres. Depuis ces

désastres, ces deux villes n'ont pu se remettre. On y rencontre partout des ruines, surtout à Tauris, ravagée par les guerres civiles, et presque entièrement renversée, il y a 50 ans, par un tremblement de terre. Ce dernier fléau y a été d'autant plus désastreux, que la plupart des maisons en Perse sont mal bâties, et construites de terre glaise: les grands édifices, bâtis plus solidement et d'une hauteur moyenne, ont bravé cette terrible convulsion de la nature. Depuis lors les habitations n'ont été relevées qu'à la hâte; et on diroit, à les voir si chétives, que leurs propriétaires n'ont songé qu'à en rendre la perte moins fâcheuse, en cas de nouveau malheur.

Les rues sont étroites et mal alignées; les maisons sont de terre glaise, à toit plat; les fenètres donnent sur la cour, presque chaque maison a un jardin.

Tauris est entourée d'un mur si peu élevé et si foible, qu'il ne sauroit résister aux moindres efforts de l'ennemi. Aussi les Persans ne croient pas Tauris à l'abri du danger d'être aisément prise par les Russes, et lorsque ceux-ci avoient poussé jusqu'à l'Araxe, elle fut abandonnée de presque tous ses habitans.

Elle est située au fond d'une plaine. Une petite rivière, appelée Spingtcha, la traverse, et y

cause quelquefois de grands ravages. Un autre ruisseau y coule au nord; c'est l'Agi, c. a. d. salé, son eau est en effet salée par des torrens qui s'y jetent, après avoir passé sur des terres, couvertes de sel.

Les maisons en Perse ne tiennent pas aux boutiques; celles-ci, dans les grandes villes, forment un quartier séparé, qui a de longues et assez larges rues, voutées en bois de 30 à 40 pieds de hauteur, et c'est ce qu'on nomme bazar.

• Le bazar de Tauris occupe le centre de la ville, et est peut-être le plus beau, qu'il y ait en Perse.

Le château d'Abaz Mirza n'offre rien d'imposant, ni par son architecture, ni par sa grandeur.

Tauris a eu autrefois plusieurs centaines de mosquées et de karavanserai. On y voit encore quelques restes des principaux édifices et des fortifications, que les Turcs y construisirent dans les divers tems, qu'ils en ont été les maîtres.

On voit dans cette ville une place si étendue, que 30 mille hommes de cavalerie y ont été souvent rangés jadis en ordre de bataille.

L'air de Tauris est excellent, quoique le froid y soit assez long, parceque la ville est exposée

au nord, et que les sommets des montagnes voisines sont couverts de neige pendant six mois de l'année. Les environs contiennent de grandes carrières de marbre blanc. Les manufactures de soïe y sont en grand nombre et d'une perfection achevée, l'industrie assez générale, et le commerce par conséquent très actif.

On ne connoit pas au juste l'origine de Tauris. Les Persans l'appellent Tébriz. Oléarius soutient que Tauris est la ville, appelée par Ptolomée Gabris, le G. ayant été mis pour le T.

Les historiens Persans fixent le tems de la fondation de Tauris à l'an 165 de l'hégire, c. a. d. 759 de J. Chr. D'autres pensent, que c'est l'ancienne Ecbatana, opinion insoutenable, puisqu'on sait, qu'Ecbatana étoit dans la vieille Médie, aujourd'hui l'Irak-Adjem. Le plus commun sentiment est, que Tébris, signifiant *la fièvre passée ou guérie*, Tauris a reçu ce nom à l'occasion de la guérison d'Halacoukan, Général de Harun Reschid, qui, après avoir gardé deux ans une fièvre tierce, en fut miraculeusement délivré dans l'endroit même, où cette ville est située, par une herbe, qu'il y trouva. D'après la même tradition, la ville auroit été bâtie, pour perpétuer la mémoire de cette guérison. Quoiqu'il en soit, il est certain, que l'air pur de Tauris préserve de la fièvre, qui en Perse règne assez généralement.

Je vais essayer de tracer un léger tableau du climat du pays, de ses diverses productions, et de ses habitans.

L'air en Perse est chaud et sec tout le long du golphe Persique, et de la Caramanie jusqu'au fleuve Indus. Dans ces régions il y a des endroits, où la chaleur est étouffante et insupportable aux naturels mêmes, qui n'en sont jamais sortis. Durant les quatre mois chauds de l'année, ils sont obligés de quitter leurs maisons, et de se retirer sur les montagnes.

Dans les contrées maritimes, l'air est non seulement excessivement chaud, mais encore très mal sain; les gens, qui n'y sont pas accoutumés, gagnent ordinairement des maladies, souvent mortelles. On ne peut s'empêcher de déplorer l'insalubrité des côtes de la mer Caspienne, surtout de l'ancienne Hyrcanie, aujourd'hui Mazanderan: c'est un pays admirablement beau depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mai. Dans les mois de Mars et de Février c'est un vrai jardin, un paradis. Les grands chemins étoient autrefois des allées d'orangers. Mais le peuple y a le teint livide à cause du mauvais air. C'est pour cela, qu'avant Abaz le Grand le Mazanderan étoit presque désert. Mais ce Prince y transporta de l'Arménie et de la Géorgie plus de 30 mille familles

de chrétiens, tant pour dépeupler ces contrées, où les Turcs venoient tous les ans renouveller les hostilités, que parcequ'il croyoit le Mazanderan très propre à la culture des vers à soie. C'étoit d'ailleurs son pays natal, et sa mère le sollicita de le peupler. Abaz y fit bâtir des villes, des palais magnifiques; il y établit des jardins superbes. Mais la malignité du climat a dépeuplé ce pays. L'humidité y est si grande, qu'un drap exposé à l'air pendant une nuit, est mouillé le matin, comme s'il avoit été trempé dans l'eau.

La température de l'air est modérée dans les provinces, qui ont le plus d'élévation, telles que le Guriel jusqu'à la mer noire, Tabesseran et Daghestan jusqu'à la mer Caspienne; les provinces d'Erivan, d'Arménie supérieure, d'Aderbidjan, le Courdistan supérieur, tout l'Irak-Adjem, le Loristan, une partie du Farsistan et du Kerman, Segestan, Kandahar et Khorassan sont assez froids en hiver, à cause de la hauteur de leur sol. Il y tombe de la neige depuis Décembre jusqu'à la fin du Février, et Abaz Mirza, lors de son expédition dans le Karabag en 1812, a même pu faire passer des canons sur l'Araxe, assez gelé pour cela en Février.

Mais dans ces mêmes pays la chaleur monte en été jusqu'à 32 degrés de Réaumur. La séchresse

est si grande, qu'en été on n'apperçoit pas la moindre rosée sur les plantes, point de vapeurs dans l'atmosphère, point de nuages, pas le moindre brouillard. Une feuille de papier, exposée à l'air pendant plusieurs jours, reste sèche, comme on l'avoit mise.

Le ciel y est si serein, et les étoiles si étincellantes, qu'on peut lire distinctement à leur clarté. Rien n'égale la transparence de l'air dans la plus grande partie de la Perse. Cette qualité de l'atmosphère répand sur toute la nature, sur ses productions et sur les ouvrages de l'art un éclat, une solidité surprenante, et une sérénité dans la disposition de l'esprit également remarquable.

Mais le charme de ce climat se dissipe bientôt: l'homme n'est pas fait, pour jouir longtems des plaisirs monotones. La sérénité constante du ciel est un bienfait de la nature, qui devient par sa durée une source d'ennui. Les poëtes célèbrent, il est vrai, les charmes d'un éternel printems; mais le dégoût commence, où finit l'espoir, et les jouissances du printems veulent être achetées par les rigueurs de l'hiver.

On sera peu surpris, d'après cela, de voir préférer les premières feuilles du bouleau de St. Petersbourg aux éternelles fleurs de la Perse.

La sécheresse et le calme de l'air sont cepen-

dant tempérés en Perse par des vents, qui s'élèvent le soir, durent jusqu'au lever du soleil, et rafraichissent assez, pour obliger les habitans à s'habiller plus chaudement.

Un vent particulier, nommé Bab-Samoum (vent de poison) s'élève quelquefois le long du golphe Persique. Il tue sur le champ, en étouffant; il s'annonce avec fracas; l'air paroit rouge et enflammé. Ceux qui en meurent, sont comme dissous, sans que leur figure soit fort altérée.

L'hiver dans la plus grande partie de la Perse commence au mois de Novembre, et dure ordinairement jusqu'au mois de Mars; il est quelquequefois assez rude, et la neige tombe à gros flocons dans les montagnes. Celles qui se trouvent à trois journées d'Ispahan, vers l'occident, conservent la neige durant huit mois.

Malgré la beauté du climat et la plus riche végétation, la Perse est généralement stérile. A peine la douzième partie en est cultivée. Les guerres civiles, qui dans les derniers tems ont tant ravagé le pays, en sont la principale cause; mais il en est d'autres, qui ont aussi amené la dégradation d'un pays, si connu autrefois par son luxe et ses trésors, et qui pourroit encore fournir les commodités de la vie dans la plus grande abondance et au plus bas prix. La religion des anciens

Perses, qui étoient ignicoles, les engageoit à cultiver la terre; suivant leur maxime c'étoit une action pieuse et méritoire de planter un arbre, de défréchir un champ, de faire produire quelque fruit à une terre stérile, au lieu que la philosophie de la religion Mahométane ne tend qu'à jouir du présent.

Anciennement on creusoit des canaux, pour arroser les champs; aujourd'hui ce travail est très négligé, et l'agriculture en souffre.

Le gouvernement des anciens étoit aussi plus modéré; celui d'aujourd'hui est despotique. Si toutès ces causes n'existoient point, la Perse seroit sans contredit un des plus beaux et des plus riches pays de la terre.

La moisson se fait au mois de Juin à Ispahan, qu'on peut regarder comme le coeur du royaume.

On laboure avec un soc, tiré par des boeufs.

Les grains les plus ordinaires sont le riz, le froment, l'orge et le millet. Le riz est l'aliment le plus général du pays. Ce grain, à dater du jour qu'il est ensemencé, vient en trois mois, quoiqu'on le transplante, après qu'il est monté en herbe, épis à épis, dans une terre fort imbibée et limoneuse. Il faut toujours entretenir l'eau sur les champs de riz, ce qui rend l'air très mal

sain, et fait éclore une infinité d'insectes. Lorsqu'on veut faire mûrir le riz, il faut ôter l'eau, et laisser le champ à sec: alors les insectes meurent, et infectent l'air. Le riz mûrit en huit jours, lorsqu'il fait sec.

Les arbres les plus communs en Perse sont: le platane, le saule, le cornuillier, que les Persans appellent Conar.

Les Persans croient, que le platane a une vertu naturelle contre la peste; c'est pourquoi plusieurs villes et villages en ont quantité.

L'arbre qui porte les noix de galle, les mastics et l'encens, sont très fréquens dans plusieurs endroits du pays.

Les herbes fines viennent fort bien en Perse, et ont une odeur exquise.

La Perse est un vrai pays de drogues médicinales.

Le pavot y est en très grande quantité, et nulle part il ne donne autant de suc, et si fort, ce qui rend l'opium excellent en Perse, où ce suc est appelé *afioun*, d'où le mot opium.

Le pavot est mûr au mois de Juin; on en tire alors le suc par des incisions à la tête. Il en sort une humeur visqueuse, qu'on ramasse à la pointe du jour, avant que le soleil donne dessus, et qui

est si forte, que les gens, qui la recueillent, sont livides, maïgres et tremblans. Quelque chose d'approchant arrive à ceux, qui le cuisent et l'apprêtent.

Les boulangers sèment de la graine de pavots sur le pain, parcequ'il provoque au sommeil, qu'on croit être très salutaire en Perse après le repas.

Les Persans trouvent que le suc du pavot produit des visions agréables, et une espèce d'enchantement. L'effet se fait sentir au bout d'une heure, et dure selon la dose qu'on en a pris, plusieurs heures. Mais ensuite on éprouve un engourdissement total.

Le tabak croit dans toute la Perse, particulièrement dans la Susiane à Hamadan, qui est l'ancienne Suse, et dans la Caramanie déserte, dans les environs de Coureston, vers le golphe Persique, où l'on recolte le meilleur.

En Perse on fume le kalioun *). Les Persans se passent plutôt de manger, que de fumer.

Abaz le Grand a tâché de détruire cette habitude, comme nuisible à la santé, et lui-même s'en abstint: mais sa sévérité connue n'empêcha pas tous ses efforts d'être vains.

---

*) Voyez la description du kalioun dans la première partie, page 115.

Le saffran de la Perse est le meilleur, que l'on puisse trouver.

Les Persans mettent un grand prix à une certaine résine noire, fluide et très odoriférante, qu'ils appellent mumie, et qui découle en très petite quantité de quelques montagnes du Kerman. On en tire aussi du Lorestan et du Khorassan, mais beaucoup moins estimée. Cette mumie n'est point un objet de trafic. Le Roi se la reserve, les sources en sont soigneusement gardées, et même cachetées; on ne les ouvre qu'une fois l'an, et l'on assure en Perse, qu'elle contribue à la longévité, qu'elle donne des forces surnaturelles, et qu'elle peut guèrir toute blessure en peu de tems.

On cultive beaucoup en Perse la graine, appelée le Hannah, d'où l'on tire une couleur, pour teindre les mains, les pieds, et quelquefois le visage, tant des hommes que des femmes, afin de conserver le teint et la peau. Le soleil ne hâle point les parties ainsi ointes, le froid n'y pénètre pas; on en frotte les jambes aux chevaux par la même raison.

Le cotton croit en grande abondance dans toute la Perse. On en voit des campagnes couvertes.

La Perse abonde en fruits.

Le melon est le plus excellent de tous; on y en compte plus de vingt espèces. Les cantaloupes y sont originaires, et en ont été transportées en Italie.

Après les melons, le meilleur fruit du midi de la Perse sont les dattes. Les raisins y sont aussi excellents; il y en a de plusieurs espèces.

Celui dont on fait le vin à Ispahan, s'appelle *kischmisch*.

Nulle part peut-être la végétation n'est si belle, que près de Schiras, tant le sol et le climat y sont favorables des fruits de toute espèce, y sont d'un goût exquis, surtout sur les raisins. Le vin qu'on en retire est d'une qualité si supérieure, que c'est peut-être le meilleur vin du monde.

La Perse a les mêmes fruits que l'Europe, et beaucoup d'autres encore. Si tous ces fruits y sont excellents, que pouvoient-ils encore acquérir, si l'on y entendoit la culture; mais on y ignore jusqu'à l'art des greffes.

Une sorte d'abricots est particulière à la Perse; elle porte le nom de *Tocmchams* (oeuf du soleil). La chair en est très rouge, et d'un goût délicieux. Ce fruit s'ouvre pour ainsi dire de lui même, ainsi que son nôyeau, qui renferme une amande douce. On le transporte sec, et quand on le fait cuire à l'eau, son jus très doux, épaissit l'eau;

et en fait un syrop, comme si on y avoit mis du sucre. Les compotes sont le dessert favori du Persan.

Cette espèce d'abricots vient en prodigieuse quantité dans toute la Perse. Un abricotier, dont il y en a d'une énorme grandeur, est ordinairement si riche en fruits, qu'à peine voit-on ses branches et ses feuilles. Le moindre vent fait tomber des milliers de fruits, lorsqu'ils commencent à mûrir. On les a surnommés *la mort des Européens*, parceque leur avidité à manger de ce fruit, en a rendu plusieurs victimes de leur intempérance. On peut cependant manger par jour une centaine et plus de ces abricots, qui sont très fondans, sans aucune incommodité. C'est du moins ce que j'ai éprouvé.

Les fruits sont si variés, qu'une collation en offre quelquefois jusqu'à 50 sortes, dont une partie est, il est vrai, apportée souvent de plusieurs centaines de verstes.

La grenade est excellente en Perse; elle désaltère, et l'on s'en sert beaucoup pour le cherbet. Les meilleurs sont à Schiras.

Les oranges ne prospèrent que dans le Mazanderan, sur les bords du golphe Persique, et dans les autres parties les plus méridionales de la Perse.

Les coings y sont excellents, ainsi que les cérises, les figues et les chataignes.

Les oignons de Bactriane sont gros et doux comme des pommes; ils peuvent être rangés parmi les fruits.

Les pistaches viennent à Casbine et aux environs, ainsi que les avelines, qui sont excellentes, les noix et les noisettes.

La Perse possède les fleurs que produisent les plus beaux pays de l'Europe; mais toutes ses provinces ne sont pas également favorisées à cet égard, la trop grande chaleur y étant aussi nuisible aux fleurs, que le trop grand froid ailleurs. Mais la vivacité des couleurs et le parfum exquis de ces charmans végétaux leur donnent la supériorité sur ceux d'Europe dans les mêmes espèces.

Dans le Mazaderan, qui est le vrai pays des fleurs, et en Médie, les campagnes produisent d'elles mêmes les roses rouges, blanches et jaunes, les tulipes d'une beauté ravissante, les anémones, des ranoncules du plus beau rouge. Dans le voisinage d'Ispahan les jonquilles croissent d'elles mêmes, et on y a des fleurs tout l'hiver.

La Perse est une nouvelle preuve, que plus la nature est féconde, et moins l'industrie de l'homme cherche à se développer. C'est le cas des jardins

de Perse, qu'on doit supposer fort beaux sous un ciel si pûr, et avec une végétation si riche. Cependant la plupart ne sont qu'un amas confus d'arbres fruitiers, sans chemins. Toute la décoration de quelques uns se borne à une grande allée de platanes, qui partage le jardin. Le centre est occupé par un grand bassin; deux moins grands se trouvent sur les côtés. Les intervalles sont semés confusément de fleurs, et plantés d'arbres fruitiers et de rosiers.

Le Persan ne se promène jamais, non plus que la plupart des autres Orientaux. Il se borne à la contemplation du jardin, à l'air qu'on y respire; il vient s'y asseoir, et ne se lève, que pour en sortir. Il ne conçoit pas, qu'on puisse faire de l'exercice pour son plaisir ou pour sa santé, ni que la curiosité fasse entreprendre le moindre voyage.

La Perse est très montueuse; elle est riche en métaux et minéraux, que depuis Abaz le Grand surtóut on a commencé à exploiter. Les métaux les plus communs sont le fer, le cuivre et le plomb. L'or et l'argent ne s'y trouvent pas: on présume cependant, qu'il y en a; mais les Persans sont trop paresseux, pour faire des recherches un peu pénibles. Les Européens, avides de ces métaux, ne craindroient pas de rudes travaux, pour les arracher du sein de la terre.

Le marbre, la pierre de taille, l'ardoise se tirent particulièrement du pays de Hamadan. Près de Tauris l'on trouve de l'azur, en Hyrcanie de la naphte.

La plus riche mine de Perse est celle des Turquoises. Deux cantons les fournissent, Nichapour en Khorassan, et une montagne entre l'ancienne Hyrcanie et la Parthide, à quatre journées de la mer Caspienne, nommée *Phirous-cou* (mont de Phirous). Phirous est un des anciens rois de Perse. Cette mine de Turquoises fut découverte sous son règne, et en a retenu le nom.

La pêche des perles se fait dans le golphe Persique. Les Persans appellent la perle *Mervarid* (production de la lumière). Les Turquoises et les perles font un objet considérable de commerce.

La même variéte, qui existe dans les productions du sol, a lieu dans les animaux, à la tête desquels il faut mettre le cheval. Les chevaux de Perse sont les plus beaux de l'Orient, quoique ceux d'Arabie soient plus recherchés, à cause de leur extrême légereté.

Les Persans disent, que pour éprouver les chevaux, qu'on vend pour Arabes de bonne race, qui doivent venir de l'Arabie heureuse, il faut

leur faire 50 verstes d'une haleine, aussi vite que possible, les pousser ensuite dans l'eau jusqu'au poitrail, et leur offrir de l'orge; s'ils le mangent avidément, ce sont de vrais chevaux Arabes.

Le chameau est très estimé en Perse, et le mérite par sa grande utilité. Ils l'appellent le navire de terre ferme, à cause de l'énorme charge qu'il porte. Les moutons et les chèvres abondent. Il y a des premiers, dont la queue pèse plus de trente livres.

La Médie, et l'Arménie surtout sont riches en bétail.

Les bêtes fauves ou sauvages sont rares; il n'y a pas de bois, pour leur servir d'abri. Ce sont les épaisses forêts du Mazanderan, qui recèlent ces animaux sauvages, connus des anciens par leur férocité.

La Géorgie, la Perse, le Mazanderan même, ne nourrissent point de loups; mais les chakals, aussi féroces, y sont en grand nombre, vivent toujours en troupes, ont un cri lugubre et désagréable, et comme le loup, s'accommodent de cadavres, qu'ils déterrent au défaut de proie vivante.

La sécheresse du climat favorise peu la multiplication des insectes; ils y sont rares, si l'on en

excepte les sauterelles, qui dans certaines provinces forment quelquefois des nuages, dont l'air est obscurci.

Les scorpions, les tarentules et les millepieds y sont dangereux à cause de leur morsure, souvent mortelle.

Parmi les oiseaux sauvages on compte le Pelican, et une infinité d'aigles.

La mer Caspienne est fort poissonneuse; le golphe Persique l'est plus encore. Les rivières, les lacs, les canaux mêmes fournissent des poissons de toute espèce.

L'homme même, ce premier habitant de la terre entière, quelque fortement qu'il soit affecté de ses diverses vicissitudes, semble ici porter l'empreinte du pays qu'il habite, et en être modifié au moral comme au physique.

Le Persan tient sans contredit le premier rang parmi tous les peuples Asiatiques, tant pour la beauté des formes, que pour les qualités morales. Son caractère, quoique vicieux, le met audessus de tous ses voisins, plus ou moins barbares encore.

L'Européen, accueilli par un Persan, est d'abord charmé de sa civilité recherchée, de sa tolérance, de son hospitalité, de son extrême envie d'acquérir de nouvelles connoissances; mais il ne

tarde pas aussi à apercevoir la fausseté, que couvrent des dehors aussi trompeurs.

L'habitant des champs ne diffère point tant qu'en Europe, de l'habitant des grandes villes. Des guerres continuelles, qui arment sans distinction tous les Persans; des marches militaires d'une province à l'autre; des troubles sans cesse renaissans et les ravages, qu'ils entraînent, ont fait beaucoup perdre au citadin de sa politesse et de son urbanité, tandisque les mêmes causes ont pu contribuer au développement des idées de l'homme des champs qui, en quittant la charrue pour l'épée, en sait bientôt autant, que celui qui vivoit dans l'aisance des villes.

Dans les villes les femmes ne sortent guères du harem, où elles sont comme enterrées vivantes; à la campagne elles jouissent de bien plus de liberté, elles font la cuisine, filent du cotton, ou sèchent au soleil du fumier, entremelé avec de paille, dont on se sert pour le chauffage, à défaut de bois.

Le paysan n'a ordinairement qu'une femme, quoique sa religion lui permette d'en avoir trois; là comme ailleurs c'est aux riches qu'il appartient de vivre dans la mollesse et la volupté.

On croit assez généralement, que le Persan

peut être comparé au Turc sous le rapport du caractère et des moeurs; mais ces deux nations diffèrent beaucoup.

Les Turcs sont grossiers vis-à-vis des étrangers, le Persan est d'une politesse outrée, et complimenteur excessif. Mais, s'il est tolérant, avide de s'instruire et hospitalier, ses caresses sont bien plus à redouter que la véhémence et la grossièreté du Turc.

Il ne parle qu'en hyperboles: l'étranger au premier abord est tenté de croire, qu'il est prêt à lui tout sacrifier, ses biens et même sa vie. Le grand comme le petit offre sa maison, ses enfans, jusqu'à la ville qu'il habite à celui, dont il espère tirer le moindre avantage.

C'est bien chez les Persans qu'on peut dire, que les phrases ne coutent rien. Voit-on un beau jardin, — c'est à Vous, dit le propriétaire, que je suis redevable d'un site pareil, car ce n'est qu'en *Votre faveur*, que Dieu a rendu la nature si belle, et qu'il daigne faire prospérer mes arbres. Je suis un misérable pécheur, mais Vous êtes le favori du ciel!

Il va jusqu'à Vous dire, que si Dieu même n'avoit pas crée le soleil, Vos yeux, dont l'éclat égale celui de cet astre, pourroient en tenir lieu.

Aristote, dit le Persan, a été le plus grand homme, mais Vous l'êtes davantage.

En Vous offrant du sucre, il Vous assure, que chacune de Vos paroles est infiniment plus douce, que le sucre même.

Les Persans sont au reste fort sur leur garde dans leurs discours, de crainte de se compromettre, et de s'attirer des châtimens de la part du Gouvernement, qui leur inspire une grande terreur; delà ce caractère servile, que l'on rencontre presque partout.

Les Persans aiment l'éloquence, et leur langue, riche en figures, y prête beaucoup. Ils savent amèner des citations des poëmes de Sadi et de Hafis. Ceux qui ne savent pas lire, les savent par coeur, et ne négligent aucune occasion d'en embellir leurs discours.

Les Persans sont très superstitieux. Ils croient aux oracles, à la force magique des talismans, au fatalisme, et à chaque affaire ils épient le moment favorable, persuadés qu'il n'y en a qu'un seul pour la moindre de leurs entreprises, et souvent ils suspendent leurs voyages, des visites même par cette raison.

Pour paraliser le venin des scorpions, au lieu de se servir d'huile, qui est le meilleur remède

contre leur piqûre, ils récitent des prières, auxquelles ils supposent cette vertu. Ils sont tellement persuadés de l'efficacité de cette prière, qu'ils s'endorment paisiblement, après l'avoir récitée, au milieu même des scorpions.

Les Persans sont jaloux à l'excès, plus peut-être, que les Turcs. Ils n'apprennent qu'avec une certaine horreur, que les femmes Européennes vont sans voile, et qu'elles osent parler avec tous les hommes. En Perse les hommes vont jusqu'à éviter de prononcer le nom d'une femme. Celle dont la fidélité est soupçonnée, est bientôt victime des sentimens jaloux.

L'usage du vin, quoique défendu par le Koran, est assez général en Perse, mais on le boit ordinairement en secrèt.

Les Persans se servent de l'opium beaucoup moins que les Turcs.

Le parallèle de ces deux nations offre du côté de la Turquie une empreinte de barbarie et de cruauté; en Perse tout annonce une nation plus douce et plus civilisée.

Les Turcs, en quittant les bords du Faxartes et de l'Oxus, pour se rendre dans les belles provinces de l'Asie mineure, et en s'établissant dans la Grèce policée, y ont apporté toute la barbarie

d'un peuple nomade et guerrier, et l'ont conservée; les Persans au contraire, au milieu des Arabes, des Usbeghkes, des Turkomans, des Kurdes, des Afghânes, qui tour à tour les ont subjugués, possèdent encore leur urbanité, et quelque amour pour les sciences, les arts, le commerce et l'industrie.

Ces deux peuples sont gouvernés par les loix du Koran, par un despote, sous la volonté duquel chacun doit fléchir; ces deux peuples habitent à peu près le même climat, et cependant l'un d'eux est sauvage, paresseux, hautain, ignorant, l'autre poli, actif, industrieux.

Si les Persans avoient eu, comme les Turcs, l'avantage d'être en rélation directe avec les Européens, il n'y a nul doute, qu'ils auroient fait de très grands progrès dans la civilisation.

Les Turcs méprisent toute autre nation que la leur, surtout celles, qui ne sont point de la réligion mahométane; les Persans au contraire aiment les hommes instruits, et à ce titre les Européens. Ils sont loin d'être aussi fanatiques que les Turcs. Aussi braves en tems de guerre, ils sont plus communicatifs, et plus affables en tems de paix.

Les Persans sont un peuple dégénéré, les Turcs un peuple toujours ignorant.

En Turquie il y a peu de luxe; en Perse il en règne beaucoup. Il consiste surtout dans la beauté des habits, des tapis, la richesse des bijoux, la quantité de femmes, d'esclaves et de chevaux.

Les habitations en Perse sont préférables à celles de Turquie.

L'habillement des Persans est plus compliqué, que celui des Turcs. Ils croient également, que plus leur barbe est longue et noire, plus les hommes sont beaux. Aussi ont ils coutume de la teindre, de la peigner souvent, et de la parfumer.

En Perse ni hommes ni femmes ne portent des gants.

Les Persans ne font que deux repas. Les Turcs, qui ont un climat moins chaud, et qui fond plus d'exercice, font trois repas, et mangent davantage.

En général les peuples de l'Asie mangent beaucoup moins, que les Européens. On peut l'attribuer, comme je l'ai dit, à la chaleur du climat, à l'inaction, et de plus au peu de variété des alimens, à l'usage continuel et immodéré du tabac, de l'opium et de boissons raffraichissantes.

Les Persans mangent à dix heures du matin; l'on ne sert alors que du laitage, des fruits, des

confitures. Au coucher du soleil la table est mieux servie, les pilaws n'y manquent jamais; c'est le plat favori. Ils se servent à toute heure de cherbets de différentes espèces, souvent parfumés, qui sont dans de grands vases de porcelaine, d'où on les puise avec des cuilliers de bois, creusées et à long manche, ordinairement d'une très belle ciselure.

La manière d'apréter les mets chez les Persans est très simple; ils ne connoissent point de ragoûts. Le repas ne dure jamais au delà d'une demie heure. L'on mange vite, et l'on parle peu.

Le Persan a le goût simple; personne ne se plaint du trop ou trop peu d'assaisonnement. On ne met sur table ni sel, ni poivre, ni huile, ni vinaigre.

On ne se lève point, pour se mettre à table; on sert le manger sur de grands plateaux devant chaque personne, et au même endroit, où elle étoit assise.

A la fin du repas on apporte de l'eau chaude, pour se laver et se dégraisser les mains, qu'on essuye à son mouchoir.

Les Persans sont de la secte d'Aly, dévoués à l'Islamisme; les Turcs de la secte d'Omar, sont des Sounites.

Le principal point de division dans leur religion est sur leur légitime successeur du prophète.

Les Mahomêtans sont les peuples, qui prient Dieu le plus souvent. Il y a par jour cinq prières ordonnées. La première doit se faire à midi; c'est à cette heure que les Mahométans commencent le jour civil. La seconde se fait trois heures après, la troisième lorsqu'il fait obscur, la quatrième lorsqu'on va se coucher, et la cinquième le matin quand on se lève.

Les tems de ces prières sont annoncés par des crieurs d'office.

Lorsque le Persan va faire sa prière, il se déchausse, et se dépouille de tout or et de toute parure, ainsi que de ses armes; il se lave ensuite avec de l'eau pure; il va prendre après le petit tapis de pied, qui ne lui sert que dans ces occasions; plusieurs pièces nécessaires à sa dévotion y sont renfermées, telles que l'Alcoran, un palet de terre, un chapelet, un petit miroir, un peigne, et quelquefois des reliques. Celui qui prie se met toujours de manière, qu'il soit tourné de face du côté de la Mecque.

Quand le tapis est étendu, le Persan s'assied dessus tout au bas sur les talons, serrés l'un contre l'autre. Il prend ensuite le peigne et le

miroir, et se peigne la barbe; puis il pose le palet de terre justement au milieu du tapis, et dit son chapelet.

Ce chapelet est ordinairement fait de la terre, que les Persans appellent sainte, de ce qu'elle est apportée de Mecque ou de Médine. Les grains en sont gros comme des pois, et au nombre de 99. Le palet est de la même terre que le chapelet, de toute figure, ronde, quarrée, octogone, et ordinairement grand comme le creu de la main. Le dessus est moulé, et contient les noms de Dieu, du prophète et des Imans, la confession de foi, ou des passages de l'Alcoran. L'usage de ces palets est pour poser le front dessus, en se prosternant la tête contre terre.

La dévotion des Persans les porte à faire quelquefois des pélerinages. Le vrai, celui que la loi Mahométane a commandé, se fait à la Mecque, les autres, qui se font à Médine au tombeau du prophète et aux sépulcres de ses successeurs, ne sont pas d'obligation, mais uniquement de dévotion.

La plupart des pélerins portent par honneur le reste de leur vie la qualité de Hadgy, c'est à dire pélerin. Celui par exemple qui s'appelle Ibrahim, s'appellera désormais Hadgy Ibrahim.

Les Persans croient beaucoup aux talismans et aux amulettes. Ils les nomment *Telesin*, d'où vient apparemment le mot de talisman. Il n'est peut-être dans toute la Perse aucun homme, qui ne porte sur lui des amulettes; quelques-uns en sont tout chargés. Ils en mettent même au col des animaux. Ces amulettes sont des inscriptions sur du papier, du parchemin ou des pierres, soigneusement renfermées dans de petits sacs.

Les Persans se servent aujourd'hui de trois langues: de la Persane, proprement dit, qui est la langue naturelle du pays, de la langue Turque, et de l'Arabe. Les gens de qualité savent ces trois langues; les femmes même les apprennent. Elles sont nécessaires pour suivre les conversations.

La langue Persane est celle de la poësie, des lettres et du peuple en général; elle est très douce. La langue Turque est celle des armées et de la cour. L'Arabe est la langue de la religion, et une langue très éloquente.

Les Persans écrivent comme les Arabes, de la droite à la gauche. Leur papiér est doux comme du satin; ils passent du savon dessus, et puis le lissent avec des polissoires de verre. Leur encre est fort noire et épaisse, ce qui est nécessaire pour former cette variété de traits gros et menus, qui forment le corps des lettres de l'écriture Persane.

Leurs plumes sont des roseaux de la grosseur des plumes de cygne, qu'ils fendent, et auxquels ils laissent un bec très long. Ces roseaux se cueillent le long du golphe Persique.

Les Persans écrivent, en tenant leur papier en l'air, à la main; si leurs feuilles sont grandes, ils les roulent par le bas, et les déplient, à mesure qu'ils écrivent.

Les Orientaux n'ont pas la coutume de signer leur nom, mais ils apposent leur sceau ou cachet, qu'ordinairement ils portent au doigt en façon de bague.

Les Orientaux n'ont pas non plus d'armoiries.

Après avoir parlé du climat, des productions et de l'habitant de la Perse, il me reste à parler de quelques autres objets, qui concernent ce pays.

La médecine est peu connue en Perse; mais elle y est revérée, ainsi que l'astrologie, dont chaque décision est sacrée.

La peinture n'a fait aucun progrès en Perse, quoique cet art y soit très estimé, et que les couleurs y soient fort belles. L'outremer a été porté de la Perse en Europe; le lapis lazuli, d'où l'on retire cette couleur, se trouve en abondance sur quelques montagnes du Khorassan.

La musique, quoique un peu meilleure qu'en Turquie, est encore loin d'être bonne.

Les bâtimens publics en Perse, ainsi que les palais, sont construits de briques, et quelquefois de bonnes pierres de carrière.

Les domes et mosquées, ainsi que quelques palais, sont couverts de briques de fayence de différentes couleurs, ce qui produit un assez bel effet.

Les mosquées sont construites avec une ou plusieurs tours. Devant la porte principale il se trouve ordinairement une cour de forme quarrée, pavée de marbre blanc, ornée de fontaines et de bains, où les Mahométans se lavent, avant que d'entrer dans la mosquée. Au lieu de bancs, ce sont des tapis, sur lesquels ils se prosternent.

La mosquée même est très simple; il n'y a pour tout ornement que des inscriptions du Koran. Les femmes n'osent paroître que sous le portique, et ne peuvent approcher de l'intérieur.

L'industrie des Persans est reconnue. Ils excèlent particulièrement dans la fabrication des soyeries, et des étoffes de laine, d'or et d'argent. Leur velour et leur taffetas sont fort beaux.

Leurs teintures sont excellentes.

Dans le Khorassan on fait les plus beaux tapis et les meilleures lames de sabres.

Les Schawls, surtout ceux de kachemir, sont très connus et très recherchés; ils reviennent maintenant à des prix excessifs, vû la valeur du ducat en Europe.

Il est assez surprenant que les shawls, les tapis, les étoffes et d'autres semblables productions de l'industrie Asiatique, faits avec une perfection admirable, quoique avec des utensils grossiers, n'ayent pas pu être jusqu'à présent bien imités ailleurs.

L'huile de rose se fait en Perse en très grande quantité, et y est excellente.

Les Persans ne savent pas encore raffiner le sucre.

Le commerce de la Perse a été très florissant du tems des Sophis. Il ne l'est plus. Si les successeurs de Shâh-Abaz avoient hérité du génie de ce grand prince, la Perse eut été le centre du commerce entre les Indes et l'Europe.

Le commerce de l'Orient se fait en général au détriment de l'Europe, dont le luxe demésuré et tant de besoins divers exigent en grande quantité plusieurs productions, qu'une nature plus féconde et plus diversifiée offre en abondance sous le beau

ciel de l'Asie. Tandis que l'Orient pourvoit l'Europe d'aromates, de drogueries de fruits, de soïe, de cotton et même de marchandises déjà manufacturées, celle-ci ne lui donne en échange que très peu de ses produits, les Asiatiques n'ayant que peu de besoins, et se contentant de ce que la nature leur a accordé si libéralement sur leur propre sol.

Cependant il est des objets, que la Russie pourroit fournir à la Perse, et ce commerce d'échange est le seul avantageux à la Russie. Il maintiendroit le numéraire dans le pays, et porteroit les vues de l'industrie nationale sur les objets, dont la Perse a besoin. Les marchandises qu'on en retire, devroient lui parvenir directement, et non par l'entremise d'une seule nation, et par d'énormes détours.

Le commerce entre la Russie et la Perse par les mers noire et Caspienne ne souffre aucune difficulté. Les productions, destinées pour le nord de la Russie, doivent être transportées par Astrachan, et pour les provinces méridionales par l'Arménie et la Géorgie dans les ports de la mer noire.

Ce commerce, d'ailleurs interrompu souvent par la guerre, pourroit cependant paroître chimérique, à juger du peu de succès, qu'on en a retiré

à chaque nouvel essai. Mais il est à croire, que les mesures ne furent pas bien prises.

Elton fut le dernier, qui prit sur lui de réaliser dans toute son étendue ce projet de commerce, et qui échoua dans son entreprise. *)

*) Les Afghânes furent expulsés de la Perse lors de l'époque, d'où datent les nouvelles entreprises commerciales des Anglois dans ce pays.

La Perse fut inondée dans le 17me siècle par les Afghânes, sortis de Kandahar, pays montueux, situé au nord de l'Inde. Ce peuple féroce, après avoir longtems ravagé la Perse, dont il étoit parvenu à braver le joug, finit par lui donner des fers en 1722. Ennemis acharnés de la secte d'Ali, ils ne furent que d'autant plus cruels envers les Persans, qui en même tems avoient à lutter contre les Russes, les Turcs et les Tartares. Enfin parut Thamas Kouli-Khân, qui délivra sa patrie des terribles et féroces Afghânes. Après avoir été massacré lui même, la Perse redevint le théâtre des scènes affreuses, que l'anarchie y provoqua. C'est à cette époque malheureuse que les Anglois, dont le commerce avec la Perse du côté des Indes étoit ruiné, imaginèrent de lui ouvrir un nouveau cours par la mer Caspienne, dont les bords avoient un peu moins souffert, que le reste de la monarchie. Les Anglois avoient déjà exécuté un pareil projet, et lorsqu'ils eurent découvert Archangel, ils s'étoient empressé, guidés par leur génie mercantile, de faire le commerce avec la Perse à travers d'immenses contréea.

En 1738 le Capitaine Anglois Elton, secondé dans son entreprise par la Russie et l'Angleterre, quitta St. Petersbourg avec des marchandises, destinées pour la Perse, où il se rendit par la mer Caspienne. Il y trouva un excellent débit de ce qu'il avoit apporté, mais entraîné par son caractère inconstant, il abandonna quelque tems après son projet et les intérêts de la Russie, et se voua au service de Nadir-Shâh, comme constructeur de vaisseaux. Il jouit longtems de la faveur du Prince; mais celui-ci, ayant été massacré, Elton périt de même peu après dans les troubles, que la mort de Nadir-Shâh firent naître.

Le St. Hanvay, qui fut pendant quelque tems en rélations avec Elton, et qui dans le commencement l'avoit même suivi en Perse, a publié un ouvrage très intéressant sur ce pays, et donné tous les détails sur l'entreprise commerciale du Capitaine Elton.

Le golphe Persique offre de grandes ressources au commerce de la Perse. Indépendamment de la

---

Ils repétèrent à plusieurs reprises cet essai, qui ne reussit jamais.

Lorsque Pierre I. avoit conquis en 1722 quelques provinces sur les bords de la mer Caspienne, ce grand Monarque les engagea à reprendre ce commerce, mais découragés par les précédents essais, ils s'y refusèrent.

riche pêche de perles, le golphe a plusieurs ports, tels que Bender Abassy, Bender Boucher et Bassora, où les Anglois fond aujourd'hui le commerce exclusivement.

Les Portugais s'emparèrent de l'isle d'Ormus en 1514, et dèslors aucune autre nation n'osoit faire le commerce dans le golphe Persique sans être munie par eux de passeports, et sans leur pavillon.

Les Persans n'étoient pas en état de sécouer le joug des Portugais, jusqu'à ce que les Hollandois, vers la fin du 16me siècle, et les Anglois en 1613, vinrent dans l'Orient. Shâh-Maz persuada les Anglois à assister à chasser les Portugais de l'isle d'Ormus, qui en 1622 fut enfin délivrée.

Le commerce intérieur de la Perse ne sauroit se faire, si la nature n'avoit pas donné à ce pays le chameau, qui supporte de grands fardeaux, a une marche vite et sûre, et se contente pour toute nourriture d'herbe et de ronces, et si la Perse ne possédoit pas une grande quantité de karavanserai, qui de distance en distance offrent gratis un asyle commode et assuré aux marchands, qui par ces avantages peuvent franchir les plus grandes distances avec assez de facilité.

Les karavanserai sont des bâtimens, établis par des Souverains, ou par des personnes pieuses. En

Perse ces édifices ne le cèdent en beauté qu'aux mosquées et aux palais du Roi. Leur nombre dans une ville se règle d'après son commerce, et un karavanserai sur les grands chemins est ordinairement construit là, où l'on peut aisément avoir de la bonne eau. Il est dégarni de tout meuble, et le voyageur doit s'y servir de son tapis. Sa forme est quarrée, au milieu duquel est une grande cour; on y entre par un beau portique. Les chambres se trouvent dans l'intérieur. Les écuries sont derrière les chambres, à l'extrémité du bâtiment, qui contient ordinairement jusqu'à quarante chambres et vingt écuries.

J'ai vu sur mon chemin à Tauris deux karavanserai, construits par Abaz le Grand; ils sont regardés comme des chefs-d'oeuvre de l'art Asiatîque. Tous deux sont presque de la même architecture et de la même grandeur; le tems ne les a pas beaucoup détérioré. J'ai surtout admiré les portiques, qui sont d'une grandeur colossale, et d'un travail qui rappelle le tems des anciens Romains.

Un certain nombre de voyageurs, qui pour plus de sûreté et de commodité se rendent ensemble au même endroit, composent une caravane ou *Kaliſeg*. Elle est conduite par le *Tchegarwadar*, qui reçoit de chacun des voyageurs l'argent, que

coûte le trajet, tant pour le transport, que pour la subsistance. Il a sous ses ordres plusieus gens, dont lá tâche principale consiste à charger les chameaux des effets qu'on transporte, et à soigner leur nourriture. La caravane s'avance à petits pas; les voyageurs sont tenus à ne point s'éloigner l'un de l'autre, et arrivés au *Mensil-Gag* ou Karavanserai, le Tchegarwagar indique à chacun la place qu'il doit occuper avec ses effets, qui sont tous placés dans un demi cercle, au milieu duquel on étend les lits. Une grande corde est tirée tout autour, et le chameau, cheval ou mulet y est attaché précisément à l'endroit, où se trouvent les effets, dont il doit être chargé le lendemain. Le reveil est fixé ordinairement à 2 ou 3 heures du matin; le départ est annoncé par le son des cloches attachées au col de chaque chameau ou mulet, ce qui empêche aussi, qu'aucun voyageur ne puisse s'égarer.

Lorsque la caravane reste plus d'une nuit dans le karavanserai, les voyageurs occupent avec leurs effets les différentes chambres; les chameaux sont placés dans les écuries.

Du reste nulle part on ne voyage avec aussi peu de commodités et d'agrémens qu'en Perse. Un karavanserai, une tente, une chétive maison sans meubles, une nourriture peu convenable pour

un Européen, nul secours en cas de maladie ou de malheur quelconque, voilà à quoi il faut s'attendre en Perse, où d'ailleurs il faut être constamment en garde contre l'hypocrisie et la trahison.

Rien n'est triste comme l'aspect, qu'offre aujourd'hui la plus grande partie de la Perse, où les Afghânes ont fait tant de ravages, et qui fut longtems le théatre des guerres civiles les plus affreuses. Delà ces déserts, ces canaux, si nécessaires à la Perse, et pourtant si négligés, delà l'agriculture abandonnée.

La Perse, proprement dit, est un état militaire.

Il n'y a pas un Persan, qui ne sache en perfection manier un cheval et les armes; le manque de discipline seul le rend peu redoutable.

Ce n'est que depuis peu d'années, lorsque les Sarbazes furent organisés, qu'il y a toujours eu en Perse une armée plus ou moins forte sur pied. Autrefois le militaire se débandoit en tems de paix, et même en tems de guerre, dès l'approche de la mauvaise saison.

De tous tems il a été d'usage, que les Khâns et les Gouverneurs devoient se tenir prêts à marcher avec les troupes qu'ils possèdent, et celles qu'ils sont en droit de former au nom du Roi; sous ce rapport la Perse est une espèce d'état féodal.

Les armées consistent non seulement en Persans, mais aussi en habitans des différents tributs et nations, dispersés dans la Perse, tels que Curdes, Turkomans, Usbeghks, Afghânes, Lesghis.

Le commandement général de l'armée est confié au Sardar. Les Khâns, les Sultans, les Gouverneurs des provinces et chefs des tributs sont ses Généraux de division. Les autres officiers sont les Mimbaschi, qui commandent 1000 hommes, les Pansabaschi 500 hommes, les Yousbaschi 100 hommes, les Pachabaschi 50 hommes, et enfin les Dagbaschi 10 hommes.

Sous Nadir-Shâh les Persans se servoient déjà de la grosse artillerie; ils l'avoient abandonnée, pour se servir de falconets, posés sur des chameaux. Les François, et en dernier lieu les Anglois, leur en ont fourni une nouvelle. Aujourd'hui ils fondent eux-mêmes des canons.

La Perse n'a presque plus de marine. Autrefois elle en possédoit une dans le golphe Persique, pour maintenir en respect les Arabes.

On commence aujourd'hui à construire dans la mer Caspienne quelques bâtimens, les guerres civiles ayant longtems empêché d'y songer.

La Perse est dépourvue de bois de construction, hormis sur les bords du Ghilan et du Mazanderan,

et ce n'est que dans la mer Caspienne, qu'elle pourra un jour avoir une flotte.

La Perse a eu ses auteurs. Le plus ancien et le plus célèbre a été Cojé Nassir de Thus; il a vécu, il y a 600 ans; il étoit natif de Msched, autrefois Thus, dont il prit le nom. Il étoit excellent astronome, ainsi que Mahomed Chagolgius et Mirza Ouloukbec.

Dans les Mathématiques s'étoient distingués: Maimon Réchid et Yacoub Benil Saba el Kendi; dans l'histoire: Mahomed de Balk, et dans la jurisprudence: Aboumeker, Yacoub Kaiserié et Yacoub Alkendi, qui fut un des savants les plus renommés de l'Orient.

Aristote est le philosophe le plus généralement connu et révéré en Perse. Ses ouvrages sont traduits en langue Arabe et Persane.

La philosophie est divisée chez les Persans en trois parties: la physique, la métaphysique et la logique, qui comprennent toutes les sciences. Dans la physique ils renferment les mathématiques, l'astronomie et la médecine; dans la métaphysique, la théologie spéculative et morale et la jurisprudence; et dans la logique la rhétorique et la grammaire.

Les Persans ont eu leurs poëtes. Ferdous, le

plus ancien d'entr'eux, qui a vécu, il y a plusieurs siècles, a fait un long poëme sur les premiers rois de Perse. Les chantres font entendre encore des morceaux de ce poëme, qui est une espèce de roman. Hafis, le plus fameux poëte des Persans, chantoit le vin et l'amour. Ses oeuvres d'un genre anacréontique, sont très aimés en Perse. Ce poëte fut enterré à la distance de deux milles de Schiras. Kerim-Khân fit construire auprès de son tombeau et au milieu d'un superbe jardin, une salle magnifique, vis-à-vis de laquelle il y avoit autrefois un grand jet-d'eau, qui raffraichissoit l'air. Sous l'ombre de platanes touffus s'élève le tombeau de marbre blanc. Là se rassemble encore aujourd'hui la jeunesse de Schiras, pour réciter les poëmes de Hafis, en buvant le vin de Schiras, d'autant meilleur, qu'il est défendu par le Koran.

Dans la proximité du tombeau de Hafis est celui du poëte Sady, qui a vécu, il y a 500 ans, et dont les poëmes moraux sont très estimés en Perse.

A peu de distance de Schiras, sont les fameuses ruines de Persépolis.

Le Roi d'aujourd'hui, Feth-Ali-Shâh, réside à Téhéran, qui est une assez grande ville, mais où l'air est mal-sain. Quelquefois il fait un séjour à Sultanie, qui, d'après les historiens de la

Perse, est une des plus anciennes villes du pays des Parthes, et jadis la capitale du royaume. On y voit encore aujourd'hui d'imposantes ruines, restes de son ancienne splendeur. Elle fut souvent détruite, tant par Tamerlan, que par les Turcs et les Tartares.

Ispahan a éte longtems la résidence des Shâhs. C'étoit une ville immense. *)

Rien de si pompeux, que les titres, donnés par les Persans à leurs Rois. En voici quelques-uns;

„Le plus relevé des hommes vivans; source de la majesté, de la grandeur, de la puissance et de la gloire; égal au soleil, frère de la lune et des étoiles; chef des grands Rois, dont le trône est l'étrier du ciel; agent du ciel dans le monde; objet des voeux de tous les hommes mortels; dispensateur des bons et des grands noms; maître de la destinée, chef de la plus excellente secte de l'univers; séant sur le siège du premier être temporel (Mahomed); le plus grand et le plus

*) On raconte encore aujourd'hui, qu'un esclave d'un marchand, s'étant enfui avec ce qu'il avoit gagné au service de son maitre, resta quinze ans dans le quartier éloigné, où il s'établit, avant que son maitre put le découvrir.

resplandissant Prince des fidèles, né et sorti du trône, qui est l'unique trône de la terre; Roi du premier ordre; Monarque des Sultans et des Souverains de l'univers; ombre de Dieu; premier noble, et de la plus antique noblesse; Roi, fils de Roi, descendant des plus nobles Rois; Empereur de tous les êtres corporels; Seigneur des révolutions et des mondes; Père des victoires, &c. &c"

En Perse chacun prend à volonté les titres les plus pompeux; mais il doit les placer après son nom; le Roi seul prend les titres devant son nom. C'est la distinction entre le Prince et le sujet. Plusieurs personnes par exemple portent le nom de Sephy Sultan; en parlant d'un Souverain du même nom, on dira Sultan Sephy.

Il y a pourtant une distinction à faire à l'égard de la plus commune qualité, qu'on prend en Perse, celle de *Mirza*, qui signifie fils de Prince. Les personnes du sang royal se font reconnoître, en mettant ce titre après le nom, comme Abaz Mirza, tandis que les autres le mettent devant, comme Mirza Ibrahim.

Le fils du Roi est aussi appelé Shâh-Zada.

Après ces observations générales sur la Perse, je reprends le récit de mon séjour à Tauris.

La cour de Tauris, et surtout les Anglois, dans la société desquels j'étois tous les jours, tâchoient

de rendre mon séjour en Perse aussi agréable que possible. Les fêtes qu'on me donnoit, se succédoient rapidement.

Abaz Mirza avoit chargé, dès mon arrivée, le Begler Beg *) de Tauris, de me préparer un grand festin.

Le Begler Beg, pour exécuter l'ordre de son maître, choisit sa maison de campagne, peu distante de la ville.

Je me rendis un matin avec mon aimable hôte, le Major et plusieurs autres officiers Anglois, à la maison de plaisance du Begler-Beg, qui nous y attendoit.

Tandis que nous dinâmes, à dix heures du matin, une musique Persane se fit entendre, on chanta des passages analogues à la fête, à ce qu'on me dit; un fameux déclamateur récita ensuite quelques poësies de Hafis.

Nous étions encore à diner, lorsqu'un Khân arriva de la part d'Abaz Mirza, pour me présenter un cerf, que ce Prince venoit de tuer à la chasse, et dont il me faisoit présent, ainsi que de quelques

---

*) Begler Beg en Perse signifie à la lettre Seigneur des Seigneurs; c'est ordinairement le Gouverneur d'une grande province. Celui d'un petit gouvernement s'appelle Khân.

centaines d'excellentes oranges, de grenades et d'autres fruits.

Il est d'usage dans une pareille circonstance de gratifier richement le messager du Prince.

Vers le soir le Begler-Beg nous conduisit dans son jardin, où l'on nous présenta à chacun des pistolets, pour tirer au but. Différents effets furent distribués à ceux, qui avoient le mieux visé.

De retour à la maison de campagne, nous fûmes placés sur une terrasse, pour assister à un spectacle, qui tient lieu de comédie en Perse.

Voici à peu près en quoi ce spectacle consistoit:

Deux Persans étoient les acteurs. L'un avoit à vendre un pot avec du *mastalla*, ce qui veut dire du lait caillé; l'autre, travesti à chaque scène d'une manière différente, arrivoit pour acheter le lait, et chaque fois il tâchoit d'en voler au marchand. Cette farce divertit extrêmement tous les spectateurs Persans, qui se pâmoient de rire, jusqu'au Begler-Beg lui même, surtout lorsqu'à la fin le marchand, après s'être aperçu du vol, eut tout le visage barbouillé de lait caillé par le voleur. Ainsi finit la pièce, aux grands applaudissemens des spectateurs, qui naïvement me demandèrent mon avis sur le spectacle, auquel je

venois d'assister. Pour conclusion du spectacle parut un Persan, qui se jeta dans un petit lac, voisin de la maison, y fit plusieurs tours d'adresse, en se plongeant et replongeant dans l'eau, et excita de nouveaux applaudissemens.

Quelques jours après je fus invité, pour assister à une lutte.

En Perse il y a beaucoup de grands seigneurs, qui ont des gens préposés à cet exercice.

Les lutteurs n'ont pour tout vêtement que des chausses, faites de cuir, fort justes, et huilées de graisse, pour que l'adversaire ait moins de prise. Les deux lutteurs, arrivés sur une arène unie, un petit tambour donne le signal, et depuis ce moment bat de la caisse jusqu'à la fin du combat. A la mesure qu'il marque, les lutteurs assortissent leurs mouvemens. Leurs signes de bravades, leurs attouchemens de mains, les coups qu'ils se donnent à eux mêmes sur les cuisses et les hanches, tout cela se fait à la cadence du tambourin, et se repète plusieurs fois, mais à chaque fois la mesure est plus rapide, jusqu'à ce qu'enfin les lutteurs se joignent et se saisissent. Pour être victorieux, il faut étendre son adversaire, de sorte qu'il tombe à plat de tout son corps sur la terre.

La lutte demande plus d'adresse que de force;

les jeux des athlètes, auxquels j'ai assisté aussi, exigent autant de force que d'adresse. L'athlète joue de toute manière avec une ou deux massues, et finit par en saisir quelqu'une d'un poids énorme, qu'il manie avec une vitesse et une agilité incroyables. Ce spectacle a pour musique les sons du fifre et du tambour.

A une des fêtes, où j'assistois, on fit paroître des danseurs Persans. Rien n'est plus dégoûtant que les contorsions de ces danseurs, et leurs attitudes indécentes.

L'Ambassadeur Anglois *) arriva le 16 Juin à Tauris, où il fit une entrée solemnelle. J'eus aussitôt une entrevue avec lui.

Je ne fus pas peu étonné de l'entendre parler la langue Persane avec la plus grande facilité. C'est le moyen en Perse d'inspirer plus de confiance au Gouvernement, et le Ministre a beaucoup gagné, s'il peut se passer d'interprêtes, souvent traîtres et mercenaires.

L'ambassadeur Anglois, dont la suite étoit très nombreuse, avoit aussi une garde de Sypois, soldats Indiens.

Rien n'égale l'amabilité de ce Ministre et de son épouse, qui m'ont fait l'accueil le plus obligeant. J'étois frappé de voir l'Ambassadrice et sa fille, encore en bas âge, après le grand et

*) Sir Harford Jones, Baronet K. C.

pénible trajet, qu'elles venoient de faire. Parties de Londres, ils s'étoient arrêtés au Brésil, aux Indes orientales, et après un séjour à Tchéran, elles arrivèrent à Tauris. L'Ambassadeur a le projet de retourner en Angleterre par Tiflis et St. Petersbourg, ce qui accomplira le tour du monde, qu'il aura alors fait avec son intéressante famille.

Je trouvai en lui un ardent desir de m'assister dans ma mission; mais Abaz Mirza, au fait de l'invasion des Français en Russie, et encouragé par là à rejeter toute proposition de paix avec le Gouvernement Russe, vouloit absolument tenter encore une expédition en Géorgie, dans l'espoir de se procurer une paix plus avantageuse, et surtout de s'acquérir une gloire militaire, objet de son ambition. Je vis bien, qu'il se fiait beaucoup en son génie, sa bravoure, et celle de ses Sarbazes.

Abaz Mirza, totalement défait par le Général Russe Kotlereffsky, a dû regretter, de n'avoir pas d'abord conclu la paix aux conditions, que je lui avois proposées, et qu'il a dû accepter ensuite.

Après n'avoir rien négligé pour remplir le but de mon voyage, je demandai mon audience de congé, qui me fut d'abord accordée.

Ce jour là il me fut envoyé de la part du Prince un *Halat* *) très riche, et deux schawls.

*) Habit Persan de brocard.

Suivant le même usage, qui m'avoit valu du Prince un tel présent, je parus devant lui, revêtu de l'habit, qu'il m'avoit envoyé.

Lors de ma dernière entrevue avec Abaz Mirza, j'eus occasion de lui parler d'Abaz le Grand. Il fut charmé de me voir instruit de l'histoire de son pays. Ceux de mes ayeux, me dit-il, dont la mémoire a passé jusqu'à nous, se sont illustré par leur bravoure. — —

Il y a un moyen plus sûr et plus méritoire de se rendre cher à ses sujets, et digne de l'estime et de l'admiration de la postérité, lui ai-je repliqué: *c'est de faire jouir son pays d'une longue paix, et d'y faire prospérer le bonheur, les sciences et les arts.*

Il en convint. Mais le desir de se signaler à la tête de ses sarbazes, qu'il croyoit invincibles, prévalut bientôt sur toute autre considération.

L'Ambassadeur Anglois, pour rester en relation avec le Gouvernement Russe, chargea un jeune diplomate de beaucoup de mérite, de m'accompagner à Tiflis.

Nous partîmes de Tauris le 18 de Juin, et arrivâmes heureusement à Tiflis par la même route, que j'avois suivie.

PRÉCIS
DE L'HISTOIRE DE LA PERSE
DEPUIS
Nadir-Shâh.

Le premier Roi de la race des Sophis, titre que les Rois de Perse se sont donnés dans le 15me siècle, a été Scheik-Sephy; qui sous le prétexte de la dévotion, se rendit souverain dans la Médie, à peu près comme le Grand Mogol Aurengzeb est devenu Empereur des Indes. Scheik-Sephy, sachant que les Mahométans de Perse étoient dévoués à l'islamisme, c'est à dire à la croyance, que le gouvernement monarchique appartient à la race d'Aly, et que les Persans desiroient avec ardeur d'avoir un Souverain de cette race, fit accroire, qu'il en étoit issu, et qu'il venoit en ligne directe de Houssein, fils d'Aly. Ses successeurs ont continué de se glorifier de cette origine.

Les Sophis régnoient depuis l'Indus jusqu'au

Tygre, et depuis la mer Caspienne jusqu'au golphe Persique.

Tel étoit le domaine de la Perse, lorsqu'en 1694 Shâh Houssein succéda à Soleyman; son régne fut troublé par la révolte des Afghânes, qui, sous le commandement de Machmud, se rendirent maitres du pays depuis Kandahar jusqu'à Ispahan, dont ils s'emparèrent, après avoir complettement battu les Persans.

Thamas Mirza, fils de Houssein, se fit proclamer Roi à Kasbin; mais le vaillant Machmud le chassa jusqu'à Tauris. Thamas appela alors les Russes et les Turcs à son secours.

L'Empereur Pierre I., pour mettre fin à tant de troubles, entreprit une expédition, à la suite de laquelle le Daghestan, le Chirvan, le Ghilan et le Mazanderan tombèrent en son pouvoir. La Géorgie, une partie de l'Arménie et l'Aderbidjan fut le partage des Turcs, qui s'étoient empressés de profiter de la position critique et des malheurs de Thamas Mirza.

Machmud parvient enfin à s'emparer du trône des Sophis.

Enivré de ses succès, il se permet des cruautés, qui le font haïr, et qui déterminent ses ennemis secrets à élever sur le trône Cherif, un de ses parents, qui avoit langui dans les prisons.

Cherif parvient au trône en 1725, après avoir fait trancher la tête à Machmud.

Ainsi se succedèrent les crimes dans un pays, qui depuis longtems étoit le théâtre d'horribles forfaits.

L'infortuné Thamas, pressé par les Afghânes victorieux, assailli par les Turcs, poursuit cependant son projet, de chasser de ses états les Afghânes, mais ne voit plus d'autre moyen pour parvenir à ce but, que de s'adresser aux Turcs, qui en attendant s'étoient rendus maîtres de Sultanie. Il offre de leur céder toutes leurs conquêtes, s'ils veulent l'aider à expulser les féroces Afghânes de ses états.

Les Turcs accèdent à cette proposition, mais leurs efforts contre les intrépides Afghânes sont infructueux.

Sur ces entrefaites le fameux Nadir-Khân, connu ensuite sous le nom de *Nadir-Shâh*, paroit sur la scène.

Issu d'une famille Turcomane, né en 1688 près de Msched, il avoit dès sa jeunesse montré des talens militaires, qui à l'aide de son audace et de son courage, devoient bientôt lui frayer le chemin du trône même de la Perse.

C'est lui enfin, qui s'offre comme l'appui de Thamas, au nom duquel il rassemble des forces considérables. Il se met à leur tête, et déployant ses connoissances militaires et son intrépidité, bat à plusieurs reprises l'ennemi, et force enfin les Afghânes à se retirer à Kandahar. Cherif fut tué.

La Perse retomba ainsi au pouvoir des Sophis, après que les Afghânes y eurent régné quelques années.

Nadir-Khân, non content d'avoir replacé Thamas sur le trône, tombe sur les Turcs, et leur reprend l'Aderbidjan, l'Arménie et la Géorgie.

Le rôle qu'avoit joué jusqu'ici le vaillant Nadir, étoit digne d'une âme grande et généreuse: il venoit de délivrer son Roi et sa patrie; quelle gloire peut être plus brillante? S'il s'en fut contenté, il eut été digne d'être mis au nombre des vrais héros et des hommes véritablement grands. Nadir ne fut qu'un heureux soldat, bientôt l'esclave d'une ambition démésurée. Ses talens ne lui servirent, qu'à assouvir ses passions. Avide de règner lui même, il défait l'ouvrage, qu'il vient de consommer si heureusement; il emprisonne Thamas, fait proclamer Roi son fils, agé de huit ans, et lui même est élu régent. Ce premier pas franchi, il lui reste encore un crime à essayer, et ce crime est bientôt accompli. Il écarte l'ombre

du Souverain, qu'il a placé sur le trône, et y monte lui même, après s'être fait proclamer Roi à Mogan en 1736 par une assemblée de députés, qu'il avoit su mettre dans ses intérêts.

Devenu Roi, il augmente son armée, et s'empare de Kandahar. En 1737 il pénètre jusque dans les états du Grand-Mogol. Après avoir ravagé son pays, et s'être emparé de la ville de Delhi, sa capitale, où il avoit amassé un immense butin, il retourne en Perse.

Nadir devient tyran.

Les vexations qu'il se permet tant envers la nation, qu'envers son armée, dont les chefs commençoient a craindre, qu'il extermineroit les Persans par les Afghânes et les Usbeghs, auxquels il accordoit une préférence marquée, excitent une révolte, et déterminent enfin les révoltés à se débarasser de Nadir, et à placer son neveu Ali sur le trône.

Nadir est massacré par sa propre garde la nuit du 22 Juin de l'année 1747 dans sa tente, lorsqu'il étoit en chemin pour aller exercer des nouvelles cruautés, et faire massacrer son neveu Ali, alors dans le Sagestan, et qui lui avoit paru suspect.

Achmed-Khân, chef d'un corps d'Afghânes et d'Usbeghs, l'ami et le compagnon d'armes de

Nadir, veut venger sa mort. Mais n'ayant que dix mille hommes à opposer à une armée forte de plus du double, il se retire, et se rend avec ses troupes dans le Kandahar, où il fonde un empire, qui bientôt surpassa celui de la Perse en richesses et en puissance. Cet empire, qui est aujourdhui celui des Afghânes, et qui depuis a été si redoutable à la Perse, s'étend le long de l'Indus jusqu'au Kachemire et au Bladahan, et vers l'orient jusqu'au Lahor et Serhind. Les riches contrées, qu'arrose le Multan, en font partie, ainsi que le pays des Balougdes à l'occident du même fleuve.

Ali-Kouli-Khan, neveu de Nadir, s'empare du pouvoir, fait massacrer toute la famille de son oncle, et ne conserve que Charokh, pour pouvoir en tous cas faire monter ce jeune Prince sur le trône, en s'en réservant la puissance.

Il s'empare dans le chateau de Kelat des trésors que Shâh-Nadir avoit enlevés aux Indes; une partie lui sert pour s'assurer des Grands de la Perse.

Ali-Khân, en montant sur le trône, reçoit le surnom *d'Adel-Shâh*, Roi juste.

Il n'est pas indigne de ce surnom aussi longtems que la Perse goûte quelque repos; mais cette époque est de peu de durée. Son frère

Ibrahim Mirza, qu'il avoit nommé Gouverneur d'Ispahan, jaloux de la souveraineté, se ligue secrètement avec Emir-Aslan, Gouverneur d'Aderbidjan.

La révolte éclate, Adel Shâh perd une bataille et les yeux, que son propre frère lui fait crêver en 1748.

L'histoire de la Perse n'offre que trop souvent l'affligeant tableau de proches parens qui s'égorgent les uns les autres, d'attentats atroces, et de révolutions aussi nombreuses que rapides.

On croiroit quelquefois, que notre globe est habité par des démons, et que ses annales sont de l'enfer!

Emir Aslan, mécontent de la part qu'Ibrahim lui destine, marche sur Tauris, pour s'y proclamer Roi; mais atteint par Ibrahim, il est battu, mis à la torture et à mort.

Sur ces entrefaites les Grands de la Perse délivrent Charokh, et le proclament le 22 Sept. 1748.

Ibrahim reste à Tauris, et s'y fait également reconnoître Shâh. Avec les trésors d'Adel il rassemble des forces, attaque en 1749 près de Téhéran Charokh, mais perd la bataille et sa vie.

Charokh, agé de 16 ans, règne paisiblement; mais ce règne est de courte durée. Mirza Seid Mahomed, un des premiers officiers sous le règne précédent, parvient à se faire une armée; il publie que Charokh veut changer de religion, et secondé par le fanatisme, il livre une bataille à son Roi, le bat, le fait prisonnier, et lui crève les yeux.

Youssef-Ali, un des généraux de Charokh, venge son maître, bat le rebelle, et lui tranche la tête. Il propose Charokh, quoique aveugle, pour Roi, afin de gouverner lui même. Mais les Généraux Mir Alim et Djaffar défont Youssef-Ali en 1750 près Nihapour, et Charokh est replongé en prison.

Mir Alim, jaloux de son rival Djaffar, le défait, et lui crève les yeux.

Cependant Achmet, qui depuis la mort de Nadir Shâh règnoit dans le Kandahar, vient combattre Alim qui, aulieu de jouir du fruit de ses crimes, tombe en 1750 victime de ce nouveau compétiteur.

Achmed s'empare de Mesched, et tire Charokh de la prison. Ne pouvant, au gré de son ambition, unir sûrement la Perse à ses états, il retourne au Kandahar, et abandonne la Perse à Kerim, Chef d'une horde de Kurdes, qui s'y fait un puissant parti, et s'empare du trône.

Mais Mahomed Hassan et Azad le lui disputent bientôt; battu par tous deux, il est forcé de se retirer à Ispahan. Il perd plusieurs batailles. Enfin il parvient avec le secours d'un de ses parents, le brave Scheik-Ali, à battre Mahomed-Hassan, qui est tué.

Kerim a encore à lutter contre plusieurs rivaux; il leur accorde à tous un généreux pardon, de même qu'a son frère Zeki-Khân, qui vouloit le détrôner. Son règne fut celui d'un Prince sage et vaillant. Il mourut en 1779, au vif regrèt de la Perse, qui revère encore aujourd'hui sa mémoire. Zeki-Khan s'empare du trône que son frère avoit si dignement occupé, au détriment de son neveu Abul-Fetah-Khân, qu'il enferme dans une prison. Mais bientôt, à la suite de nombre de cruautés, il est massacré dans sa tente par ses propres soldats, et Abul-Fetah-Khân est déclaré Roi en 1779.

Sadek, son oncle, paye de la plus noire ingratitude les bontés, dont son neveu le comble, se saisit perfidement d'Abul-Fetah-Khân, et l'emprisonne le 26 Août de la même année.

Ali-Murad, cousin de Zeki-Khân, s'empare d'Ispahan. Il assiège pendant huit mois Schiras, où se trouve Sadek. Ali-Murad pénètre enfin dans la ville, Sadek se refugie dans une citadelle;

et finit par implorer la clémence du vainqueur, en lui rappelant, qu'il lui avoit tenu lieu de père, et qu'il l'avoit toujours aimé comme un fils. Mais les représentations les plus touchantes, cet appel au coeur d'Ali, sont inutiles. Sadek et ses fils périssent d'un mort cruelle, dès qu'ils se trouvent au pouvoir de l'implacable vainqueur. Djäffar-Khân seul est épargné, parcequ'il avoit désaprouvé les projets de son père. Ali-Murad lui accorde son amitié, et le nomme Gouverneur d'une province.

Aga-Mehemet-Khân, fils de Mahomet-Hassan-Khân, tué par Scheik-Ali, étant resté en ôtage à Schiras sous le règne de Kerim, s'étoit refugié à Aster-Bad. Il lève alors l'étendard de la révolte.

Il est assiégé dans Aster-Bad par Scheik-Veis, fils d'Aly-Murad, après avoir été battu par lui. Il y eut à cette occasion à Ispahan des fêtes aussi magnifiques, qu'on y en eût jamais vues.

Mais le siège d'Aster-Bad traîne en longueur, et cause une grande désertion dans les troupes de Scheik-Veis, tandis que Mehemed reçoit un renfort, ce qui oblige Ali-Murad de voler aux secours de son fils, qui s'étoit refugié à Téhéran avec le peu de troupes, que la désertion et les maladies lui avoient laissées. Ali-Murad meurt en chemin, se rendant à Ispahan, pour calmer une émeute.

Le Gouverneur d'Ispahan Bagher apprend à peine la mort d'Ali-Murad, qu'il se détermine à s'emparer du trône, comptant sur ses richesses et sur son crédit.

Djafar-Khân fait échouer ce projet: il quitte son Gouvernement, accourt avec un petit corps d'armée, et force Bagher à quitter Ispahan. Il dépèche un courier à Sheik-Veis, pour lui annoncer la mort de son père. Scheik-Veis arrive à Ispahan sans aucune méfiance, et croit trouver un ami dans son oncle Djafar. Mais celui-ci le fait saisir et l'emprisonne, ainsi que tous les parens d'Ali Murad. Bagher, qui tombe en son pouvoir, a le même sort.

Pour subvenir aux dépenses, Djafar force Bagher, ainsi que son propre cousin, Ismail Khân, neveu de Kerim, et plusieurs autres Grands de la Perse, qui étoient dans son pouvoir, à lui fournir de grandes sommes.

Bagher parvint à faire avertir Mehemed-Khân de tout ce qui se passe, et l'invite à venir s'opposer à Djafar. Mehemed n'ayant plus d'ennemi en tête, se rend à l'invitation, et marche sur Ispahan.

Djafar, peu allarmé de cet adversaire, ne daigne pas le combattre en personne, et se borne à envoyer contre lui quelques troupes, qui sont

bientôt dispersées: Djafar épouvanté se retire à Chiras en 1785. Il emmène avec lui Scheik-Veis, fils d'Ali-Murad, et lui fait crever les yeux.

Mehemed, maitre d'Ispahan, essuye bientôt des défaites. Djafar, enhardi, s'avance vers Ispahan, que Bagher défendoit. Celui-ci se retire dans une citadelle, la défend vaillamment; mais elle est prise d'assaut, et il périt en combattant.

Ismaïl-Khân cherche à se débarasser de Mehemed et de Djafar, pour monter lui-même sur le trône, mais ses troupes sont dispersées, et il doit fuir.

Mehemed et Djafar continuent à se faire la guerre.

Ismaïl-Khân se fait Dervisch.

Lutf-Ali, fils de Djafar, âgé de 20 ans, est le modèle d'un héros. Son père lui confie des troupes, pour appaiser une révolte dans les provinces méridionales; Lutf-Ali montre à cette occasion autant de génie que de courage.

En attendant Djafar a quitté Schiras, et s'avance vers Ispahan, qui se rend en 1788; mais il se retire sur le bruit qu'Ismaïl-Khân ait quitté l'état de Dervisch, et qu'il accourt pour le combattre. Lutf-Ali, indigné de cette retraite pré-

cipitée de son père, veut en vain le persuader d'aller à la rencontre de l'ennemi.

Ismaïl avoit effectivement repris la carrière militaire, et s'étoit dévoué au parti de Mehemed. Mais celui-ci, ayant pris ombrage du crédit, dont il jouit généralement, lui fait crever les yeux lors-même, que Djafar fuit d'Ispahan, pour éviter un danger imaginaire.

Djafar, d'un embonpoint énorme, qui l'empêche de monter à cheval, et d'assister à une bataille, se soumet au traitement de ses médecins qui, pour le rendre maigre, ruinent sa santé. Bientôt après il est massacré (22 Janv. 1789) dans son palais par trente Princes ses captifs, qui étoient parvenus à briser leurs fers pendant la nuit.

Lutf-Ali, sur la nouvelle de la mort de son père, vient à Schiras, et punit de mort les régicides.

Aga Mehemed-Khân, à la tête de 50 mille hommes, quitte Téhéran, et s'approche de Schiras. A peu de distance de cette ville Lutf-Ali lui livre une sanglante bataille, la gagne, mais la reperd aussitôt. Mehemed, ne pouvant cependant s'emparer de Schiras, retourne à Ispahan.

Lutf-Ali organise le pays, qui lui reste, et se

fait aimer et révérer. Il veut enfin se rendre maître d'Ispahan, rassemble une armée formidable, et laisse comme Gouverneur à Schiras son beau père Hadji-Ibrahim. Celui-ci forme un complot.

Il est résolu, que son gendre sera massacré au milieu de son armée, tandis que lui-même se rendra maître du trône.

En effet Lutf-Ali est assailli par les agents d'Ibrahim, mais il évite les coups, et les meurtriers, qui sont les frères d'Ibrahim, s'enfuient.

Le trône de Perse étoit une possession si précaire à cette sanglante et orageuse époque, qu'il rappelle ce siècle de Rome, où une multitude d'ambitieux, qui se renouvelloient sans cesse, s'arrachoient tour à tour l'empire et la vie.

Lutf-Ali marche sur Schiras, qui lui ferme ses portes. Ibrahim sème la discorde, et excite le mécontentement dans l'armée de Lutf-Ali; elle se débande, et il est obligé à se refugier à Bender-Rick, où il passe une année entière à réorganiser une armée.

Ibrahim, craignant d'être attaqué par son gendre, et peu militaire lui même, invite Aga-Mehemed à venir prendre possession de Schiras. Celui-ci s'avance vers cette place, Lutf-Ali en

fait autant, et lui livre une grande bataille, qu'il gagne d'abord, mais qu'il perd ensuite par l'avidité de ses soldats pour le pillage. Ce malheur l'oblige de fuir à Tabas. Mehemed prend Schiras, et en donne le Gouvernement à Ibrahim.

Lutf-Ali bat de nouveau Mehemed, mais n'ayant pas assez de forces pour se soutenir, il fuit chèz un de ses oncles. Celui-ci, pour gagner les faveurs de Mehemed, charge de fers son neveu, et conduit l'infortuné Lutf-Ali à Schiras, où il le livre à son ennemi. Mehemed gratifie le perfide avec prodigalité, et fait impitoyablement crever les yeux au jeune héros; dès lors il est maître de toute la Perse.

Il se rend aussitôt à Téhéran, et fait périr Lutf-Ali en 1794. Ce Prince, doué de beaucoup de talens et d'énergie, seroit devenu le restaurateur de son pays, qui avoit tant besoin d'un Souverain d'une âme forte et d'un coeur généreux. Il mourut victime de sa scélératesse de ses plus proches parens, et de la foiblesse de son père Djafar, qui dans le tems avoit rejetté l'avis de son fils, de combattre Mehemed, qu'il auroit probablement vaincu alors.

Hadji-Ibrahim, pour prix de son crime, devient premier Ministre de Mehemed, investi alors d'une puissance formidable. Baba-Khân, fils de

son frère Houssein, est nommé Gouverneur de Schiras.

Aga Mehemed, fils d'un simple Gouverneur, fut fait Eunuque en 1748, à l'âge de 12 ans, par ordre d'Adel-Shâh, pour des raisons qu'on ignore. Il fut détenu dans une prison à Schiras jusqu'à sa 40me année. Privé d'agilité et de force physique, sans bravoure et sans talens, il parvint cependant au trône. L'argent qu'il distribua à propos, lui en ouvrit l'accès, parcequ'il sut fomenter la désunion, qui s'étoit introduite parmi les descendans de Kérim.

Mehemed, indigne du trône, se livra bientôt à tous les excès de la tyrannie, et à tous les penchans d'une âme vile et corrompue.

Il faisoit éventrer les victimes de sa rage, tirer leurs entrailles, les leur pendre au col, et les jeter ensuite aux bêtes féroces. Et ces atrocités, si communes en Perse, qui font reculer d'effroi, Mehemed, nommé à si juste titre le tyran, les exerçoit pour la moindre contravention. Il punissoit ainsi ceux, qui étoient dénoncés pour avoir bû du vin. Les plaisirs de l'amour lui étant inconnus, il trouvoit un dédommagement à priver ses malheureux sujets de toute autre jouissance: c'est pour cela qu'il interdit l'usage du vin, permis sous les Sophis et sous Nadir-Shah, comme

en font foi des tableaux de festins de ce tems, que l'on voit à Ispahan, où des femmes versent du vin aux convives. Shâh-Abaz buvoit également du vin, et en faisoit boire à ceux, qui l'entouroient.

Mehemed tourne ses regards vers la Géorgie, où règnoit le célèbre Héraclius, qui en 1783 avoit fait une convention avec Cathérine II, sur la protection de laquelle il comptoit. Ne reconnoissant qu'elle pour Souveraine, il refusoit de reconnoître les droits, que s'arrogeoit la Perse sur la Géorgie.

Mehemed déclara la guerre à Héraclius, dans la crainte que ce Prince, secondé par la Russie, ne lui ravît les provinces de la mer Caspienne. Il rassemble à cet effet 40 mille hommes, et marche sur Erivan, défendue par un Khàn, nommé Mahoméd qui, aidé d'Héraclius, s'étoit affranchi de la Perse. Il avoit auprès de lui le fils d'Héraclius.

Un combat, qu'Aga-Mehemed lui livre aux portes mêmes d'Erivan, est enfin décidé en sa faveur, sur quoi il met cette forteresse en état de blocus. Il rejoint ensuite son armée à Ganjea, aujourdh'hui Elisabethpol, et se rend droit à Tiflis.

Le Czar Héraclius, ne supposant pas pouvoir être attaqué dans sa capitale, avant qu'Erivan,

où il avoit jeté presque toutes ses troupes, ne fût prise, n'a d'autre ressource, que de se refugier en toute hâte dans la province de Kahétie, exemple que suivent la plus grande partie des habitans de cette ville, en emportant leurs effets précieux.

Mehemed pénètre sans peine au mois d'Octobre 1795 à Tiflis, où il massacre, saccage et pille.

Dès que le Khân d'Erivan apprend ce désastre, il capitule; la forteresse se rend, et ses troupes sont incorporées à celles de Mehemed.

Le fils du Czar Héraclius obtient la permission de retourner en Géorgie, après avoir fait serment pour lui et son père, de reconnoître pour Souverain Aga-Mehemed, et de lui payer le tribut annuel, que la Géorgie avoit coutume de payer aux Shâh de la Perse.

Après tous ces succès, Mehemed congédie ses troupes, et retourne à Téhéran, où il passe l'hiver.

A la nouvelle de l'invasion des Persans en Géorgie, Cathérine II. ordonne en 1796 à son Général le Comte Valérien Soubow de s'emparer de Derbent, ce qui s'effectue; Bakou, Schamakie tombent au pouvoir de l'armée Russe, qui est déjà à Mogan,

là même, où le fameux Nadir-Shâh fut proclamé Roi par les députés de sa nation en 1733; mais au mois de Décembre 1796 arrive la nouvelle de la mort de l'Impératrice Cathérine, avec ordre aux troupes Russes, de se retirer.

Pendant que les Russes poursuivoient encore leurs victoires sur les Persans, Mehemed s'occupoit dans le Khorassan à détrôner Charokh qui, Souverain de cette province depuis nombre d'années, faisoit jouir ses sujets de la paix et du bonheur. A l'approche de Mehemed, il envoïe son fils et ses trésors dans les montagnes; lui même, hors d'état de résister, va à la rencontre du Shâh, pour lui offrir sa soumission. Mais le tyran, non content de lui ravir sa province, veut savoir, où il a caché son fils et ses trésors, qu'il supposoit être une partie de ceux, que son ayeul Nadir-Shâh avoit rapportés des Indes. Il pousse la barbarie jusqu'à lui faire éprouver toutes les tortures imaginables, pour lui arracher son secrèt, que Charokh garde au milieu des plus horribles souffrances. Enfin, tombé dans le délire à la suite d'affreux maltraitemens, l'infortuné vieillard découvre le lieu de ses trésors, qui consistoient en or, en argent et en pierreries, et meurt victime des cruautés de Mehemed.

Au mois de Mars 1797 Mehemed se met en route, pour faire une seconde invasion en Géorgie. Il

veut avec 60 mille hommes pénetrer dans le Schirvan, afin de se mesurer avec les Russes; mais sa carrière étoit à son terme, et son projet fut prévenu par sa mort. Il est massacré dans son camp près de Hutche, par un de ses officiers, qui lui présente à fumer le kalioun. On croit que Sadek-Khân, un de ses généraux, avoit dirigé la main du meurtrier, qui échappa. Ce Sadek-Khân s'empare des trésors du Roi, et un firman, où il avoit apposé le sceau du Shâh, à la main, il part avec dix mille hommes, avant que la mort du Roi soit divulguée, dans l'espérance d'attirer à lui tous les mécontens, ce qui en effet lui réussit.

Quatre prétendans à la couronne s'annoncent, et parmi eux le neveu de Mehemed, Baba-Khân.

Hadji-Ibrahim, à force de promesses, décide Sadek-Khân à renoncer à ses projets, à se déclarer pour Baba-Khân, et même à lui remettre les diamans, dont il s'étoit emparé lors de la mort de Mehemed.

Baba-Khân, secondé par Hadji-Ibrahim et Houssein Kouli-Khân, aujourd'hui Sardar d'Erivan, monte en 1799 sur le trône de Perse sous le nom de Fetah-Ali-Shâh. C'est lui qui règne aujourd'hui.

Abaz-Mirza, le second de ses fils, est son sucoesseur présomptif, parcequ'il est issu d'une mère de la race du Prophète. Son fils ainé, Mamat-Ali Mirza, Prince plein de courage, de sagacité et d'énergie, voudra peut-être un jour disputer le trône à son frère puis né.

FIN.



Persische Art zu rauchen.

de la Belle sc.

Explication des Vignettes.

La Ière Vignette sur le titre de l'ouvrage représente la maison du Colonel Kasibeck à Stepan Sminda (voy. lettre 14ème) entourée des montagnes du Caucase.

La IIde Vignette, au dessus de la première lettre, offre la vue du mont Kasibeck couvert de neige, du coté de Sud-est. Le point de vue est pris de la maison du Colonel Kasibeck, dont une partie se présente sur le devant; l'église nouvellement commencée se trouve à droite; au pied des montagnes coule le Terek. v. p. 65.

Une guirlande du Cerastium Kasbeck que Mr. Parrot trouva à 1808 toises au dessus de la mer, encadre la Vignette.

La IIIème Vignette. Le mont Ararat en Perse. v. p. 237 & 249.

La IVéme Vignette, à la fin du Volume. Groupe de Cavaliers persans fumant le kalioun. v. p. 115.

ERRATA.

Page 45. ligne 2. d'enbas : *la Terk*, lisez le Tereck.
63. —— 11. *Chasse*, lisez Classe.
130. —— 16. *Gore*, lisez Gori.
140. —— 10. *anime*, lisez animer.
148. —— 8. *prennont*, lisez prennent.
149. —— 4. d'enbas, *comte*, lisez compte.
157. —— 13. *Courone*, lisez Courouc.
162. —— 8. d'enbas, *leur*, lisez leurs.
192. —— 8. d'enbas, *amis*, lisez amies.
245. —— 8. *Surinas*, lisez Suréna.
253. —— 16. 1800, lisez 1810.
254. —— 6. *Sarbezes*, lisez Sarbazes.
273. —— 8. *Altropatène*, lisez Atropatène.
300. —— 1. *faire*, lisez faire faire.
318. —— 13. *Shâh-Maz*, lisez Shâh Abaz.
320. —— 2. *plusieus*, lisez plusieurs.
331. —— 3. *Tcéran*, lisez Téhéran
333. —— 7. ôtez après Scheik-Sephy le point et virgule.
347. —— 20. *de sa*, lisez de la.